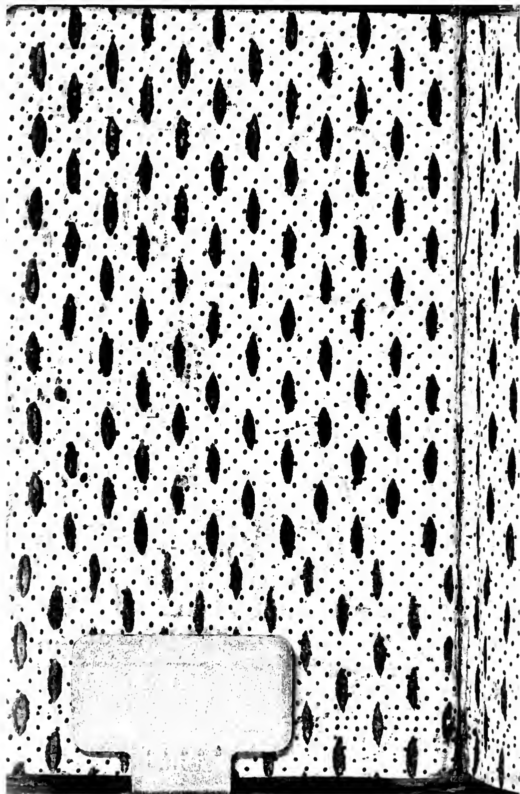
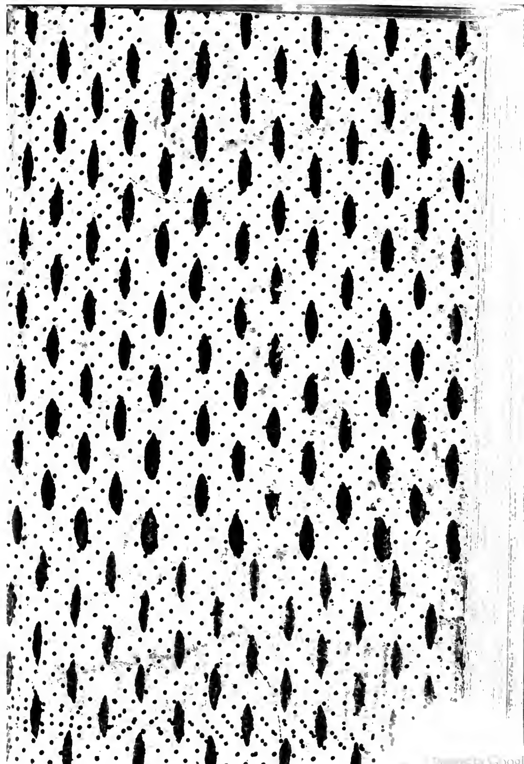
image
not
available





CL

CLARISSE HARLOWE.

TOME NEUVIÈME.

C

Trad

P

Sur

ave

Ch

CLARISSE
HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète ;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson ;
avec figures d'après M. Chodowiecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

——— *Humanos mores nosse volenti*
Sufficit una Domus.

TOME NEUVIEME.





A GENÈVE,
Chez PAUL BARDE, Impr. Libr.

MDCCLXXXV.

CI

M.

To
En d
d'un
l'éva
tions
fouv
fon
C'
me l
eft
n'eft
temp
bien

HISTOIRE

DE

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

M. Lovelace à M. Belford.

Lundi après midi, chez Mde. Sinclair.

Tout est disposé au gré de mon cœur. En dépit de toutes les objections, en dépit d'une résistance qui a presque été jusqu'à l'évanouissement, en dépit des précautions, de la vigilance, des soupçons, la souveraine de mon ame est rentrée dans son premier logement.

C'est à présent que toutes les artères me battent. C'est à présent que mon cœur est dans ses agitations ; & cette fois ce n'est pas pour rien! mais je n'ai pas le temps de t'expliquer nos opérations ; ma bien-aimée est occupée actuellement à

faire ſes malles, pour ne remettre jamais le pied dans cette maiſon. — J'oſe bien le dire, que jamais elle ne l'y remettra, lorſqu'une fois elle en ſera ſortie.

Cependant, pas un mot, pas une condition d'amniſtie! L'inflexible Harlowe ne veut pas mériter ma pitié! Elle eſt toujours réſolue d'attendre la lettre de Miſs Howe, & ſi elle trouve alors quelque difficulté dans ſes nouveaux ſyſtêmes, (je n'ai à la remercier de rien) . . . . . alors, alors qu'arrivera-t-il? Alors même elle prendra du temps pour conſidérer ſi je dois obtenir grâce, ou me voir rejeté pour jamais. Odieuſe indifférence, qui fait revivre dans mon cœur cent traits de cette nature! Cependant Milady Lawrance & Miſs Montaigu déclarent que je dois être ſatisfait de cette orgueilleuſe ſuſpenſion. Ne ſeroit-on pas tenté de croire qu'elles ne veulent qu'irriter ma vengeance?

Elles lui ſont extrêmement attachées. Tout ce qu'elle dit eſt précieuſement recueilli de ſa bouche. Elles ſe ſont rendues caution pour ce ſoir de ſon retour à Hamſtead; elles doivent y retourner avec elle. Milady Lawrance a donné ſes ordres pour un ſouper chez Mde. Moore. Tous les appartemens de la maiſon doi-

vent être remplis par les deux Dames & par leur fuite. (avec ma permiffion, car ils m'appartiennent pour un mois.) Elles fe propofent d'y demeurer huit jours au moins, ou jufqu'à ce qu'elles aient obtenu de la charmante rebelle, le pardon qu'elles efpèrent pour moi, & fa promeffe d'accompagner Milady Lawrance dans le comté d'Oxford. La chère perfonne s'eft laiffée amener à promettre d'écrire à Mifs Howe, pour l'informer de toutes les circonftances de fa fituation. S'il fort quelque lettre de fes belles mains, je verrai ce qu'elle aura écrit; mais je fuis trompé, fi elle n'a pas bientôt d'autres occupations.

Milady Lawrance répète à chaque moment qu'elle eft sûre de ma grâce, quoiqu'elle ofe dire que je n'en fuis pas digne. " Milady eft trop délicate pour fouhaiter „ des détails fur la nature de mon offenfe; „ mais une action qui excite de fi vifs ref- „ fentimens, doit être une offenfe contre „ elle-même, contre Mifs Montaigu, con- „ tre toutes les perfonnes vertueufes de „ leur fexe. Cependant elle ne ceffera point „ de demander grâce pour moi. Elle ne „ fe relâchera point jufqu'à l'heureux jour, „ où, pour mon bonheur & pour celui de „ ma famille, elle nous verra recevoir „ fecrètement la bénédiction du mariage.

„ Juſqu'à ce temps, elle approuve l'ex-
„ pédient de M. Jules Harlowe ; & devant
„ les étrangers, elle traitera ſon incom-
„ parable nièce comme étant déjà ma
„ femme.

„ *Stedman*, ſon ſolliciteur, peut venir
„ prendre ſes ordres à Hamſtead pour
„ l'affaire qu'elle plaide à la Chancellerie.
„ Elle ne ſe privera point, même pour
„ une heure, de la compagnie & de l'ai-
„ mable entretien d'une ſi chère & d'une
„ ſi charmante nièce. Elle lui propoſera
„ même de monter en carroſſe, pour aller
„ voir à Londres notre couſine Milady
„ *Leſſon*, qui eſt dans la plus vive impa-
„ tience de connoître une Dame ſi van-
„ tée. Mais quels ſeront les raviſſemens
„ de Milord M..., lorſqu'il aura la ſatiſ-
„ faction de l'embraſſer & de la nommer ſa
„ nièce ! Que Milady Sadleir va ſe croire
„ heureuſe ! La perte de ſa fille, qu'elle
„ pleure ſi amèrement, lui paroîtra bien
„ heureuſement réparée.

Miſs Montaigu s'arrête ſur chaque mot qui tombe de ſes lèvres. “ Elle eſt dans
„ l'adoration de ſa nouvelle couſine ; car
„ il faut qu'elle ſoit ſa couſine, & rien
„ ne l'empêchera de lui donner ce nom.
„ Elle répond d'une admiration égale dans
„ Miſs Patty ſa ſœur. „

Oui, dis-je, la larme à l'œil, (aſſez haut pour être entendu) que cette pauvre Patty va ſe trouver attendrie à la première entrevue! Quel charme pour elle, de voir enfin paroître une couſine ſi longtemps promiſe, avec un air ſi gracieux! ſi noble! ſi naturel!

L'heureuſe, l'heureuſe famille! nous écrions-nous en chorus, que va être la nôtre! (¶) Chaque heure voit répéter ces complimens & ces tranſports. Sa modeſtie eſt bleſſée de ces louanges exaltées. Ses grâces lui ſont trop naturelles pour la rendre plus vaine. — Mais elle mérite cette eſpèce de punition pour tant de perfections qui jettent des ombres ſur les femmes les plus accomplies. (§)

En un mot, la joie & les tranſports règnent ici comme à Hamſtead. Tout le monde eſt dans l'ivreſſe, à l'exception de ma *bien-aimée*, ſur le viſage de laquelle on voit, au milieu de ſes charmes & de ſa ſérénité, un air d'inquiétude intérieure. Sa mortelle répugnance, pour venir prendre elle-même ſon linge & ſes habits dans cette maiſon, n'eſt pas encore ſurmontée. Mais quel changement de ſcène l'eſpace de quelques heures va amener encore!

Il me ſemble, Belford, que la pitié cherche à me prendre pour cette belle

mal-rassurée ; mais loin, loin de moi, importune pitié qui viens hors de saison! Tu m'as déjà plus d'une fois mis à deux doigts de ma perte. Adieu réflexion ; Adieu remords, égards, compassion ! Je vous congédie tous, au moins pour huit jours. Souviens-toi, Lovelace, de la parole qu'elle a violée ! de sa fuite, dans un temps où ta folle tendresse t'inclinoit à la pitié ! Souviens-toi de la manière dont elle t'a traité dans sa dernière lettre, & de tous les affronts qu'elle t'a fait essuyer à Hamstead ! A quoi ne doit-elle pas s'attendre de la part d'un *Belzébuth déchaînée & d'un infame intrigant ?*

N'oublie pas la préférence qu'elle donne au célibat sur ton amour ; qu'elle te méprise, qu'elle va jusqu'à refuser d'être *ta femme* ! Au fier Lovelace ; lui refuser d'être sa femme ! refusé avec plus d'orgueil encore, par une fille des Harlowes ! tandis que deux Dames de ta maison, (c'est du moins l'opinion qu'elle en a) la supplient en vain d'accorder le retour de son affection à leur parent méprisé, & prennent la loi de son humeur hautaine !

Rappelle-toi encore les imprécations de son audacieuse amie, qui ne viennent que de ses représentations : & dont la peine doit retomber par conséquent sur

elle-même. Rappelle-toi plus particulièrement le complot de la Townſend, tramé entre ces deux filles, qui doit éclater dans un jour ou deux, & n'oublie pas les *humiliantes menaces* (*) lancées contre moi par la petite furie.

L'heure de l'épreuve après laquelle je ſoupire depuis ſi long-temps, n'eſt-elle pas arrivée? Aurai-je employé & Tomlinſon & ces femmes; aurai-je mis en mouvement tant de machines, à ſi grands frais, & avec des peines & des combinaiſons infinies, pour n'en recueillir aucun fruit?

Ne ſuis-je pas au moment de ſon épreuve, & de celle de la vertu de ſon ſexe entier dans ſa perſonne, épreuve méditée, annoncée depuis ſi long-temps? Il faut que je ſache ſi ſa froideur eſt vraiment froideur; ſi ſa vertu eſt fondée ſur les principes? Si, ſubjuguée une fois, elle ne le ſera pas pour toujours; & ne manqueroit-il pas à ſa gloire le dernier triomphe qui doit la couronner, c'eſt-à-dire, l'épreuve de ſa perfection, qui juſqu'ici n'a point eu d'égale, ſi je m'arrêtois ici ſi près du dernier terme? Me voici à la fin de mes projets long-temps,

---

(*) De lui faire caſſer les bras par les matelots de Mde. Townſend.

contenus par le reſpect, & tant de fois ſuſpendus.

Ne ſuis-je pas au moment que je me ſuis efforcé d'avancer, par tant de peines, de dépenſes & d'inventions? Eſt-il beſoin d'ajouter encore les offenſes de ſa maudite famille dans la balance déjà trop chargée?

J'abhorre la force. Je me ſouviens de l'avoir dit. J'en abhorre juſqu'à la ſeule penſée. Il n'y a point de triomphe ſur la volonté dans la force; (*) mais n'ai-je pas voulu l'éviter, ſi je l'avois pu? N'ai-je pas eſſayé toutes les autres méthodes? Me reſte-t-il d'autre reſſource? Son reſſentiment peut-il aller plus loin pour le dernier outrage, qu'elle ne le pouſſe pour une vaine entrepriſe? A quelque excès que je le ſuppoſe, n'ai-je pas une réparation préſente dans l'offre du mariage? Elle ne la refuſera pas; j'en ſuis sûr, Belford. La fière beauté ne refuſera rien, lorſque ſon orgueil de vierge ſans tache ſera abattu, lorſqu'elle ſentira que ſes récits, ſes plaintes & toutes ſes affectations de réſiſtance ſeront ſuſpectes à ſon propre ſexe, & lorſque ſa modeſtie, en

(*) Voyez Lettre XXVIII, Tome VI.

rempliſſant ſon cœur de reſſentiment, lui fermera la bouche.

Mais qui ſait ſi toutes ces difficultés ne ſont pas autant de chimères, que je me forme moi-même? N'eſt-elle pas une femme? Quel remède pour un mal commis? Ne faut-il pas qu'elle vive? Sa piété eſt une ſûreté pour ſa vie. Et le temps ne fera-t-il pas le reſte? En un mot, quel parti aura-t-elle à prendre? Elle ne peut me fuir. Elle ſera forcée de me pardonner, &, comme je l'ai ſouvent répété, être pardonné une fois, c'eſt l'être pour toujours.

Pourquoi donc mon foible cœur ſe laiſſeroit-il amollir par cette lâche pitié? Non, non. J'aurai toutes ces idées préſentes. Je n'aurai qu'elles dans l'eſprit, pour ſoutenir une réſolution que les femmes, dont je ſuis environné, veulent parier encore que je n'exécuterai pas. J'apprendrai à la chère & charmante créature, à me le diſputer en invention. Je lui apprendrai à tramer des complots contre ſon conquérant. Je la forcerai de reconnoître qu'elle n'entend rien à ourdir des plans de contrebande, que c'eſt de moi qu'elle doit prendre des leçons, & que tous ſes beaux plans qu'elle a tiſſus, ne ſont qu'une toile d'araignée.

Qu'allons-nous faire à préſent? Nous ſommes plongés dans un abîme de douleur & de crainte. Que les femmes ſouffrent impatiemment d'être traverſées dans leurs vues! On s'attendoit à partir pour Hamſtead, & à quitter pour jamais une maiſon où l'on n'étoit rentrée qu'avec une mortelle répugnance. Les habits étoient rangés, les malles fermées, elle-même ſur pied & prête à partir, & moi tout prêt à l'accompagner. Elle commence à craindre que ce ne ſoit pas pour ce ſoir. Dans ſa douleur & ſon déſeſpoir, elle s'eſt refugiée dans ſon ancien appartement; elle s'y eſt enfermée, & Dorcas l'a vue à genoux par le trou de la ſerrure, priant ſans doute pour ſon heureuſe délivrance.

Et pourquoi donc? D'où vient cette agonie pleine de terreurs?

Que veux-tu! Cette incivile Milady Lawrance, ayant quelques ordres à donner, avant que de partir pour Hamſtead, a repris le chemin de ſa maiſon dans ſon carroſſe, au vu & ſu de la chère perſonne, quoiqu'à ſon mortel regret; & cette folle de Miſs Montaigu qui devoit l'attendre ici, eſt montée avec elle, ſous prétexte d'aller prendre ſes habits de nuit & autres effets. Je ne ſuis pas moins étonné que ma charmante de ne pas les

voir revenir. J'ai envoyé savoir ce que signifie ce retardement.

Dans le trouble de ses esprits, Miss Clarisse souhaiteroit que j'y fusse allé moi-même. J'ai beaucoup de peine à la calmer. Cette fille est insupportable avec toutes ses vaines appréhensions : que craint-elle ?

Je maudis le délai de mes deux parentes. — Et mon coquin de laquais, qui se fait attendre aussi! Que le diable les emporte, ai-je déjà dit vingt fois. Qu'elles envoient leur carrosse, & nous partirons sans elles. J'ai même ordonné au messager de le dire à Milady Lawrance, & j'ai eu soin que ma charmante pût l'entendre. Je dis à présent, que peut-être s'arrête-t-il pour nous amener la voiture, s'il est survenu quelque affaire qui ne permette point aux Dames d'accompagner ma charmante ce soir.

Je ne cesse point de les donner au diable. Elles avoient promis de ne pas s'arrêter, parce qu'il n'y a pas deux jours qu'un carrosse fut volé au pied de la colline de Hamstead, ce qui a fort alarmé ma chère Clarisse, lorsqu'on lui a fait ce récit.

Enfin je vois revenir mon laquais, avec un billet de ma tante.

A M. LOVELACE.

Lundi au ſoir.

Faites agréer nos excuſes, je vous en ſupplie, mon cher neveu, à ma très-chère & très-aimable nièce. Une nuit de plus ou de moins n'eſt pas une affaire. Depuis notre arrivée, Miſs Montaigu s'eſt évanouie trois fois ſucceſſivement. L'excès de ſa joie, je m'imagine, d'avoir trouvé votre chère Dame ſi ſupérieure à notre attente, & ſon empreſſement trop vif pour la rejoindre, auront cauſé ce fâcheux contre-temps; car la pauvre Charlotte, malgré ſon air de ſanté, eſt très-foible.

Si elle eſt mieux, nous irons certainement vous prendre demain après notre déjeûner. Mais, ſoit qu'elle ſoit mieux ou non, je ne perdrai pas le plaiſir de conduire votre chère Dame à Hamſtead, & je ſerai demain chez vous, dans cette vue, avant neuf heures du matin. Mille complimens, tels que je les dois, au digne objet de vos affections. Je ſuis votre affectionnée, &c.

ELIZABETH LAWRANCE.

De bonne foi, Belford, je ne ſais plus où j'en ſuis moi-même; car à ce moment ayant fait porter ce billet en haut par

Dorcas, ma chère Clariſſe eſt ſortie de ſa chambre, le billet à la main, dans un véritable accès de frénéſie. Oui, ſur mon ame! Elle s'étoit plainte tout le ſoir d'un grand mal de tête. Dorcas eſt venue me dire hors d'haleine, que ſa maîtreſſe deſcendoit dans quelque étrange deſſein; mais ſa maîtreſſe l'a ſuivie de ſi près, qu'elle n'a pas eu le temps d'achever. J'ai ſu depuis qu'après avoir lu le billet, elle s'étoit écriée d'un ton lamentable: *c'eſt à préſent que je ſuis perdue! ô malheureuſe Clariſſe Harlowe!* Dans le même tranſport, elle a déchiré ſa coëffure & ſes manchettes. Elle a demandé où j'étois; & ſe précipitant ſur l'eſcalier, elle eſt entrée dans le parloir, ſes beaux cheveux flottans ſur ſes épaules, ſes manchettes pendantes en pièces ſur ſes mains d'albâtre, les bras étendus & les yeux ſi égarés, qu'ils paroiſſoient prêts à ſortir de leur orbite. Elle s'eſt jetée auſſitôt à mes pieds; & m'embraſſant les genoux: cher Lovelace, m'a-t-elle dit d'une voix tremblante, & ſon beau ſein bondiſſant juſqu'à ſon viſage relevé vers moi! ſi jamais.... ſi jamais... ſi jamais.... Là, ſans pouvoir ajouter un ſeul mot, & lâchant mes genoux, elle eſt tombée ſans mouvement ſur le plan-

cher, ſans perdre connoiſſance, mais toujours prête à s'évanouir.

Je ſuis demeuré dans l'étonnement le plus ſtupide. Tous mes projets ont été ſuſpendus quelques inſtans. Je ne ſavois ce que j'avois à dire ou à faire. Mais, après un peu de réflexion: ſuis-je prêt, ai-je penſé, à me trahir encore une fois? & me laiſſerai-je encore être dupe? Si je recule, c'eſt fait de moi pour jamais.

Je l'ai ſoulevée; mais elle eſt retombée auſſitôt, les jambes lui manquant, comme s'il s'étoit fait une diſſolution dans ſes jointures. Cependant elle ne paroiſſoit pas évanouie. Je n'ai jamais vu ni entendu rien d'approchant. Preſque ſans vie, ou du moins ſans uſage de la voix pendant quelques momens. Quelle doit avoir été ſa terreur à cet inſtant! Cependant à l'occaſion de quoi? Cette chère ame ſe fait de furieuſes idées des choſes! ignorance pure, ai-je penſé.

(¶) N'ayant jamais rencontré une répugnance ſi ſincère, ſi viſible; j'étois irréſolu, confondu. — Et cependant, comment l'aurois-je connue juſqu'à l'épreuve? — Et comment en reſter-là, après m'être avancé ſi loin, quand je n'aurois pas ces femmes pour m'aiguillonner, & me faire mépriſer ces frayeurs

dont elles prétendoient être meilleures juges que moi? (§)

Cependant je ſuis parvenu à la lever. Je l'ai placée ſur une chaiſe & avec le langage interrompu du déſordre, je lui ai dit qu'elle ſe livroit à de vaines alarmes. J'étois étonné de ſes frayeurs. Je la conjurois de ſe calmer, de ſe repoſer ſur ma foi & mon honneur. Je lui ai renouvelé tous mes anciens ſermens, & j'en ai prodigué de nouveaux. A la fin, ouvrant la bouche, avec un ſanglot capable de fendre le cœur, elle m'a dit en termes entrecoupés: je vois.... je vois, M. Lovelace, je vois.... je vois que je ſuis perdue.... perdue, ſi.... ſi votre pitié.... ah! j'implore votre pitié: & ſa tête, comme un lys ſurchargé de roſée, & dont la tige eſt à demi-rompue, s'eſt abaiſſée ſur ſon ſein, avec un ſoupir qui m'a réellement pénétré l'ame.

Lorſqu'elle a été un peu remiſe, je lui ai repréſenté tout ce qui m'eſt venu à l'eſprit pour la raſſurer. Elle m'a demandé pourquoi je n'avois pas envoyé chercher le carroſſe, comme je l'avois propoſé? Il pouvoit être renvoyé le lendemain matin à ces Dames. J'ai répondu que j'y avois envoyé ſur-le-champ, en voyant ſon étrange inquiétude; mais que Milady

avoit envoyé chercher un médecin pour Miſs Montaigu, dans la crainte qu'il ne ſe fît trop attendre. Ah! Lovelace! m'a-t-elle dit d'un air de défiance, & la douleur dans ſes yeux ſupplians.

Milady Lawrance, ai-je repris, pourroit trouver étrange qu'elle ſe fît une peine de demeurer une nuit pour l'attendre, dans une maiſon où elle en avoit paſſé un ſi grand nombre. Elle m'a donné là-deſſus des noms injurieux...... qu'elle m'avoit déjà donnés auparavant. J'ai pris patience.

Elle a parlé de ſe rendre chez Milady Lawrance. Oui, elle y vouloit aller ſur-le-champ..... Si la perſonne à laquelle je donnois ce nom étoit réellement Milady Lawrance.

Si ! ma chère! juſte ciel! quelle horrible idée ce doute m'apprend que vous vous faites de moi?

Je ne ſaurois m'en empêcher, a-t-elle dit: je vous en conjure encore une fois, laiſſez-moi aller chez Milady Leſſon, ſi mes ſoupçons ſont mal fondés. Et auſſitôt prenant un ton plus réſolu; j'irai, a-t-elle repris. Je demanderai mon chemin. J'irai ſeule..... & dans ce mouvement, elle a voulu forcer le paſſage. Je l'ai retenue, en paſſant mes deux bras

autour d'elle. Je lui ai représenté l'état fâcheux de Miſs Montaigu, & combien ſon impatience alloit augmenter l'incommodité de cette pauvre couſine.

Elle a proteſté qu'elle ne me croyoit plus, qu'elle ne me croiroit jamais, ſi je ne faiſois venir ſur-le-champ un carroſſe de place, puiſqu'il ne lui étoit permis d'aller, ni chez Milady Lawrance, ni chez Milady Leſſon; & ſi je ne lui laiſſois la liberté de retourner à Hamſtead, quelque heure qu'il pût être; qu'elle partiroit ſeule. Tant mieux, ſi je la laiſſois partir ſeule. Dans une maiſon dont Milady Lawrance, qui s'en étoit informée, avoit elle-même une fort mauvaiſe opinion, tous les viſages, tous les objets lui paroiſſoient ſi révoltans, ſi malfaiſans, qu'elle étoit réſolue de n'y pas demeurer la nuit. — Tu ſauras, Belford, que ma nouvelle & bavarde couſine, pour ſe donner du relief à elle-même, en déprimant les autres, avoit eu l'indiſcrétion de laiſſer échapper quelques mots déſavantageux ſur Mde. Sinclair & ſa maiſon.

La violence de ſes agitations m'a fait appréhender ſérieuſement quelque déſordre pour ſon eſprit, & prévoyant qu'avant la fin de la nuit elle auroit d'autres

aſſauts à ſoutenir, j'ai pris le parti de la flatter, en ordonnant à mon laquais d'amener ſur-le-champ, à quelque prix que ce fût, un carroſſe pour la conduire à Hamſtead. J'ai tenté de l'effrayer par la crainte des voleurs. Elle a mépriſé le danger. J'ai vu que j'étois ſeul l'objet de ſes craintes, & que la maiſon cauſoit toute ſa terreur: car j'ai vu clairement que Milady Lawrance & Miſs Montaigu ne lui paroiſſoient plus que deux perſonnages impoſteurs. Mais la défiance lui eſt venue un peu trop tard, pour pouvoir lui ſervir à quelque choſe.

Que te dirai-je, Belford? Les fureurs de l'amour & les fureurs de la vengeance ont pris poſſeſſion de tous mes ſens! Ils me déchirent tour-à-tour! Les pas que j'ai déjà faits! les inſtigations de ces femmes! le pouvoir que j'ai de pouſſer l'épreuve à ſon dernier point, & de me marier enſuite, ſi je ne puis l'amener à conſentir de vivre avec moi! Que je périſſe, Belford, ſi je la laiſſe m'échapper à préſent!

Will ne paroît point encore. — Il eſt près d'onze heures.

Enfin Will vient d'arriver. On ne trouve plus de carroſſe, ni pour or, ni pour argent. La nuit eſt trop avancée.

Elle me preſſe encore une fois : laiſſez-moi aller chez Milady Leſſon. Lovelace ! bon Lovelace ! Laiſſez-moi aller chez Milady Leſſon ! L'incommodité de Miſs Montaigu eſt-elle comparable à ma terreur ! Au nom du Tout-puiſſant, M. Lovelace ! les mains jointes & les ſerrant l'une contre l'autre.

O mon ange, dans quel déſordre je vous vois ! Savez-vous, mon cher amour, quel air vos chimériques terreurs ont répandu ſur votre charmant viſage ? Savez-vous qu'il eſt onze heures paſſées ?

Onze heures, minuit, deux heures, quatre heures du matin, peu m'importe. Si vos intentions ſont honorables, laiſſez-moi ſortir de cette odieuſe maiſon.

Obſerve, Belford, que ce détail, quoiqu'écrit après la ſcène, eſt recueilli auſſi fidellement que ſi je m'étois retiré à chaque circonſtance ou à chaque phraſe pour l'écrire. J'aime cette manière vive de peindre les choſes au temps préſent, & je ſais que tu l'aimes auſſi.

Juſtement comme elle répétoit ces derniers mots : *Si vos intentions ſont honorables, laiſſez-moi ſortir de cette odieuſe maiſon*, Mde. Sinclair eſt entrée toute courroucée. Quoi donc ? Madame. Eh ! que vous a fait cette maiſon, je

vous prie? M. Lovelace, vous me connoiſſez depuis quelque temps. Si je n'ai pas la délicateſſe de cette Dame, je ne crois pas mériter non plus qu'elle me traite ſi mal. Et ſe tournant encore vers ma charmante, ſes deux gros bras appuyés à revers ſur ſes côtés; ho! Madame, je ſuis bien aiſe de vous le dire: je ſuis étonnée de vos propos. Vous pourriez ménager un peu plus ma réputation. Et vous, Monſieur, (en me regardant fixement, & ſecouant la tête,) ſi vous êtes un galant homme, un homme d'honneur.....

Quelque dégoût que ma charmante eût pour cette femme, elle ne lui avoit jamais trouvé que des manières honnêtes & ſoumiſes. Son air maſculin & ſes regards farouches l'ont fort effrayée. Juſtice du ciel! s'eſt-elle écriée, de quoi ſuis-je menacée! & tournant de côté & d'autre des yeux égarés, qui ſera mon protecteur? hélas! que vais-je devenir?

C'eſt moi qui le ſerai votre protecteur, mon cher amour, moi. Mais au fond, vous traitez trop durement, trop peu charitablement cette pauvre Mde. Sinclair. Elle eſt née Demoiſelle; elle eſt veuve d'un homme d'honneur & de conſidération; & quoique les circonſtances de

de sa fortune l'obligent de louer des appartemens, elle n'est pas capable d'une bassesse volontaire.

Je l'espère: cela peut être: je puis me tromper; mais.... je ne crois pas.... je ne crois pas commettre aucun crime, en disant que je n'aime pas sa maison.

Le vieux dragon s'est avancé d'une enjambée vers elle, les bras encore arqués sur ses deux hanches, les sourcils hérissés, les yeux étincelans comme les piquans d'un porc-épic, ses yeux de furet à demi-fermés, la mine refrognée & le nez raccourci, la bouche torse par la fureur, la lèvre d'en-bas assez remontée sur l'autre pour mugir & souffler dans ses narines ouvertes, le menton alongé & bouffi par la violence de son emportement; & de deux *ho! Madame*, prononcés avec le même air de furie, elle a causé tant d'épouvante à la timide Clarisse, que cette chère personne m'a suivie toute effrayée par ma manche. J'ai commencé à craindre qu'elle ne tombât dans un mortel évanouissement. Un regard d'indignation que j'ai jeté sur la Sinclair a fini cette scène. Je lui ai dit, pour soutenir les apparences, que je ne comprenois pas quelles pouvoient être ses intentions, soit en prêtant l'oreille à ce qui se passoit

entre ma femme & moi, ſoit en paroiſſant devant nous ſans être appelée; & bien moins d'où lui venoit l'audace de prendre des airs ſi violens. En effet, Belford, je ſuis peut-être blâmable d'avoir ſouffert que cette malheureuſe ait pouſſé ſi loin l'effronterie. Mais tu juges bien qu'elle eſt ſurvenue ſans mon ordre.

La vieille Mégère s'eſt répandue en pleurs & en exclamations. Elle s'eſt jetée ſur une chaiſe, où les efforts que j'ai faits pour l'appaiſer & pour tâcher de reconcilier ma femme avec elle, nous ont menés juſqu'à une heure après minuit.

C'eſt ainſi que, moitié terreur & foibleſſe, moitié embarras de voir la nuit ſi avancée, elle a perdu l'idée d'aller chez Milady Leſſon, & dans tout autre lieu.



LETTRE II.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi matin, 13 *Juin*.

A présent, Belford, je ne puis aller plus loin. L'œuvre est consommée. Clarisse est vivante, & je suis votre très-humble serviteur,

LOVELACE. (*)

(¶) (*) On trouvera le récit de cette noire atrocité, que la belle outragée fait à son amie Miss Howe, dans ses lettres datées du jeudi 6 Juillet. Voyez Lettre V, VI, VII & VIII, Tome X. (§)



LETTRE III.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Watford, mercredi 14 Juin.

O monſtre ! O cœur ſauvage ! que de matière tu t'es préparée dans une ſeule heure criminelle, pour le repentir d'une vie entière !

Je reſſens un chagrin inexprimable du ſort de cette incomparable fille. Dans toute la race humaine, il n'y avoit que toi dont elle pût redouter la cruauté.

J'avois commencé une longue lettre dans laquelle je tentois encore d'amollir en ſa faveur ton cœur de bronze ; car je n'ai que trop prévu que tu réuſſirois à la faire rentrer dans cette maudite maiſon. Mais quand je l'aurois finie, je vois qu'elle ſeroit arrivée trop tard. Cependant je ne puis m'empêcher de t'écrire, pour te preſſer du moins de réparer promptement ton crime par la ſeule voie qui te reſte, en faiſant un uſage convenable de la permiſſion que tu as obtenue.

Pauvre, pauvre fille ! je regrette de l'avoir jamais vue. Avec ſon adoration

pour la vertu, ſe voir ſacrifiée aux plus viles créatures de ſon ſexe! & toi, ſervir d'inſtrument aux puiſſances de l'enfer pour l'exécution d'un ſi barbare, d'un ſi lâche & ſi infâme deſſein! O le plus cruel, le plus ingrat de tous les hommes! Tire vanité, je te le conſeille, de cette action déteſtable. Fais gloire du triomphe que tu as remporté ſur une jeune perſonne, qui ſe voit abandonnée pour toi de tout ce qu'elle avoit d'amis au monde, & d'un triomphe que tu ne dois pas à ſa foibleſſe & à ſa crédulité; mais dont tu n'as l'obligation qu'au plus noir artifice, après avoir eſſayé en vain les ruſes les plus étudiées.

Je ne te diſſimule pas, qu'il eſt heureux pour toi ou pour moi, que je ne ſois pas ſon frère. Si je l'étois, ton attentat ſeroit ſuivi de ta mort ou de la mienne.

Pardon, Lovelace; & que la malheureuſe Clariſſe ne ſouffre point du vif intérêt que je prends à ſa diſgrace. Au reſte, je n'ai qu'un motif pour te faire des excuſes: c'eſt que je ne dois qu'aux confidences de ta plume la connoiſſance de cette barbare lâcheté; tu aurois pu, s'il t'avoit plu, me la repréſenter comme une ſéduction ordinaire.

Clariſſe eſt vivante, dis-tu. C'eſt mon

étonnement qu'elle vive ; & ton expreſſion marque aſſez que toi-même, quoique rien n'ait été capable de t'arrêter, tu t'attendois peu qu'elle ſurvécût au dernier outrage. Quelle doit avoir été ſa déſolation après tant de ſoins employés pour la garde de ſon honneur, lorſqu'une affreuſe certitude a pris la place d'une cruelle crainte! Mais n'eſt-il pas aiſé d'en juger par la peinture que tu fais de ſes tranſports, auſſitôt qu'elle a commencé à ſe croire jouée, abandonnée, trahie par tes prétendues parentes? Que tu aies pu, dans cette occaſion, voir ſa frénéſie, la voir proſternée à tes pieds, ſans force & ſans voix, & perſiſter dans ton horrible deſſein ; c'eſt ce qui doit paroître incroyable à ceux mêmes qui te connoiſſent, & qui ont vu cette femme.

(¶) Fille infortunée! Avec tant de ſublimes qualités qui auroient orné le nœud du mariage le plus illuſtre, tomber dans les mains du ſeul homme au monde qui fût capable de la traiter comme tu l'as traitée. — Et déchaîner encore ce vieux dragon, comme tu la nommes ſi bien, ſur cette innocente beauté déjà éperdue de terreurs : quelle barbarie à toi! quelle mépriſable reſſource! Dans la vue de ſurprendre par la frayeur, ce que tu

déſeſpérois d'obtenir de l'amour, quoique ſecondé des ſtratagêmes les plus inſidieux! (§)

Ah! Lovelace, Lovelace! quand je n'en aurois jamais douté, c'eſt à préſent que je ſerois convaincu qu'il exiſte un autre monde après celui-ci, où la juſtice ſera rendue au mérite injurié, & où de ſi barbares perfidies trouveront leur punition. Seroit-il poſſible autrement que le divin Socrate & la divine Clariſſe euſſent ſoufferts?

Mais je veux écarter un moment, ſi je le puis, l'idée de ce lâche attentat ſur la plus accomplie des femmes.

J'ai des affaires qui me retiendront encore quelques jours, après leſquels je quitterai peut-être cette maiſon pour jamais. L'ennui m'y a fidellement accompagné. Je n'aurois jamais découvert la moitié du reſpect que je me ſuis ſenti réellement pour mon vieil oncle, ſi je n'avois été auſſi attaché au chevet de ſon lit qu'il l'a déſiré, & ſans ceſſe témoin de tout ce qu'il a ſouffert. Ce triſte ſpectacle peut avoir ſervi à m'inſpirer de l'humanité; mais il eſt certain que je n'aurois jamais été un miſérable auſſi inſenſible que toi à tous les remords, pour une maîtreſſe auſſi parfaite de la moitié que la tienne. Je te prie,

cher Lovelace, ſi tu es un homme plutôt qu'un démon, de te laver ſur-le-champ de ton crime d'ingratitude, en te procurant à toi-même le plus grand bonheur auquel tu puiſſes aſpirer, celui d'en faire ta femme légitime. Si tu ne gagnes pas ſur toi de lui rendre cette juſtice, ſi tu la ſacrifiois à tes maudites femmes, je crois que je ne ferois pas ſcrupule *de rompre une lance avec toi;* ou du moins, tu dois t'attendre à une rupture éternelle.

Tu veux ſavoir ce qui me revient par la mort de mon oncle, je n'en ſuis pas encore certain; car je n'ai pas eu l'avidité de quelques autres perſonnes de la famille, qui auroient dû obſerver un peu plus de décence, comme je leur en ai fait le reproche, & laiſſer du moins au corps le temps de ſe refroidir, avant que de commencer leurs faméliques-recherches. Mais, autant que j'ai pu le recueillir de quelques diſcours du pauvre vieillard, qui a touché ce point plus ſouvent que je ne l'aurois ſouhaité, je compte ſur cinq mille guinées d'argent en caiſſe ou dans les fonds publics, après tous les legs payés, outre le bien fonds qui eſt de mille livres ſterlings par an.

Combien ne ſouhaiterois-je pas que ta paſſion fût pour l'argent? La ſucceſſion

montât-elle au double, je t'abandonnerois jusqu'au dernier schelling (car tant que je resterai garçon, j'ai autant de fortune que j'en désire,) à cette seule condition, que tu me permisses de servir de père à la pauvre orpheline le jour de la célébration.

Pense à ce que je t'écris, mon cher Lovelace. Sois honnête homme. Accorde-moi la satisfaction de te présenter le plus précieux trésor que jamais un homme ait possédé. Alors, je suis à toi, corps & ame, jusqu'au dernier moment de ma vie,

BELFORD.

LETTRE IV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 15 *Juin*.

LAISSE-MOI, grand vaurien que tu es; laisse-moi, ai-je entendu un petit garçon craintif, & les bras posés timidement devant sa tête & son visage, dire à un plus grand qui le corrigeoit à coups de poing, pour s'être enfui avec sa pomme ou son orange, ou son pain-d'épice.

Je te dis la même choſe à toi, lorſque tu traites ſi ſévèrement ton pauvre ami, qui t'a fourni, comme tu l'avoues toi-même, ingrat que tu es, les armes que tu emploies d'une manière ſi terrible contre lui. Et pourquoi tout ce bruit, je te le demande, lorſque le mal eſt fait, lorſque par conſéquent il eſt impoſſible qu'il ne le ſoit pas ; & lorſqu'une *Clariſſe* n'a pas eu le pouvoir de me toucher ?

Cependant j'avoue qu'il y a quelque choſe de très-ſingulier dans l'aventure de cette belle perſonne ; & dans certains momens, je ſuis tenté de regretter mon entrepriſe, puiſque le corps & l'ame ont été pour moi d'un inſenſibilité tout-à-fait égale ; & que, ſuivant l'expreſſion d'un philoſophe, dans une occaſion plus grave, il n'y a point de différence remarquable entre le crâne du roi Philippe & celui d'un autre homme.

Mais apprends, Belford, que les extravagantes notions des gens ne changent rien à la réalité des faits. Il demeure vrai, après tout, que Miſs Clariſſe Harlowe n'a ſubi que le ſort commun de mille autres perſonnes de ſon ſexe ; ſeulement elles n'ont pas attaché des idées & un prix ſi romaneſque à ce qu'elles nomment leur honneur. Voilà toute la différence.

Je ne laisserai pas de convenir que, si quelqu'un attache un grand prix à la moindre bagatelle, le vol qu'on lui en fait n'en est pas une pour elle. Sous ce rapport, je conviendrai que j'ai fait un grand tort, un tort extrême à cette admirable fille. Mais n'ai-je pas connu vingt personnes du même sexe qui, malgré leurs hautes notions de vertu, ont rabattu de leur sévérité dans l'occasion ; & comment serions-nous convaincus de la force de leurs principes avant l'épreuve ?

J'ai répété mille fois que jamais je n'ai vu de femme comparable à Miss Harlowe. Sans cette raison, si glorieuse pour elle, peut-être n'aurois-je pas entrepris de la vaincre. Jusqu'aujourd'hui c'est un ange : n'est-ce pas ce que j'ai voulu vérifier dans l'origine ? D'ailleurs ma vue favorite étoit un commerce libre ; & ne suis-je pas enfin dans la route qui peut m'y conduire ? Il est vrai que je n'ai à me vanter d'aucun triomphe sur sa volonté. Malheureusement c'est tout le contraire... Mais nous allons savoir s'il est possible de l'amener à quelque douce composition sur un mal irréparable. Si le premier parti qu'elle prendra, est celui des exclamations, je reconnoîtrai qu'elles sont justes ; je m'assiérai avec patience pour les entendre, jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée

de cet exercice. Peut-être alors passera-t-elle aux reproches. J'en concevrai de l'espérance. Les reproches m'apprendront qu'elle ne me haït point ; & si son cœur est sans haine, il est sûr qu'il me pardonnera. Si elle me pardonne, tout sera oublié, & elle sera à moi aux conditions que je voudrai, & alors toute l'étude de ma vie sera de la rendre heureuse.

Ainsi, Belford, tu vois que je n'ai pas marché au hasard, quoiqu'au travers d'une infinité de détours & de remords. Dès le commencement de ma course, je me suis proposé un point de vue fixe. Lorsque tu me presses de lui rendre une généreuse justice par le mariage, je te fais la réponse qu'un de nos amis faisoit à son ministre. Observez la loi, lui disoit le saint homme : *Sans doute, sans doute, mais ce ne sera point aujourd'hui*. Tu vois, Belford, que je ne fais pas de résolution contraire à la justice que tu me demandes pour elle; quand je réussirois même dans ce que j'ai nommé ma vue favorite. Voici de quoi tu peux être sûr : si je prends jamais le parti du mariage, ce ne sera qu'avec Clarisse Harlowe. Son honneur n'a pas reçu d'altération à mes yeux. Je lui trouve au contraire un nouvel éclat. Seulement, s'il arrive à la fin qu'elle me pardonne, elle

doit

doit apporter tous ses soins à me persuader que Lovelace étoit le seul dans l'univers à qui elle pût faire grâce en pareille occasion.

Mais, hélas! Belford, tu ne sais pas tous mes embarras. Que ferai-je à présent de cette admirable fille? Je suis fâché de le dire, mais actuellement elle est comme tout-à-fait *stupéfiée*. J'aimerois bien mieux, je crois, qu'elle eût conservé toutes ses facultés actives, au risque d'avoir été maltraité par ses dents & ses ongles, que de la voir plongée, comme elle est depuis mardi matin, dans un état d'insensibilité absolue. Cependant elle paroît commencer un peu à revivre, & que par intervalles on entend sortir de sa bouche des exclamations & des noms injurieux. Je tremble presque de me livrer aux premiers transports d'une femme qui doit ses agitations extraordinaires à une délicatesse qui n'a pas d'exemple dans l'histoire ni ancienne, ni moderne. Car enfin, après tout, qu'y a-t-il donc qui puisse avoir stupéfié une jeune personne si charmante dans la fleur de l'âge & du tempérament? Un excès de douleur, un excès de frayeur a fait quelquefois dresser les cheveux sur la tête; & nous avons lu même, que ces grandes révolutions en

ont changé la couleur. Mais qu'on puiſſe être abſolument ſtupéfié juſqu'à l'inſenſibilité par un outrage imaginaire, qui ſeroit capable d'en retirer d'autres de leur l'éthargie, c'eſt ce qui doit paroître très-étonnant. Abandonnons un ſujet qui pourroit me rendre trop grave.

J'allai hier à Hamſtead, où je m'acquittai libéralement de toutes mes obligations. J'y ai reçu beaucoup d'applaudiſſemens. Il a fallu publier que ma chère épouſe étoit à préſent auſſi heureuſe que moi-même : & ce n'étoit pas m'éloigner beaucoup de la vérité ; car je ne ſais pas trop ce que c'eſt que mon bonheur, lorſque je m'accorde la liberté d'y réfléchir. Mde. Townſend avec ſon cortège marin, n'avoit point encore paru. J'ai dit ce qu'il falloit lui répondre, ſi elle ſe préſente.

Fort bien, mais après tout, (combien *d'après tout* me ſont échappés l'un ſur l'autre ?) je pourrois être fort grave, ſi je me livrois à cette diſpoſition d'ame. Le diable emporte le fou ! de quoi s'agit-il avec moi-même ? Je m'admire. — Il faut que j'aille reſpirer pendant quelques jours un air plus frais.

Mais que ferai-je de cette chère fille dans l'intervalle ? Que je ſois damné, ſi je le ſais ! (¶) M'éloigner d'un pas, c'eſt l'aban-

donner à la vénimeuſe araignée, qui ne manquera pas de s'acharner ſur ce charmant & foible moucheron, dont les aîles de ſoie ſont ſi fort embarraſſées dans les plis & replis de ma toile, qu'elle ne peut remuer ni pieds ni mains ; car le chagrin l'a frappée d'une telle ſtupeur, qu'elle eſt à préſent ſans volonté, comme elle a toujours paru être ſans déſir. Je ne penſerai donc point à la quitter de deux jours. (§)

LETTRE V.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

JE viens d'avoir un petit eſſai de ce que je dois attendre du reſſentiment de cette chère perſonne, lorſqu'elle ſera tout-à-fait rétablie. Il m'en reſte encore de l'émotion. Etant entré dans ſa chambre après Dorcas, je l'ai trouvée dans l'aſſoupiſſement que je t'ai décrit, & je me ſuis efforcé, par les plus tendres diſcours, d'adoucir & de calmer ſon eſprit. Au milieu de mes doux propos, elle a levé au ciel la permiſſion épiſcopale que j'avois eu ſoin de lui laiſſer, comme les malheureux Catalans levoient dans leurs mains & avec

une douleur muette leur traité anglois dans une extrémité pressante, qui peut bien aller de pair avec la plus criminelle de mes actions. Elle paroissoit implorer la vengeance du ciel contre moi. Heureusement le *dieu du sommeil*, par pitié pour le tremblant Lovelace, a passé sur les yeux à demi-noyés de la belle son caducée assoupissant, & a replongé dans une profonde léthargie la belle affligée, avant qu'elle ait pu achever la prière ou l'inprécation qu'elle méditoit.

Cette circonstance, jointe à celles que je t'ai déjà marquées, te fera juger qu'on a fait usage d'un peu d'art. Mais c'étoit dans une vue *généreuse*, si le terme ne te choque pas dans cette occasion, & pour diminuer le trop vif sentiment de l'outrage. C'est une invention que je n'avois jamais employée, & qui ne me feroit pas venue à l'esprit, si Mde. Sinclair ne me l'avoit proposée. Je lui en ai laissé le ménagement, & je n'ai fait que la maudire depuis, dans la crainte qu'une dose excessive n'ait abruti pour jamais un esprit d'une si céleste intelligence. Voilà mon inquiétude; car je conviens que cette *pauvre fille* ne devoit pas être traitée si cruellement. *Pauvre fille*, ai-je dit, je crois? Qu'ai-je donc de

commun avec ton ſtyle *pitoyable*. Mais ne ſuis-je pas au fond le plus à plaindre, puiſque ſon inſenſibilité m'a dérobé juſqu'à préſent toutes mes jouiſſances ?

Mon deſſein n'étoit pas de t'avouer ce *petit tour innocent*, ou du moins *qui l'étoit dans mes intentions*; mais je ſuis ami de l'ingénuité, ſurtout avec toi ; & comme je ne puis m'empêcher de t'écrire d'un ton plus ſérieux que je n'y ſuis accoutumé, peut-être, ſi je ne t'en apprenois pas la véritable cauſe, t'imaginerois-tu que je ſuis fâché de l'action même ; & cette idée t'auroit fait perdre beaucoup de temps & de peine à me faire de plates exhortations en faveur du mariage, qui m'ennuyeroient auſſi par leur inſipide ineptie. Dailleurs, ſi je ne t'avois pas fait cet aveu, il pouvoit arriver un jour ou l'autre, qu'on eût fait quelque récit aggravé de l'aventure ; & je te connois une ſi haute opinion de la vertu de ma charmante, que tu aurois été tout-à-fait déconcerté, ſi tu avois eu lieu de penſer qu'elle ſe fût laiſſé vaincre de ſon conſentement, ou qu'il y eût eu la moindre foibleſſe dans ſa volonté. Ainſi tu vois qu'elle m'a quelque obligation, lorſqu'aux dépens de mon honneur, je lui ai donné des moyens de juſtification qui ſauveront entièrement le

ſien. — Ma foi, tu ſais à préſent tous mes ſecrets.

Tu diras que je ſuis un horrible perſonnage, comme les deux amies ſe plaiſent à dire que je ſuis un *infâme intrigant*, un *Belzébuth déchaîné*. Comme c'eſt ce que vous diſiez de moi, les uns & les autres avant cette dernière aventure, & qu'il ne reſte rien à dire de pis, je te prie de ſupprimer tes invectives, ſi tu ne veux pas me rendre tout-à-fait ſérieux avec toi, & me faire croire qu'en parlant de *rompre une lance*, tu pouſſes l'idée plus loin que je ne veux me le perſuader. La faute n'eſt-elle pas faite? Se peut-il qu'elle ne le ſoit pas? Et ne dois-je pas en tirer à préſent le meilleur parti qu'il me ſera poſſible? Je te demande d'autant plus d'attention pour ma prière, & un ſecret d'autant plus inviolable, que je commence à craindre que la punition ne l'emporte ſur la faute, ne vînt-elle que de mes propres réflexions.



LETTRE VI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 16 Juin.

TON aventure me chagrine; mais j'espère qu'elle ne te retiendra pas long-temps au lit. Ton laquais m'apprend combien il s'en est peu fallu que tu ne te sois cassé le cou. Puisse ta chûte ne présager rien de pis! Il me semble que tu n'es plus d'une humeur si entreprenante, que tu en faisois gloire autrefois. Cependant gai ou mélancolique, tu vois que le cou d'un libertin est toujours en danger, si ce n'est pas du côté de la justice, c'est de la part de son propre cheval. Cette bête me paroît vicieuse, & je te conseille de ne jamais remonter dessus. C'est trop, que le cavalier & le cheval soient à-la-fois tous deux vicieux.

Tu me fais exhorter par ton laquais, à continuer de t'écrire dans ta solitude forcée, & de dissiper ton ennui par mes lettres. Mais comment pourrai-je me croire en état d'amuser les autres, lorsque le sujet est si peu amusant pour moi? César

n'avoit jamais connu ce que c'étoit que d'être mélancolique, jusqu'à ce qu'il fût parvenu au point où s'étoit élevé Pompée, c'est-à-dire, au dernier terme de son ambition : & ton ami Lovelace n'a jamais su ce que c'est qu'humeur sombre, avant que d'avoir rempli ses désirs sur la plus charmante de toutes les femmes, comme César sur la plus puissante république du monde. Que dis-je, *rempli!* lorsqu'il y manque le consentement, la volonté, & que j'aspire encore à ce bien.

Cependant je suis prêt à me joindre à toi ; dans le regret que tu as, me dit-on de ta part, (quoique l'idée ne soit pas des plus obligeantes) que ton accident ne me soit pas arrivé à moi-même avant la nuit de lundi dernier ; car la pauvre Clarisse est tombée dans un excès tout opposé à celui dont je t'ai fait le récit dans ma lettre précédente. Elle est beaucoup trop vive à présent, comme elle étoit auparavant trop stupide. S'il ne lui restoit pas des intervalles lucides, on la croiroit absolument folle, & je serois obligé de la faire renfermer. Ce nouvel accident me jette dans un trouble affreux. Je commence à craindre réellement que sa raison ne soit attaquée sans ressource. Qui diable auroit appréhendé de si étranges effets

d'une cauſe ſi légère & ſi ordinaire ? Mais ces filles à grands ſentimens, ces ames exaltées, qui ſe ſont données comme en exemple à tout leur ſexe, ſont ſi difficiles à réduire au niveau commun, qu'un homme ſage qui préfère ſon repos à la gloire d'en vaincre une de cette haute claſſe, ne doit rien avoir à démêler avec elles.

Lorſque je me fais la violence de paroître devant elle, je n'épargne rien pour calmer ſes eſprits. Je lui demande pardon. Je lui fais des ſermens pleins de bonne foi & d'honneur. Que n'ai-je pu lui perſuader dans ma première viſite, que nous étions actuellement mariés, & confirmer par des témoins, que la cérémonie avoit été célébrée la nuit du lundi ? Quoiqu'elle eût la permiſſion entre ſes mains, je m'imagine que dans ſon déſordre elle m'auroit cru, & les conſéquences en auroient été charmantes ; mais cela ne réuſſiroit pas. J'ai donc abandonné cette eſpérance, & je lui proteſte à préſent que ma réſolution eſt de l'épouſer, au moment que j'apprendrai ſi ſon oncle veut nous accorder ſa préſence à la célébration.

Mais elle ne croit rien de ce que je peux dire ; & ſoit dans ſes momens de trouble ou de raiſon, j'obſerve qu'elle

ne ſupporte rien plus impatiemment que ma vue.

J'ai pitié d'elle, je la plains de tout mon cœur. Je me maudis moi-même, lorſque je la vois dans ſes lugubres accès, & que j'appréhende la perte abſolue des charmantes facultés de ſon ame; mais je tourne encore plus mes imprécations ſur les femmes qui m'ont inſpiré ce fatal expédient. Dieu! Dieu! quels ſiniſtres effets il a produits ? — Et quel avantage en ai-je tiré?

La nuit paſſée, pour la première fois depuis lundi, elle a demandé une plume & du papier ; mais elle ne ceſſe pas d'écrire avec une précipitation qui marque aſſez le déſordre de ſon eſprit. Cependant j'eſpère que cette occupation pourra ſervir à le calmer.



Dorcas me dit à l'inſtant, que tout ce qu'elle écrit, elle le déchire, & qu'elle jette les fragmens ſous ſa table ; ſoit qu'elle ne ſache ce qu'elle fait, ou qu'elle ne ſoit pas contente de ſes premières idées. Enſuite elle ſe lève, elle ſe tord les mains, elle pleure, elle cherche autour de ſa chambre une place pour s'aſſeoir, & retournant à ſa table, elle ſe remet dans

ſon fauteuil, où elle reprend ſa plume.

Dorcas me remet de ſa part une lettre biſarre ; quel autre nom puis-je lui donner ? *Portez cette lettre*, lui a-t-elle dit, *au plus lâche de tous les hommes.* L'impertinente Dorcas s'eſt hâtée de me l'apporter, ſans autre adreſſe. J'ai commencé à la tranſcrire, quoiqu'aſſez longue, dans le deſſein de t'envoyer la copie. Mais elle eſt en vérité ſi remplie d'extravagances, que je ne puis aller juſqu'à la fin ; & l'original eſt trop ſingulier pour le laiſſer ſortir de mes mains.

Je te tranſcrirai néanmoins quelques-uns des papiers qu'elle a mis en pièces, ou jetés par terre, pour la nouveauté de la choſe, & pour te faire voir combien ſon eſprit travaille, depuis qu'elle eſt dans cet état de délire. Je ſais que c'eſt te fournir de nouvelles armes contre moi. Mais épargne-toi les commentaires. Mes propres réflexions les rendent inutiles. — Dorcas, craignant que ſa maîtreſſe ne me demande ſes fragmens, ſouhaite de les remettre dans le lieu où elle les a pris.

(¶) Tu devineras, en liſant le premier, que je lui avois dit que Miſs Howe étoit fort mal & hors d'état de lui écrire ; & cela pour qu'elle fût moins étonnée de

n'avoir pas reçue d'elle la réponse qu'elle attendoit.

Première feuille déchirée en deux morceaux.

“ O ma très-chère Miss Howe ! que j'ai de terribles choses à vous raconter! Mais non; je ne peux vous les dire. — Est-il vrai que vous soyez réellement malade, ainsi que me l'a dit le plus vil de tous les hommes?

Mais comme il ne m'a jamais dit la vérité, j'espère qu'il ne me l'aura pas dite en ceci. Cependant, si vous vous portiez bien, il y auroit long-temps que vous m'auriez donné de vos nouvelles: mais est-ce à moi à vous faire des reproches? Vous pourriez bien être lasse de moi! . . . . Si cela est, je vous le pardonne bien, car je suis lasse de moi-même, & il y a bien plus long-temps que tous mes parens sont las de moi.

Que de bontés vous avez toujours eues pour moi, ma chère Anne Howe! . . . . . mais où m'égarai-je?

Mon intention, en me mettant à vous écrire, étoit de vous dire bien des choses. — Mon cœur étoit si plein! je ne savois par où commencer. Mes réflexions, ma douleur, la confusion &. . ., ô ma pau-
vre

vre tête ! je ne ſaurois vous dire quoi ! Les réflexions, la douleur, la confuſion ſe preſſoient autour de ma plume. L'une vouloit paſſer la première, l'autre vouloit paſſer la première, toutes le vouloient, & je n'ai pu rien écrire du tout. .... Si ce n'eſt que quelque choſe qu'ils m'ayent fait, je ne ſaurois le dire. Mais je ſuis différente en tout de ce que j'étois. N'ai-je pas dit *en tout ?* Oui en tout, excepté que je ſuis toujours & que je ſerai toujours ſincère. „

Au Diable ! Je ne ſaurois moi-même en écrire plus long de cet éloquent galimathias qui annonce plutôt une imagination exaltée qu'éteinte ; mais Dorcas tranſcrira les autres lambeaux ſur des papiers ſéparés, tout comme ils ont été écrits par cette fille biſarre. Lorſque dans quelques jours d'ici l'orage ſera paſſé, & que je pourrai mieux en ſupporter la lecture, je pourrai te demander à y jeter un coup-d'œil. Conſerve-les donc, car nous nous ſouvenons toujours avec plaiſir de nos plus grands chagrins, quand la cauſe en eſt ceſſée.

Deuxième feuille raturée & trouvée ſous la table.

Eh ! pouvez-vous, mon cher & reſpec-

table papa, vous résoudre à réprouver pour toujours votre pauvre enfant? — Je suis sûre que vous ne le pourriez pas si vous saviez ce qu'elle a souffert depuis sa malheureuse..... Eh quoi? personne ne parlera pour votre malheureuse fille? Quoi, personne!.... personne au monde! Eh bien, mon cher papa, que ce soit un acte de cette bonté qui vous est naturelle, dont j'ai eu tant de preuves, & dont j'ai tant abusé!.... Hélas! je n'ai pas la témérité de penser que vous me ferez la grâce de me recevoir.... Non, je n'ai pas cette témérité. — Mon nom est.... Je ne sais pas quel est mon nom. — Je n'ose pas souhaiter de rentrer dans votre famille. — Mais votre terrible malédiction, mon cher papa.... Oui, je veux vous appeler mon père, faites comme vous voudrez, vous serez toujours mon cher papa, que vous le vouliez ou non; — quoique je sois une fille indigne — je suis toujours votre enfant. —

Troisième feuille.

Une Dame s'étoit singulièrement attachée à un jeune lionceau, ou un petit ours, je ne me rappelle pas lequel des deux; mais c'étoit, je crois, un ours ou un tigre. On lui en avoit fait présent

lorſqu'il étoit encore tout petit. Elle le nourrit de ſa propre main. Elle éleva la méchante bête avec toute la tendreſſe poſſible. Elle jouoit avec lui ſans craindre aucun danger : il obéiſſoit à tous ſes commandemens : il s'apprivoiſoit, diſoit-elle, de plus en plus, à meſure qu'il grandiſſoit : il la ſuivoit comme un petit chien par toute la maiſon ; mais remarquez bien la ſuite : à la fin, je ne ſais par quel haſard, ſoit qu'elle eût négligé d'aſſouvir ſa gueule affamée, ſoit qu'elle lui eût donné quelque ſujet de reſſentiment, il reprit tout-à-coup ſon naturel, ſe jeta ſur ſa bienfaitrice & la mit en pièces. Dites-moi, je vous prie, lequel étoit le plus à blâmer du tigre ou de la Dame ? La dernière, ſans doute ; car ce qu'elle fit étoit hors de ſa nature, hors de ſon caractère au moins ; & l'animal ne fit que ſuivre l'inſtinct de la ſienne.

Quatrième feuille.

Comme te voilà humiliée dans la pouſſière, toi, Clariſſe Harlowe, jadis ſi fière ! Toi, qui ne ſortois jamais de la maiſon paternelle que pour être admirée ! Toi, qui étoi accoutumée de jeter ton œil brillant de jeuneſſe & de ſanté, ton œil plein d'aſſurance ſur tous les différens

objets qui se présentoient à ta vue, pour t'enorgueillir des applaudissemens de ceux qui te contemploient! C'est ce que ta pénétrante sœur avoit coutume de te reprocher. Toi, qui le soir n'allois jamais te coucher que le cœur enivré des flatteries qu'on t'avoit prodiguées dans la journée, & qui te dépouillois alors de tout, excepté de ta vanité! —

Cinquième feuille.

Ne vous réjouissez pas maintenant, ma chère Bella, ma sœur, mon amie! mais ayez compassion de la créature malheureuse & humiliée, dont vous saviez pénétrer le cœur étourdi à travers le léger voile d'humilité qui la couvroit.

Il a fallu que cela arrivât, sans quoi le ciel n'auroit pas permis ma chûte.

Vous avez pénétré l'orgueil de mon ame avec l'œil perçant de la jalousie d'une sœur aînée.

Vous me connoissiez mieux que je ne me connoissois moi-même.

Delà vos reproches & vos réprimandes, lorsque vous vous apperçutes que je commençois à chanceler.

Mais pardonnez maintenant ces vains triomphes de mon cœur.

Pauvre insensée que j'étois! je croyois

que ce que vous me diſiez étoit par envie.

Je croyois mon intention exempte de toute vanité de cette nature. Je me repoſois avec trop de ſécurité ſur la connoiſſance que je croyois avoir de mon propre cœur.

Les avantages que je me ſuppoſois, ſont devenus un piége pour moi.

Et quelle en eſt aujourd'hui l'iſſue ?

Sixième feuille.

Qu'eſt devenue maintenant cette perſpective de bonheur que j'avois cru voir s'ouvrir devant moi ! Qui m'aidera déſormais aux préparatifs des noces ? Qui s'empreſſera de m'entourer de la parure nuptiale, dont les ornemens attirent l'attention d'une vierge timide, & font diverſion à ſes craintes ? Perſonne ne briguera plus la faveur de mon ſourire, plus de complimens qui t'encouragent, qui t'inſpirent l'eſpérance de mériter la reconnoiſſance d'un époux digne de toi. Je ſuis déchue de cette hauteur dont une ame élevée qui ſent ſon mérite & qui voit applaudir à ſa pureté, abaiſſe les yeux ſur un amant à ſes pieds, ſur un monde entier admirateur de ſes charmes, & les relève pour voir des parens & des amis ſatisfaits.

Septième feuille.

Chenille venimeuſe, qui te jettes ſur la belle fleur de l'honneur virginal, & qui empoiſonnes les feuilles que tu ne peux dévorer.

Vapeur infecte, ſouffle empeſté, nielle contagieuſe, qui détruis les promeſſes brillantes du matin de l'année, qui trompes les travaux pénibles du laboureur, & flétris dans un moment toutes ſes eſpérances & ſa joie.

Teigne impure qui ronges & ſalis la robe de l'innocence; vorace cantharide, qui attaques le bouton naiſſant, décolores la roſe la plus vermeille, & la rends jauniſſante & livide.

Oui, ſi, comme la religion nous l'enſeigne, Dieu doit nous juger ſur la meſure de nos bonnes & de nos mauvaiſes actions, *ô malheureux !* ſonge, ſonge, tandis qu'il en eſt temps encore, quelle doit être ta condamnation!

Huitième feuille.

D'abord il me ſemble voir dans votre air & dans votre perſonne je ne ſais quoi qui ne me déplaiſoit pas. Votre naiſſance & vos richeſſes n'étoient pas pour vous un petit avantage. Vous en avez agi noble-

ment à l'égard de mon frère : Tout le monde disoit que vous étiez brave ; tout le monde disoit que vous étiez généreux ; un brave homme, pensois-je en moi-même, est incapable de bassesses ; un homme généreux ne peut être un ingrat, quand il se reconnoît obligé. Ainsi prévenue, tout ce que mon cœur désiroit de plus dans votre reforme, je l'espérois de l'avenir. Je ne vous connoissois que par ouï dire, coupable d'aucun trait signalé de bassesse ; vous paroissiez aussi franc que généreux ; la franchise & la générosité ont toujours eu de l'attrait pour moi. Quiconque m'offroit ces belles apparences, je jugeois de son cœur par le mien, & j'étois prompte à voir en lui les qualités que je souhaitois lui trouver, & lorsque je les trouvois, je croyois qu'elles lui étoient naturelles.

Je me reposois encore sur ma fortune, sur mon rang, sur ma naissance ; autant de garans qui augmentoient ma sécurité. Sous aucun de ces rapports, je n'étois indigne d'être la nièce de Milord M.... & de ses deux nobles sœurs — vos vœux, vos sermens par tout ce qu'il y a de sacré — Mais hélas ! avec quelle barbarie, quelle lâcheté vous avez conspiré contre cet honneur, que vous eussiez dû pro-

téger! Et aujourd'hui vous m'avez rendue la plus vile de toutes les créatures: & cependant, Dieu connoît mon cœur, je n'avois aucune inclination dépravée. J'honorois la vertu, je haïssois le vice. — Mais je ne savois pas que vous étiez le vice même personnifié.

Neuvième feuille.

Hélas! si le bonheur d'une fille la plus malheureuse & la plus abandonnée qu'il y eût au monde, que je n'eusse jamais vue, jamais connue, dont je n'eusse jamais entendu parler auparavant, eût dépendu de mon pouvoir, comme le mien dépendoit du vôtre, mon cœur binfaisant m'auroit fait voler au secours de cette créature affligée. — Avec quel plaisir j'aurois relevé sa tête languissante, & ranimé son cœur défaillant! — Mais qui aura pitié maintenant d'une pauvre malheureuse, qui grossit le nombre des infortunées, au lieu de le diminuer?

Dixième feuille.

En vers tantôt blancs, tantôt rimés.

O raison! achève de t'égarer: laisse-moi me
perdre dans mes propres pensées:
Puissé-je ensevelir dans un assoupissement lé-
thargique ce qui me reste de jours!

Puiſſé-je m'oublier moi-même, & le crime de
cette fatale journée !
Cruel ſouvenir -- Comment pourrai-je appaiſer
tes tourmens !

Oh ! vous avez commis une action
Qui bannit la pudeur & la beauté du front
de l'innocence ;
Une action qui flétrit la roſe
Dont brilloit le front de l'amour vertueux,
Et laiſſe une tache impure à ſa place.

Ma tête ſuccombant dans la pouſſière
Se poſa ſur le dur & froid pavé, & je reſtai
morte un moment.
Mon ame affranchie de ſes liens s'enfuit dans
un eſpace étrange.

Ah l'inſenſée ! me dis-je,
Quand je la ſentis revenir dans ſa priſon.
L'inſenſée ! de venir reprendre encore ſa
chaîne qui étoit briſée,
Et ſe rattacher au joug d'une vie de peine
& de douleur.
L'inſenſée ! de rentrer dans ce corps
Où ſa deſtinée la condamne à gémir ſans ceſſe !

O ma chère Miſs Howe : ſi tu es mon amie,
ſecoure moi :
Dis des paroles de paix à mon ame agitée,
A mon ame déchirée par une guerre inteſtine
Qui ſoulève tous mes ſens pour m'accabler de
confuſion.
Je me ſens chanceler ſur le bord du précipice ;
Pour me ſauver il ne me reſte que toi où ma
main puiſſe s'attacher !

Secoure-moi... dans les transes de mon affliction.

Quand l'honneur est perdu, c'est un soulagement de mourir.
La mort est un sûr asyle contre l'infamie.

Adieu jeunesse
Adieu tous les plaisirs
De la jeunesse & de la vie.
Adieu la vie elle-même.

La vie ne peut jamais donner de vrai bonheur.
Le ciel y punit le méchant & y éprouve l'homme de bien.

La mort n'est terrible que pour les pervers.
L'innocence n'y voit qu'un vain épouvantail
Bon pour effrayer des enfans : arrachez-lui son masque hideux,
Et elle ne vous offrira que le visage d'une amie.

Je pourrois vous raconter une histoire...
Qui vous déchireroit l'ame...

Avec quelle rapidité
Les malheurs me poursuivent !
Ils se suivent l'un l'autre
Et se renouvellent comme les flots.

Après tout, Belford, je me suis hasardé à jeter un coup-d'œil rapide sur ces feuilles transcrites par Dorcas, & je vois qu'il y a de la raison & du sens dans quelques-unes, quelque extravagance qu'il y ait dans les autres. Je vois que sa mémoire, qui la sert si bien dans ces jets poëtiques, est loin

d'être affoiblie ; cela me fait espérer qu'elle ne tardera pas à recouvrer toutes les facultés de son intelligence : & quoique ce soit moi qui souffrirai de leur retour, je n'hésite pas à le souhaiter.

Mais dans la lettre qu'elle m'a écrite, il y a encore plus d'extravagances ; & , quoique je l'aie dit que j'en étois trop affecté pour pouvoir te la transcrire, cependant, après t'avoir communiqué les feuilles volantes que j'enferme ici, je crois que je puis aussi y joindre une copie de cette lettre. Dorcas va donc la transcrire ici : car moi, je n'en ai pas la force. Sa lecture m'a dix fois plus touché que ne pourroient faire les reproches d'une personne qui jouiroit de sa raison.

A MONSIEUR LOVELACE.

Mon intention n'étoit pas de vous écrire jamais une ligne. Je voudrois ne pas vous revoir, si je pouvois l'éviter. — Ah ! plût au ciel que je ne vous eusse jamais vu !

Mais dites-moi la vérité ; est-il vrai que Miss Howe soit réellement malade ? qu'elle soit en danger ? & son mal ne vient-il pas du poison ? & ne sauriez-vous qui le lui a donné ?

Vous ſavez mieux que perſonne ce que vous, ou Madame Sinclair, ou quelque autre, je ne ſaurois dire qui, avez fait à ma pauvre tête ; mais je ne redeviendrai jamais ce que j'étois ; ma tête eſt perdue ; toute ma cervelle s'eſt diſſipée, je crois, à force de pleurs ; car je ne ſaurois plus pleurer. A la vérité, j'en ai verſé ma bonne part : ainſi peu importe !

Mais, bon Lovelace, ne lâchez plus Mde. Sinclair contre moi. Jamais je ne lui ai fait de mal. Elle m'épouvante tant quand je la vois ! Depuis ce moment..... quel jour étoit-ce ? je ne ſaurois le dire. Vous le pourriez, vous, je crois. Elle peut être une bonne femme, autant que j'en peux ſavoir. Elle étoit la femme d'un homme d'honneur — il y a toute apparence — quoiqu'elle ſoit forcée de louer en hôtel garni pour ſubſiſter. La pauvre Dame ! qu'elle ſache que je la plains : mais ne la laiſſez pas revenir près de moi, – je vous en prie, ne la laiſſez pas revenir.

Cependant il ſe pourroit qu'elle fût une fort bonne femme.

Que voulois-je dire ? – J'oublie ce que j'allois dire.

O Lovelace ! vous êtes Satan en perſonne, ou du moins c'eſt lui qui vous aide

aide dans tout ce que vous faites ; & c'eſt la même choſe.

Mais vous êtes-vous réellement vendu à lui ? Et pour combien de temps ? Quelle durée votre règne doit-il avoir ?

Pauvre malheureux ! le terme du contrat arrivera, & alors quel ſera votre ſort ?

Ah ! Lovelace ! ſi vous pouviez vous affliger ſur vous-même, je m'affligerois auſſi pour vous ; — mais tandis que toutes mes portes ſont fermées, ſans aucune ouverture que le trou de la ſerrure, & la clef miſe en dedans ; d'être où vous êtes, en quelque ſorte ſans rien avoir ouvert, ô malheureux, malheureuſe Clariſſe Harlowe.

Car jamais je ne me nommerai Lovelace. Mon oncle le prendra comme il voudra.

Mais à préſent je me rappelle ce que je voulois dire. C'eſt pour votre bien & non pour le mien ; car il n'eſt plus de bien pour moi à préſent. — O homme infame ! ô déteſtable Lovelace ! Mais Mde. Sinclair pourroit être une bonne femme — ſi vous m'aimez — mais vous ne m'aimez pas — mais ne permettez pas qu'elle revienne jamais fondre en courroux ſur moi avec ſon air plus que maſculin. — Oh ! c'eſt une femme qui fait peur ! S'il

eſt vrai que ce ſoit une femme! Elle n'avoit pas beſoin de prendre ce maſque effrayant pour troubler ma pauvre raiſon. — Mais ne lui reportez-pas ce que je vous dis. — Je n'ai point de haine contre elle. — Ce n'eſt que l'effroi & une vaine frayeur. Voilà tout. — Elle pourroit n'être pas une méchante femme. Mais tous les hommes, pas plus que toutes les femmes, ne ſe reſſemblent pas. Que le ciel ne permette pas qu'ils vous reſſemblent! Hélas! vous m'avez renverſé la tête, entre vous autres — je ne ſais pas qui de vous l'a fait — que Dieu vous pardonne à tous! Mais n'eût-il pas mieux valu vous débarraſſer de moi tout-à-fait? Vous pouviez le faire impunément; car perſonne ne m'auroit reclamée de vos mains. — Non, pas une ame. Excepté, à la vérité, Miſs Howe qui vous auroit dit, ſi elle vous avoit vu: Lovelace, qu'avez vous fait de Clariſſe Harlowe? Mais vous auriez pu lui répondre par quelque plaiſanterie, lui dire par exemple, que vous l'avez envoyée au-delà des mers; ou qu'elle s'eſt évadée de vos mains, comme elle avoit fait de ſa famille. Et on n'auroit pas eu de peine à vous croire; car vous ſavez, Lovelace, qu'une fille, qui a pu fuir ſes parens, peut bien vous fuir auſſi.

Mais ce n'eſt pas là du tout ce que j'avois beſoin de dire. — Ha, j'y ſuis.

Il m'eſt encore échappé. — Cette folle de fille vient ſans ceſſe m'importuner — Eh ! pourquoi prendrois-je des alimens ? Pourquoi voudrois-je vivre ? — Je te dis, Dorcas, que je ne veux ni boire ni manger. Je ne peux être plus mal que je ne ſuis.

Je ferai ce que vous voudrez. — Bonne Dorcas, ne me regarde pas de cet œil menaçant. — Mais tu ne peux jamais avoir le regard auſſi méchant que celui que j'ai vu à certaine perſonne....

M. Lovelace, à préſent que je me ſouviens de la choſe qui m'a fait prendre la plume, laiſſez-moi précipiter mes idées en déſordre, de peur qu'elles n'échappent encore à ma mémoire. — Je ſens bien à préſent.... Et cependant je ne ſais ſi ce que je ſens.... Mais avec tout cela, je ſais que ma tête n'eſt pas comme elle devroit être. — Souffrez que je vous faſſe une propoſition. C'eſt pour votre bien — & non pas pour le mien. La voici : —

Je dois être pour vous un objet d'embarras & de dépenſe ; & à préſent mon oncle Harlowe, quand il ſaura dans quel état je ſuis, ne ſouhaitera jamais qu'aucun homme me prenne ; non, pas même

vous, qui avez été la cause que je sois en cet état... homme barbare & ingrat. — Une scélérateſſe moins atroce coûta jadis à Tarquin — mais j'oublie encore ce que j'avois à dire.

Le voici enfin. Jamais je ne me reverrai ce que j'étois. J'ai été une bien perverſe créature, une vaine & orgueilleuſe fille, une miſérable créature, — pleine d'un ſecret orgueil que je portois ſous un voile de modeſtie, & j'ai trompé tout le monde. — Voilà ce que dit ma ſœur. — Et j'en ſuis punie aujourd'hui. — Laiſſez-moi donc ſortir de cette maiſon & loin de votre vue ; faites-moi entrer ſecrètement dans cet hôpital de fous que j'ai vu une fois..... Ah ! c'étoit alors pour moi un triſte ſpectacle ! Je ne ſongeois guère en quel état je viendrois moi-même ! — Voilà ce que je voulois dire : voilà tout ce que j'ai à déſirer. — Alors je ſerai loin de vous & de vos atteintes, & l'on prendra ſoin de moi ; du pain & de l'eau, pourvu que je ne ſois plus tourmentée de vous, feront pour moi des mets délicieux, & mon lit de paille ſera le lit le plus doux où j'aie repoſé depuis.... je ne ſaurois dire depuis combien de temps.

Ce que j'ai d'habits & d'effets ſuffiront, en les vendant, pour m'y entretenir peut-

être tout le temps que j'ai à vivre. Mais, Lovelace, *cher* Lovelace, je puis vous nommer ainsi, car vous m'avez assez coûté, rien n'est plus certain, ne souffrez pas que je reste en spectacle aux autres, par considération pour ma famille, & même par égard pour vous, ne le souffrez pas; car quand je viendrai à connoître tout ce que j'ai souffert, (ce que je ne connois pas bien encore; & peu importe, si je ne le sais jamais) je pourrois entrer en fureur & charger votre nom d'imprécations, & raconter au monde toute votre bassesse envers une malheureuse créature avilie, qui étoit autrefois aussi fière que personne; de quoi? C'est ce que je ne puis dire.... à moins que ce ne fût de ma propre folie, & de ma propre vanité! — Mais n'en parlons plus, — puisque j'en suis assez punie.

Ou bien, au lieu de cet hôpital, si c'étoit une maison particulière de fous, où personne n'entrât, — cela vaudroit bien mieux encore.

Mais une autre chose, Lovelace. Ne me laissez pas traiter inhumainement, quand je serai là. — Vous m'avez traitée assez cruellement, vous le savez. Ne souffrez pas qu'on me traite cruellement; car je serai bien soumise & je ferai tout ce que l'on voudra que je fasse — excepté

ce que vous auriez voulu de moi — car cela, je ne le ferai jamais.

Une autre chose, Lovelace, – ne laissez pas cette *bonne* femme, j'ai été prête à dire cette *odieuse* femme, mais ne lui dites pas cela – parce qu'elle ne voudroit plus peut-être vous permettre de m'envoyer dans cet heureux refuge, si elle venoit à le savoir.

Une autre chose, Lovelace. Faites qu'on me permette d'avoir une plume, de l'encre & du papier. Ce sera là tout mon amusement. – Mais on n'aura pas besoin d'envoyer à personne de ceux à qui j'écrirai, ce que j'aurai écrit, parce que cela ne feroit que leur causer de la peine. – Et il pourroit se trouver quelqu'un qui pourroit peut-être vous faire du mal — & je ne désire pas que personne fasse du mal, à qui que ce soit, à mon occasion.

Vous me dites que Lady Betty Lawrance & votre cousine Montaigu étoient ici, pour prendre congé de moi, mais que j'étois profondément endormie, au point qu'on n'a pu m'éveiller. Vous m'avez dit de même d'abord que j'étois mariée : vous le savez, & que vous étiez mon mari. – Ah! Lovelace, prenez garde à ce que vous dites. — Mais je vous prie, car elles se feroient un jeu de mon misérable état,

je vous prie, que cette Lady Betty, ni cette Miſs Montaigu, quoique puiſſent faire les véritables Ladis de ce nom, ni Mde. Sinclair, ni aucune des filles qui logent dans ſa maiſon, ni ſes nièces, ne viennent me voir dans ma retraite. Je dis les véritables Ladis; car il viendra un temps, Lovelace, où je découvrirai toutes vos lâches noirceurs. Oui, je les découvrirai. — Ainſi placez-moi dans ce lieu le plutôt que vous pourrez. — C'eſt pour votre bien. — Alors tout ce que je pourrai dire, paſſera pour des extravagances de folle, comme on fait paſſer pour folies, je n'en doute pas, les plaintes & les reproches de bien des malheureuſes créatures, quoiqu'il n'y ait peut-être que trop de vérité dans leurs plaintes. — Et vous ſavez que j'ai commencé *à extravaguer à Hamſtead* : vous l'avez dit du moins. — Ah! homme infâme, quel compte n'avez-vous pas à rendre!



Il me ſemble que le ciel me prête un petit intervalle de raiſon. J'avois commencé à revoir ce que j'ai écrit. Il n'eſt pas à propos que perſonne voie ce que j'en ai déjà pu relire. Mais ma tête, je le crains, ne ſoutiendra pas d'aller juſ-

qu'au bout. Ainſi dans le caş où je n'aurois pas encore fait mention de mon grand déſir ; je vais vous le dire, le voici : c'eſt que je ſois tranſportée ſans délai hors de cette abominable maiſon, & renfermée dans quelqu'une des maiſons de fous les plus retirées, qui ſont dans cette ville, (car il me paroît qu'il doit y avoir de ces maiſons là) pour ne plus être vue, ni reparoître aux yeux de perſonne, à moins que cela ne fût néceſſaire à votre juſtification, dans le cas où l'on vous accuſeroit du meurtre de ma perſonne ; crime bien moins grave que le meurtre de mon honneur, que le plus grand ſcélérat qui ſoit au monde a eu la cruauté de me ravir. Ne me refuſez pas cette dernière prière, je vous en conjure : j'en ai encore une autre, la voici : c'eſt que je ne vous revoie jamais. Vous pouvez bien aſſurément accorder cette grâce à la malheureuſe victime

CLARISSE HARLOWE.

Songe, Belford, que je ne veux point entendre tes lourds ſermons ſur cette touchante lettre. Ainſi pas un mot là-deſſus. Tu verras le papier taché des larmes du cœur endurci qui l'a tranſcrite ; & ſon encre qui s'eſt étendue à ces endroits.

Mde. Sinclair eſt une véritable héroïne, qui, je crois, nous fait honte à tous. Et c'eſt pourtant une femme! Tu diras que les meilleures choſes, quand elles ſe corrompent, deviennent les pires. Mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que, quelque ſoit le chemin où la paſſion engage le ſexe, il va juſqu'au dernier terme. Et il arrive delà qu'un attentat qui, parmi les ſcélérats du nôtre, ſe termineroit à un ſimple vol, va juſqu'au meurtre, s'il ſe trouve une femme dans le complot.

Je ſais que tu me blâmeras d'avoir eu recours à l'artifice. Mais les médecins n'ordonnent-ils pas des narcotiques dans les maladies aiguës, où la violence du mal pourroit jeter le patient dans la fièvre & le délire. Je peux t'affirmer que mon motif, pour employer cet expédient, étoit la pitié; & je ne pouvois en avoir d'autre. Car pour nous autres libertins, le viol, tu le ſais, eſt loin d'être une choſe indifférente à nos déſirs. Nul autre obſtacle que la loi ne ſe trouve dans notre chemin; & l'opinion de ce qu'une femme modeſte ſouffrira plutôt que de laiſſer ſortir de ſa bouche pareille accuſation, diminue beaucoup les appréhenſions qu'un honnête jeune homme pourroit avoir de ce côté-là. Si donc ces ſomnifères, (je

hais le mot de narcotiques dans cette occasion) lui ont renversé la tête, c'est un effet qu'ils produisent souvent sur certaines constitutions ; & dans ce cas c'est plus la faute de la dose que l'intention de celui qui les administre.

Mais le vin n'est-il pas lui-même un narcotique jusqu'à un certain degré ? — Combien de femmes ont été surprises par l'effet du vin ou d'autres mets encore plus enivrans ? Permets-moi de te dire, Belford, que si l'on en appeloit à l'expérience de bien des personnes du sexe patient, & à la conscience du plus grand nombre d'individus du sexe agent, leurs témoignages prouveroient que Lovelace n'est pas le plus méchant des scélérats. Et je ne voudrois pas que tu me misses dans la nécessité d'avoir recours aux comparaisons pour me justifier.

Je crois que l'inquiétude que je dois naturellement avoir, si elle échappe à un délire permanent, lorsque mes complots se dévoilent, est tout le soin qui doit m'occuper. Aussi ce que je demande de toi, c'est que si on peut donner à mes actions deux interprétations, tu épouses la plus favorable. Tu le dois non-seulement à l'amitié, mais encore à ma franchise, qui

t'a fourni la connoissance des faits contre lesquels tu es si prompt à t'emporter. (§)



Will, qui j'avois chargé d'une commission pour Hamstead, & tu juges aisément dans quelle vue, revient dans le moment m'apprendre que Mde. Townsend alla hier chez Mde. Moore, accompagnée de trois ou quatre hommes de fort mauvaise mine. Il y en avoit sans doute d'autres répandus aux environs. Elle parut entendre avec beaucoup d'étonnement, que je suis parfaitement réconcilié avec ma femme, & que deux belles Dames de mes parentes, qui étoient venues la voir, l'ont engagée à retourner à Londres, où elle est extrêmement heureuse avec moi. Elle soutint que nous n'étions pas mariés, à moins que la cérémonie n'eût été célébrée à Hamstead; & les femmes étoient bien sûres qu'il n'y avoit pas eu de célébration dans leur bourg; mais comme il étoit certain pour elles que Mde. Lovelace étoit heureuse & tranquille, elles ont lancé quelques traits sur les personnes qui se plaisoient à causer du désordre, lorsqu'elles ont su que Mde. Townsend est liée avec Miss Howe. A présent que je suis sûr que ma belle ne peut écrire ni

recevoir aucune lettre, j'ai peu d'inquiétude du côté de Mde. Townſend & de celle qui l'emploie. Je m'imagine que Miſs Howe ſera fort embarraſſée de ce qu'elle doit penſer, & qu'elle ne ſe haſardera pas à chercher des éclairciſſemens par la voie de Wilſon. Peut-être ſuppoſera-t-elle que ſon amie la néglige, ou qu'elle a changé de ſentimens en ma faveur, & qu'elle a honte de l'avouer. Quelle autre idée pourroit-elle prendre, lorſqu'elle ne reçoit rien de ſa part, & qu'elle eſt bien perſuadée que ſa dernière lettre lui a été remiſe en mains propres.

En attendant ce que l'avenir nous prépare, il m'eſt venu dans la tête un petit projet d'une eſpèce nouvelle, ſans autre vue, je t'aſſure, que celle de me procurer un peu d'amuſement. La variété a des charmes auxquels je ne réſiſte point. Je ne puis vivre ſans intrigue. Ma charmante n'a point à préſent de paſſions, c'eſt-à-dire, aucune de celles que je lui ſouhaiterois. Elle exerce uniquement mon reſpect. Je ſuis actuellement plus porté à regretter mes offenſes qu'à les renouveler; & je conſerverai cette diſpoſition juſqu'à ce que ſon rétabliſſement m'apprenne comment elle les aura priſes.

Te dirai-je mon projet? Il n'eſt pas d'une

d'une profondeur extrême. C'eſt de faire venir ici Mde. Moore, Miſs Rawlings & ma veuve Bevis, qui ſouhaitent beaucoup de rendre une viſite à Mde. Lovelace, à préſent que nous ſommes ſi heureux enſemble; & ſi je puis arranger les circonſtances à mon gré, Belton, Mowbray, Tourville & moi, nous enſeignerons à ces trois femmes un peu plus des allures de cette méchante ville qu'elles n'en ſavent encore. Pourquoi auroient-elles fait la connoiſſance d'un homme de mon caractère, ſans en devenir meilleures & plus ſages? Je voudrois que tous ceux qui s'aviſent d'invectiver contre les libertins, le fiſſent du moins avec diſcernement & en connoiſſance de cauſe. Deux de ces femmes m'ont cauſé aſſez d'embarras; & je ſuis sûr que la troiſième me pardonnera de lui faire paſſer une ſoirée agréable.

(¶) Tu ſeras sûrement curieux de connoître le perſonnel de ces femmes, à qui je prépare tant d'honneur. Je ne crois pas t'en avoir encore rien dit qui pût les caractériſer.

Mde. Moore eſt une veuve d'environ trente-huit ans; un peu fanée & battue par les infortunes; mais ce ſont ſouvent les perſonnes les plus joyeuſes, quand elles ſont échauffées. Il lui reſte encore

de beaux traits, & elle a beaucoup de l'air de ce qu'on appelle une *Dame comme il faut*, très-ſoignée dans ſa perſonne & dans ſa parure. Elle a renoncé, j'imagine, à ſonger à notre ſexe. Mais lorſqu'on vient à remuer les cendres mourantes d'un tronc à demi conſumé, il y reſte encore, j'oſe le dire, aſſez de matière & d'aliment pour reprendre flamme, & donner encore une douce chaleur au paſſant qui s'y arrête.

Mde. Bevis a fort bonne mine : je veux dire qu'elle eſt potelée & en bon point; elle aime la joie, & c'eſt une de ces femmes, j'en ſuis sûr, avec qui le chagrin ne peut jamais tenir une ſemaine entière. Elle a environ vingt-cinq ans. Mowbray, j'imagine, n'aura pas avec elle de grandes difficultés à vaincre; car enfin, on ne peut pas ſe ſuffire à ſoi-même. Et cependant on voit quelquefois de ces femmes d'un caractère libre & facile, qui, quand l'on en vient au fait, ne répondent point du tout à ce que leur folâtre étourderie promettoit à l'homme qui a des vues ſur elles.

Miſs Rawlings eſt une jeune Demoiſelle aſſez agréable, ſans être belle. Elle a du ſens, & elle voudroit ſe donner pour une perſonne qui a l'uſage du monde, comme on dit. Mais la connoiſſance qu'elle

en a, elle la doit plus à la théorie qu'à l'expérience. Pure crême fouettée que cette ſcience-là, Belford, qui trahit toujours la perſonne qui ſe fie ſur elle, au lieu de lui ſervir; car ordinairement ces jeunes Demoiſelles font tant de fond ſur leur jugement & leur vigilance, elles ſe croyent ſi fort au-deſſus des précautions que d'autres filles moins ſuffiſantes prendroient avec ſuccès, que leur préſomption cauſe généralement leur ruine, quand elles ſont attaquées par un homme qui a de l'expérience, qui ſait flatter leur vanité, & exalter leur rare ſageſſe pour tirer avantage de leur folie; mais pour Miſs Rawlings, ſi je peux lui faire joindre l'expérience à la théorie, quelle femme accomplie elle fera! — Et combien elle m'aura d'obligation, & non-ſeulement elle, mais encore toutes celles qui peuvent retirer du fruit des préceptes qu'elle ſe croit déjà en état de donner? Tiens, Belford, j'aime ſingulièrement à avoir affaire avec ces donneuſes de préceptes, & ces femmes qui ſe croyent l'exemple de leur ſexe.

Il n'y a rien, Belford, de bien frappant dans ces caractères, j'en conviens. Cependant nous pourrions, dans un beſoin, paſſer une demi-journée aſſez joyeuſe avec elles, ſi, après avoir amolli leur

cire à table par quelques mets ſtimulans, nous venions à mettre nos femmes & elles en train de danſer un air ; la danſe eſt aimée de toutes les femmes, & les hommes par conſéquent devroient l'encourager pour l'intérêt mutuel des deux ſexes.

Et tandis que Tourville chante, que Belton joue du violon, que Mowbray fait l'amour à la dragonne, & moi en doux berger; & que toi, Belford, tu pourras bien alors être d'aſſez bonne humeur pour te joindre à nous en chorus, le diable s'en mêlera, ſi nous ne parvenons pas à leur faire prendre toutes les formes que nous voudrons, aidés de nos nymphes, qui par leurs éclats de rire & leurs applaudiſſemens, les enhardiront *inſenſiblement* à franchir toutes les réſerves de leur cérémonial ordinaire ; car tu ſais que femmes avec femmes s'excitent & s'enhardiſſent à tout : aucune ne veut ſe laiſſer ſurpaſſer en audace, quand leur cœur eſt une fois échauffé.

Je ſais bien qu'il y aura d'abord une difficulté : L'abſence accidentelle de ma chère Mde. Lovelace, à qui s'adreſſera principalement leur viſite ; mais ſi nous pouvons parvenir à les égayer, elles ſe paſſeront fort bien alors de la voir, &

je puis inventer d'un moment à l'autre cent accidens, cent raisons pour excuser son absence, jusqu'à ce que chacune de nos commères ait de quoi occuper toutes ses pensées. (§)

Tiens, je me sens le plus grand besoin de quelque partie folle; & celle-ci, à coup sûr, me promet de l'amusement. Ces femmes me connoissent déjà pour un homme fort libre, & ne m'en aiment pas moins, ou je suis trompé. J'aurai soin qu'elles soient traitées assez librement aux yeux l'une de l'autre, pour être obligées, en bonne politique, de se garder réciproquement le secret. N'est-ce pas leur rendre un très-bon office, puisque c'est former un nœud indissoluble d'union & d'amitié entre trois voisines qui n'ont eu jusqu'à présent l'une à l'autre que des obligations communes? Tu n'as pas besoin qu'on t'apprenne que les secrets d'amour & ceux de cette nature sont généralement le plus sûr lien des amitiés femelles.

Cependant, si la raison revenoit heureusement à ma charmante, nous pourrions avoir assez de nouvelles affaires pour employer toutes les facultés de ton ami, sans qu'il eût besoin d'en chercher ailleurs. Combien de fois t'ai-je fait observer qu'elle a servi, sans le savoir, à sauver de mes

mains une prodigieuſe quantité d'autres filles ?

Samedi, au ſoir.

Suivant le récit que me fait Dorcas de la conduite de la belle, la chère perſonne ſemble un peu revenue. Je me hâterai d'en donner avis au digne capitaine Tomlinſon, afin qu'il en informe auſſitôt l'oncle Jules. C'eſt de ce côté-là que je veux tirer mes principales reſſources, pour calmer ſa furie, ou du moins pour en rabattre la première violence.

LETTRE VII.

M. LOVELACE au même.

Dimanche, 18 Juin, à 6 heures après midi.

J'ÉTOIS ſorti ce matin de fort bonne heure; & ne faiſant que rentrer en ce moment, je viens d'apprendre que dans mon abſence, ma belle a tenté de m'échapper par la fuite.

Elle eſt deſcendue au petit pas avec un paquet lié dans un mouchoir, ſa coëffe ſur la tête. Elle étoit déjà dans le paſſage qui conduit à la porte, lorſque Mde.

Sinclair l'a très-heureusement apperçue.

Je vous prie, Madame, lui a-t-elle dit, en se jetant entre elle & la porte, ayez la bonté de m'apprendre où vous allez. — Qui a droit de me faire cette question, a-t-elle répondu ? — J'ai ce droit, Madame, & je le tiens des ordres de votre mari; & mettant les deux mains sur ses côtés: je vous prie de vouloir bien remonter. La chère personne auroit bien voulu répliquer; mais elle n'en a pas eu la force, & fondant en larmes, elle a tourné le dos & elle est remontée à sa chambre. — Dorcas a reçu les reproches qu'elle mérite pour l'avoir perdue de vue.

On peut conclure de cette tentative, que son charmant esprit commence à revenir. Dorcas dit qu'auparavant, elle ne la laissoit approcher d'elle qu'une fois le jour, & qu'alors elle paroissoit fort grave & fort tranquille.

Je suis résolu de la voir. Ce sera sans doute dans son appartement; car je n'espère pas qu'elle veuille descendre dans la salle à manger. Si je la trouve tout-à-fait revenue, quel avantage la hardiesse de notre sexe ne me donnera-t-elle pas sur la modestie du sien ? Moi, le plus audacieux de tous les hommes; elle, la plus réservée de toutes les femmes. La chère ame!

je crois la voir devant moi, le visage détourné, chaque parole étouffée par les soupirs, humiliée, confuse.... quel air triomphant cette scène ne me donnera-t-elle pas, lorsque mes yeux s'attacheront sur sa contenance abattue?

Dorcas vient m'avertir qu'elle la croit prête à descendre pour me chercher; qu'elle a demandé où j'étois, & qu'elle est devant son miroir, occupée à essuyer ses yeux tout gonflés. Son dessein apparemment n'est pas de me toucher par ses larmes. Il lui échappe néanmoins des soupirs, qui n'auront que trop de pouvoir sur moi; mais à quoi bon être allé si loin, si j'abandonne mon principal objet? Elle a dû rabattre un peu de ses délicatesses. Elle sait à présent ce qu'elle a de pis à craindre; elle sait qu'elle ne peut me fuir, qu'elle est forcée de me voir, & que je puis être témoin de sa charmante confusion: toutes circonstances qui sont en ma faveur. Que peut-elle faire? crier? s'emporter? Je suis accoutumé aux fureurs & aux exclamations. Mais si sa tête est remise, j'observerai la conduite qu'elle va tenir dans cette première entrevue après l'outrage.

Je l'entends descendre.

LETTRE VIII.

M. LOVELACE au même.

Dimanche au ſoir.

Ne me blâme de ta vie, pour m'être permis d'employer un peu d'art avec cette admirable fille. Tous les princes de l'air & ceux des abymes ſouterrains unis avec moi, ne l'auroient jamais vaincue, tant qu'elle auroit eu l'uſage de ſes ſens.

Je ne veux pas anticiper ſur mon récit, je te dirai ſeulement qu'étant trop éveillé par l'entretien dont je ſors avec elle, pour eſpérer de dormir quand je me mettrois au lit, je n'ai rien de mieux à faire que de te rendre compte de cette biſarre converſation, pendant que j'en ſuis ſi fortement rempli, qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper d'une autre idée.

Elle étoit en robe de nuit de damas blanc, un peu moins négligée que ces derniers jours. J'étois aſſis, ma plume entre mes doigts. Je me ſuis levé en l'appercevant, avec autant de reſpect & de complaiſance que ſi les dés étoient en-

core pour elle ; & réellement il n'y a rien de changé à ſon déſavantage.

Elle eſt entrée avec un air de dignité dans toute ſa figure, qui m'en a impoſé d'abord, qui a aſſuré ſon aſcendant ſur moi, & qui m'a préparé au *pitoyable* rôle que j'ai fait dans la ſuite de cette conférence. *Pitoyable* en vérité ; mais je veux lui rendre juſtice.

Elle s'eſt avancée d'un pas aſſez vîte, & tout près de moi ; ſon mouchoir à la main ; le regard ni doux, ni fier, mais extrêmement grave ; & le viſage dans une tranquillité calme, qui paroiſſoit l'effet d'une profonde méditation. Elle m'a tenu auſſitôt ce diſcours, d'un air ! avec une action ! Non, je n'ai jamais rien vu d'égal.

Vous voyez devant vous, Monſieur, la malheureuſe fille dont vous avez récompenſé la préférence qu'elle vous a donnée ſur tout votre ſexe, comme elle méritoit d'être récompenſée. La malédiction de mon père eſt accomplie à la lettre, pour cette vie ; & ce n'eſt pas votre faute ſi la ſeconde moitié ne l'eſt pas encore par la perte de mon ame, comme l'eſt la première par celle de mon honneur, que vous m'avez ravi, lâche & infâme que vous êtes, avec tant de baſſeſſe & d'inhumanité, qu'il ſemble que le courage vous

N° 13.





aur
bar
fic
]
hé
où
tin
he
ho
pu
att
été
rib
tre
aut
au
ve
tu
tu
j'ai
que
S
fac
reg
jes
un
cô
ce
rit
à

auroit manqué à vous-même dans cette barbare entreprise, si, pour premier sacrifice, vous ne m'aviez ôté l'usage des sens.

Ici, j'ai fait un effort pour parler, en hésitant, & me tournant vers la table, où j'ai posé ma plume; mais elle a continué. — Ecoute-moi jusqu'à la fin, malheureux scélérat ! homme abandonné ! homme, ai-je dit ? — Mais quel autre nom puis-je te donner, lorsque les mortelles attaques des bêtes les plus féroces auroient été plus naturelles, & mille fois moins horribles que les tiennes ? Ton cœur paroît trembler à présent dans ton sein, homme aussi lâche qu'ingrat. Ton cœur! le seul au monde qui soit capable de lâches inventions & d'un excès si cruel. Tremble: tu as raison de trembler & d'hésiter comme tu fais, lorsque tu te représentes ce que j'ai souffert pour toi, & l'horrible prix que j'en ai reçu de toi.

Sur mon ame, Belford, toutes mes facultés m'ont manqué. Non-seulement ses regards & son geste, mais sa voix si majestueuse a porté au fond de mon ame une émotion inexprimable. D'un autre côté, mon maudit attentat & son innocence, son mérite, son rang, la supériorité de ses perfections, se sont présentées à mon esprit avec des couleurs si formi-

dables, que le compte imprévu auquel je me voyois appelé, m'a paru reſſembler à ce compte général dont on nous menace, où notre conſcience ſera la première à nous accuſer.

Elle avoit eu le temps de raſſembler toutes les forces de ſon éloquence. Sa tête probablement avoit été tranquille pendant tout le jour ; & moi, je me trouvois d'autant plus déconcerté, que je m'étois attendu à la voir paroître avec un air de confuſion. Mais je conçois que la force de ſon reſſentiment avoit élevé cette femme incomparable au-deſſus de toutes les petites conſidérations.

Ma chère..... mon amour, ai-je dit enfin; ja.... jamais, non, jamais.... Mes lèvres trembloient, mes jambes chanceloient. Ma voix étoit concentrée, foible; mes paroles mal articulées. Jamais un coupable n'eut plus viſiblement l'air d'un coupable: tandis qu'étendant ſa belle main blanche comme la neige, elle a repris avec toutes les grâces de l'éloquence la plus vive & la plus touchante.

Je ne prétends tirer aucune gloire de la confuſion où je te vois. J'ai employé tout le jour à demander au ciel, que ſi je ne pouvois m'échapper de cette vile maiſon,

maison, il me donnât la force d'envisager encore une fois l'auteur de ma ruine avec la fermeté de l'innocence outragée. Je ne te reproche plus ton crime & mon malheur, parce qu'ils sont au-dessus de l'expression. Tu me vois assez calme pour souhaiter que les remords continuent de te tourmenter, jusqu'à ce que le répentir s'empare de ta conscience, afin que tu ne perdes pas tout droit à cette miséricorde que tu n'as pas eue pour l'infortunée que tu vois devant tes yeux, & qui avoit si bien mérité de trouver un ami fidelle, où elle n'a trouvé que le plus cruel des ennemis. Mais apprends-moi, car tu n'es pas sans doute à la fin de tes projets; apprends-moi, puisque je suis prisonnière dans le plus infâme des lieux, & que je n'ai pas un ami qui puisse me sauver, ce que tu prétends faire du reste d'une vie qui ne vaut plus la peine d'être conservée. Dis-moi si tu me destines à beaucoup d'autres maux; si tu as fait un pacte avec le maître de l'enfer, sous la forme de l'odieuse maîtresse de cette maison; si tu en veux à mon salut éternel, pour achever ton infâme traité, en achevant d'accomplir l'imprécation de mon père. Réponds. Dis-moi, si tu as le courage de parler à celle dont tu as causé la ruine;

dis-moi ce qui me reſte encore à ſouffrir de ta barbarie.

Elle s'eſt arrêtée; & pouſſant un ſoupir, elle a détourné de moi ſon beau viſage, pour eſſuyer des larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, & qu'elle vouloit du moins dérober à ma vue.

J'étois préparé, t'ai-je déjà dit, à l'emportement des plus violentes paſſions, aux cris, aux menaces, aux injures, aux exécrations. Ces tranſports paſſagers, effets d'une douleur ſoudaine, & la honte, & la vengeance nous auroient mis de pair, & nous aurions été quittes enſemble. Encore une fois, je ſuis fait à ces orageuſes douleurs; & comme rien de violent n'eſt durable, c'eſt l'état où j'aurois ſouhaité de la rencontrer pour engager le combat avec elle. Mais une colère ſi majeſtueuſe & ſi composée! Me chercher, moi, qu'il étoit clair, par l'effort qu'elle avoit fait pour s'échapper, qu'elle auroit voulu éviter de voir! Nulle idée de vengeance à la Lucrèce ſur elle-même! Plongée néanmoins, plongée toute entière dans un ſi profond déſeſpoir, que, ſuivant ſes propres termes, le pouvoir manquoit au langage pour l'exprimer; & ſe trouver capable, après l'état de déſordre d'où elle n'étoit ſortie que le même jour,

de me pouffer auffi vivement que fi quelque lumière d'en-haut lui avoit révélé toutes mes vues! Comment ne ferois-je pas demeuré tout-à-fait interdit & confus? Je n'ai pu répondre comme la première fois, que par des monofyllabes ou des phrafes interrompues. (¶) Ce qui.... ce qui eft arrivé.... je, je.... ne puis m'empêcher.... d'avouer... oui, j'avoue.... hem, hem.... qu'il n'eft pas.... ce qui auroit dû être. — Mais.... mais.... mais.... je fuis vraiment.... vraiment fâché.... fur mon ame, je m'en répens. – Et — Et – je ferai tout.... il n'eft rien que je ne faffe... oui, tout ce qui peut dépendre de moi... tout ce que vous.... vous exigerez pour vous faire réparation. (§)

O Belford! Belford! Quel eft le vainqueur à préfent? qui triomphe d'elle ou de moi?

Des réparations! m'a-t-elle répondu. Miférable! Tu mérites bien un éternel mépris. Et levant les yeux au ciel! O Dieu! jufte & bon! qui aura pitié d'une malheureufe, dont la chûte eft l'ouvrage d'une ame fi baffe! Cependant (en jetant fur moi un regard d'indignation) non, tout lâche, tout méprifable que tu es, je ne te hais pas autant que je me hais moi-même, pour n'avoir pas fu plutôt te

connoître & te voir tel que tu es, & pour avoir attendu de l'honnêteté, de la reconnoiſſance ou de l'humanité d'un libertin, qui pour faire gloire d'être un libertin, doit avoir foulé aux pieds tous les principes & tous les droits.

Elle a prononcé alors avec un ſoupir, le nom de ſon couſin Morden, (*) comme s'il lui étoit venu de ſa part quelque avis de ſe garantir d'un libertin: & s'avançant vers la fenêtre, elle s'eſt ſervie un moment de ſon mouchoir pour s'eſſuyer les yeux. Enſuite, ſe tournant vers moi tout d'un coup, avec un mélange de dédain & de majeſté, (que n'aurois-je pas donné dans ce moment pour ne l'avoir jamais offenſée!) tu me propoſes des réparations, m'a-t-elle dit, & quelles réparations un homme tel que toi peut-il offrir à une ame fière, à une perſonne de bon ſens, pour les maux que tu m'as ſi inhumainement fait ſouffrir?

Auſſi-tôt, Madame.... auſſi.... auſſitôt que votre oncle.... ou bien même.... ſans attendre ſa réponſe....

J'entends — je ſais ce que tu voudrois dire. — Mais penſes-tu que le mariage

(*) Voyez la lettre de ſon couſin Morden écrite de Florence. Lettre XLVI, Tome V.

puiſſe réparer un crime tel que le tien? Sans amis, ſans fortune, telle que tu m'as rendue, je mépriſe trop le lâche qui a pu ſe dérober à lui-même la vertu de ſa femme, pour ſupporter ton idée ſous la qualité que tu ſembles te flatter de me faire accepter de toi.

(¶) J'ai voulu l'interrompre; mais mon idée a expiré ſur mes lèvres tremblantes... Tout ce que j'ai pu faire, c'eſt de prononcer le mot de mariage. — Elle a continué. (§)

Ce que je veux ſavoir, c'eſt ſi, dans un pays de liberté tel que celui-ci, où le Souverain ne ſauroit être complice de votre lâcheté, & où vous n'auriez pas eu l'audace de la commettre ſi j'avois eu la protection du moindre de mes parens ou de mes anciens amis, je dois être retenue dans une priſon, pour y ſouffrir de nouvelles injures? En un mot, ſi vous prétendez m'arrêter ici, & m'empêcher de ſuivre le cours de ma deſtinée?

Après s'être arrêtée, & me voyant encore muet; ne pouvez-vous répondre à une queſtion ſi ſimple? Je renonce à toute prétention ſur vous, je vous rends toutes vos promeſſes. Quel droit avez-vous de me retenir ici?

Il m'étoit impoſſible de parler. Que pouvois-je répondre à pareille queſtion ?

O miſérable ! a-t-elle repris en levant & ſe tordant les mains : ſi je n'avois pas été privée de mes ſens par la plus honteuſe lâcheté, vous ſavez mieux que moi par quel artifice. — Si j'avois pu ſentir mon état & vos procédés, ou ſeulement diſtinguer l'ordre & la ſuite des jours, je n'aurois pas laiſſé paſſer une ſemaine, comme je m'apperçois qu'il s'en eſt paſſé une entière, ſans vous déclarer, comme je le fais à ce moment, que l'infâme qui m'a trahie avec cette baſſeſſe, ne fera jamais de moi ſa femme. J'écrirai à mon oncle, qu'il peut renoncer à ſes obligeantes intentions en ma faveur ; toutes mes eſpérances ſont anéanties ; je me regarde moi-même comme perdue pour ce monde ; ne m'empêchez pas de ſatisfaire le ciel par une auſtère pénitence, pour avoir continué une correſpondance qui m'étoit défendue, avec un miſérable qui n'a que trop juſtifié les avis & l'averſion de ceux à qui je devois de la ſoumiſſion, & pour m'être expoſée témérairement à vos lâches artifices. Laiſſez-moi chercher à aſſurer le ſeul eſpoir qui me reſte ; c'eſt toute la réparation que je vous demande. Ainſi,

répondez, ſuis-je libre de diſpoſer de moi-même ?

Il a fallu que l'imbécille, le criminel répondît ; mais avec combien d'embarras & d'héſitation ! — Mon très-cher amour ! Je ſuis confondu, abſolument confondu de la ſeule penſée.... de l'excès.... où je me ſuis emporté..... & en ſongeant..... à quelle femme ! — Je vois, j'éprouve qu'il eſt impoſſible de réſiſter à la force de votre éloquence. Dans toute ma vie, dans toutes mes lectures, je n'ai jamais vu de preuves ſi parfaites d'attachement à la vertu pour l'amour d'elle-même. Si vous pouvez faire grâce au répentir d'un miſérable qui implore votre pardon à genoux (je me ſuis jeté ici à ſes pieds, avec toute la vérité du ſentiment que j'exprimois) je jure par tout ce qu'il y a de ſaint & de juſte, & puiſſe le tonnerre m'écraſer devant vous, ſi je ne ſuis pas ſincère ! que par le mariage, demain avant midi, ſans attendre votre oncle, ni perſonne, je vous rendrai toute la juſtice qui eſt maintenant en mon pouvoir. Vous me réglerez enſuite, vous me dirigerez par vos principes, juſqu'à ce que vous m'ayiez rendu plus digne de votre angélique pureté, que je ne le ſuis à préſent ; & je n'aurai pas la préſomption

de toucher même votre robe, avant le bonheur où j'aſpire de pouvoir vous nommer légitimement ma femme.

Lâche trompeur! s'eſt-elle écriée, il exiſte ce juſte Dieu que tu invoques, & le tonnerre ne deſcend pas! & tu vis pour augmenter le nombre de tes parjures & de tes trahiſons!

Ma très-chère vie.... en me levant; car le tour de ſon exclamation m'avoit fait croire qu'elle commençoit à ſe ralentir; mais elle m'a interrompu.

Si tes offenſes, a-t-elle repris, n'avoient pas paſſé les bornes du pardon; ſi c'étoit la première fois que tu euſſes bravé le ciel en invoquant ſa vengeance contre toi-même; ma ſituation déſeſpérée pourroit m'engager à me ſoumettre au plus malheureux ſort, avec un homme auſſi abandonné que toi. (¶) Mais après ce que j'ai ſouffert de ta lâche cruauté, je ne puis ſans crime ſouhaiter d'enchaîner mon ame avec un homme allié de ſi près avec l'enfer & la perdition.

Grand Dieu! combien peu de charité.....! Je ne prétends point me défendre.... Plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir de rappeler le paſſé! *allié de ſi près à l'enfer*, Madame! un homme ſi *abandonné*, Madame.....!

Va, mes expreſſions ſont bien au-deſſous encore de tes crimes & de mes ſouffrances. – Tant de réflexion dans ta baſſeſſe préméditée! – Aller juſqu'à proſtituer les noms & le caractère de perſonnes honorables de ta propre famille, – & le tout pour tromper une pauvre créature que tu devois..... Mais pourquoi entré-je en diſcours avec toi? — Que tes crimes retombent ſur ta tête! Encore une fois, je te demande, ſi j'ai ou non la liberté de diſpoſer de moi?

J'ai voulu prendre la défenſe des deux parentes, déclarant que c'étoit réellement elles-mêmes.

N'aie pas l'audace, en m'interrompant, quelque vil que tu ſois, de dire un ſeul mot pour te juſtifier ſur ce point. J'ai obſervé leur maintien, leur converſation, leur promptitude à ſouſcrire à ce que je diſois de déſavantageux pour toi; la licence de leurs manières qui perçoit à travers leur réſerve affectée; & aujourd'hui que le triſte événement qui m'a ouvert les yeux, & que j'ai comparé enſemble les faits & les ſuites, dans le court intervalle de raiſon que le ciel m'a prêté, tout mon étonnement eſt de n'avoir pas ſu diſtinguer le maintien de la créature que tu m'as amenée pour m'en impoſer, & qui

contrefaisoit si mal la femme honnête, de la digne Lady que tu as l'honneur d'appeler ta tante, & de n'avoir pas su démasquer d'abord la folle femmelette, que tu voulois me faire passer pour la vertueuse Miss Montaigu.

Il est bien étonnant qu'une Dame aussi bonne que vous l'êtes ait si peu de charité! – Que les transports qu'a fait éprouver à ces Dames la joie de vous voir, soient exposés à pareille censure! Je vous jure & vous proteste, Madame.–

Quoi? qu'elles étoient véritablement, en m'interrompant, & réellement Lady Betty Lawrance, & ta cousine Miss Montaigu! O misérable! je vois par ton serment solemnel (je n'avois pourtant pas achevé ni rien affirmé) quelle foi l'on doit ajouter à tout le reste. – Quand je n'aurois pas d'autre preuve......

Je l'ai interrompue, en la conjurant de m'écouter avec patience. Je m'étois vu, lui ai-je dit, trop bien convaincu de son mépris & de sa haine, en quelque sorte avoués. Je n'avois aucun espoir de gagner son amour ou sa confiance. – La lettre qu'elle avoit laissée derrière elle en fuyant à Hamstead, me démontroit suffisamment, qu'elle étoit entièrement sous l'influence de Miss Howe, & qu'elle

n'attendoit que sa réponse pour prendre des mesures qui devoient me priver d'elle pour jamais. Miss Howe avoit toujours été mon ennemie. Elle devoit l'être encore davantage alors, sans doute, après la lecture de la lettre qu'elle lui avoit écrite en arrivant à Hamstead: je n'osois pas attendre l'événement de sa réponse, & j'étois charmé de l'occasion de Lady Betty & de ma cousine, quoiqu'elles ignorassent mon motif, pour parvenir avec leur secours à la ramener à la ville: étant bien éloigné alors de méditer l'outrage auquel mon désespoir, & son manque de confiance en moi, m'avoient si lâchement porté. (§)

Je voulois continuer & parler du capitaine Tomlinson & de son oncle. — (¶) Mais elle a refusé de m'entendre, & ce n'avoit été qu'avec une indignation visible, & en m'interrompant plusieurs fois avec colère, qu'elle m'avoit écouté jusques-là. Aurois-je bien l'audace, m'a-t-elle dit, de vouloir chercher à pallier ma bassesse? Elle étoit convaincue que ces deux femmes étoient deux personnages imposteurs. (§) Le capitaine Tomlinson & M. Mennell étoient vraisemblablement deux autres de mes complices. Mais qu'ils fussent des scélérats ou non, j'en étois

un. Elle inſiſtoit ſur la liberté de pouvoir diſpoſer du reſte de ſa courte & malheureuſe vie. Enfin, elle ne me voyoit qu'avec horreur, ſous toutes ſortes de titres, & particulièrement ſous celui que j'oſois lui propoſer.

Elle m'a quitté avec ce cruel adieu. (¶) Je t'avoue, Belford, que je ſuis demeuré confondu de cette converſation où elle a débuté avec un calme ſi extraordinaire, quoique ſévère, & où elle a fini par une indignation ſi ſincère. (§)

Il faut que je te communique, dans un paragraphe adreſſé particulièrement à toi, une partie de mes ſérieuſes réflexions. Je n'ai pas encore touché au grand article du commerce libre; & la manière dont elle s'eſt expliquée ſur ſon oncle, marque aſſez qu'elle ne prend point encore la médiation pour une chimère. Cependant elle ſoupçonne mes nouveaux projets, & je lui vois des doutes ſur Mennell & Tomlinſon. Je dis que ſi c'eſt d'elle-même qu'elle tire ſes lumières & ſes fils pour ſe conduire dans ce labyrinthe, ſa pénétration eſt merveilleuſe; mais ſi c'eſt de quelque autre qu'elle, ſon incrédulité & ſon averſion pour moi n'ont rien de ſurprenant.

Expliquons-nous ſans détour. Il eſt impoſſible,

impossible, Belford, que tu joues le double avec moi. Non; ton imbécille pitié pour une femme, ne t'aura pas fait commettre une trahison aussi impardonnable envers un ami qui s'est ouvert à toi avec si peu de réserve. Je ne puis te croire capable de cette bassesse. Cependant rassure-moi sur ce point. Je dois faire une maudite figure à ses yeux, prodigant les vœux & les sermens, comme je ne ferai pas scrupule de recommencer dans l'occasion, s'il est vrai qu'elle soit bien informée de ma perfidie. Je sais que lorsqu'il s'agit de fermeté, tu ne me redoutes pas plus que je ne te crains; & que si tu étois coupable, tu dédaignerois un désaveu, lorsque je te presse de t'expliquer.

Je suis tenté de m'arrêter ici. Oui: je ne t'écrirai plus, jusqu'à ce que j'aie reçu ta réponse.

J'y suis résolu.

Lundi, à trois heures du matin.



LETTRE IX.

M. LOVELACE au même.

Lundi, 19 Juin, à 5 heures du matin.

Il faut que j'écrive. Je n'ai pas d'autres ressources contre le trouble de mon cœur, & je ne puis me persuader que tu m'ayes bassement trahi.

Que n'ai-je pas fait pour inviter le sommeil? Mais le sommeil me fuit. Horace a bien raison dans ces vers, traduits par Cowley:

> **Le sommeil, comme l'alcyon, ne bâtit jamais son nid**
> **Dans un sein agité par l'orage.**
> **Ce n'est pas assez pour lui de trouver**
> **D'épais & sombres nuages dans une ame,**
> **Les ténèbres ne l'invitent qu'à demi:**
> **Il lui faut plus encore: il faut qu'il y trouve le calme.**

C'est à présent que je souhaiterois du fond de l'ame de n'avoir jamais connu cette charmante personne. Mais qui se seroit imaginé qu'il y eût au monde une

telle femme? Pour tout ce que j'ai connu, entendu, lu de son sexe, la règle est vraie : *une fois subjuguée, c'est pour toujours.* Les premiers efforts sont généralement les derniers, ou du moins la résistance qui les suit devient si foible par degrés, qu'un homme regretteroit d'en trouver moins. — Cependant que fais-je encore?

Il est à présent six heures. Il y en a déjà plus de deux que le soleil illumine tous les objets autour de moi ; car cet astre impartial luit sur la maison d'une Sinclair comme sur toutes les autres ; mais sa lumière ne peut pénétrer au fond de mon cœur.

A la pointe du jour, je me suis approché de la porte de ma charmante. J'ai jeté la vue par le passage de sa clef. Elle avoit déclaré à Dorcas, qu'elle ne quitteroit plus ses habits dans cette maison. Je l'ai vue dans un doux sommeil, qui servira sans doute à rafraîchir ses sens troublés ; assise dans un fauteuil, son tablier sur le visage, une main qui soutenoit sa tête, l'autre pendante sans mouvement sur son genou, la moitié seulement d'un de ses jolis pieds visible. Quelle différence entre elle & moi! ai-je pensé. Elle dort tranquillement, elle, qui a reçu l'injure! tandis que l'offenseur ne peut fer-

mer les yeux, & s'eſt efforcé inutilement toute la nuit de ſe diſtraire de ſa mélancolie & de ſe fuir lui-même.

(¶) Comme il eſt généralement aſſez vrai que chaque vice porte avec lui ſa punition, même dans cette vie; ſi quelque choſe étoit capable de me faire revoquer en doute l'exiſtence des peines de l'autre, ce ſeroit la penſée, qu'il n'eſt guères poſſible qu'il y en ait de plus grandes que celles que me fait ſouffrir le remords en cet inſtant. (§)

J'eſpère néanmoins que je prendrai le deſſus. Si je n'y parviens pas, cette chère créature ſeroit bien vengée; car je ſerai le plus malheureux de tous les hommes.

A ſix heures.

Dorcas vient m'avertir que ſa maîtreſſe ſe diſpoſe ouvertement & ſans détour à partir. Je n'en doute pas. L'humeur où je te la repréſentois hier au ſoir en me quittant, m'a préparé à cette entrepriſe. Qu'en dis-tu, Belford? Etre haï, mépriſé à ce point! Mais ſi j'ai paſſé les bornes du pardon.....

Elle me fait dire par Dorcas qu'elle viendra me trouver dans la ſalle à manger; &, ce qui eſt aſſez biſarre, qu'elle ſouhaite que cette fille ſoit préſente à notre con-

versation. Ce message me donne quelque espérance.

A neuf heures.

Damnable artifice ! ruse ! trahison ! Il ne s'en est rien fallu qu'elle ne m'ait glissé au travers des doigts. Elle n'avoit pas d'autre vue dans son message que d'éloigner Dorcas & de nettoyer la côte. Une douleur imaginaire suffit-elle donc pour la dispenser de ses principes ? Ne m'apprend-elle pas enfin qu'elle est aussi capable de tromper que moi ?

Si nous occupions le premier corps de logis, & qu'il n'y eût point un passage avant d'arriver à la porte, elle m'échappoit ; mais sa précipitation l'a trahie. — Sally Martin, qui étoit heureusement dans un parloir du devant, frappée d'entendre une marche légère & précipitée, & le froissement d'une étoffe de soie contre le mur, a jeté les yeux dehors, & la voyant, elle s'est avancée aussitôt entre elle & la porte, contre laquelle elle s'est adossée. « Vous ne sortirez pas, Madame, vous » ne devez pas penser à sortir. »

De quel droit ? Comment osez-vous ? — Car la chère personne prend quelquefois des airs impérieux. — Sally s'est hâtée d'appeler sa tante. Aussitôt une demi-douzaine

de voix se sont jointes à la sienne, pour me presser de descendre : vite! vite! dans l'instant!

Je m'occupois gravement à donner mes instructions à Dorcas, dans l'embarras où j'étois sur la matière d'une conversation dont elle devoit être témoin, lorsque ces cris redoublés ont frappé mes oreilles. Ils m'ont fait voler plutôt que descendre. J'ai vu la charmante Clarisse, l'aimable *trompeuse*, hors d'haleine, appuyée contre la cloison, son paquet à la main, (les femmes, Belford, ne sont jamais sans paquet dans leurs excursions,) & plus bas à quelque distance Sally, Polly Horton, (mais Polly plaidant en sa faveur) Mabel & Peter, deux domestiques du logis. La Sinclair & Sally étoient entre elle & la porte. Dans sa douce fureur, la chère ame répétoit : je veux sortir! personne n'a droit! – Je veux sortir! – Dussiez-vous me tuer, femmes, je ne remonterai pas.

Aussitôt qu'elle m'a vu paroître, elle a fait un pas ou deux vers moi : Monsieur Lovelace, m'a-t-elle dit, je veux sortir. Est-ce de vous que ces femmes s'autorisent? Quel est leur droit, quel est le vôtre pour m'arrêter?

Sont-ce là, ma chère, lui ai-je dit tendrement, les préparatifs de l'entrevue que

vous m'aviez fait eſpérer dans la ſalle à manger, & vous a-t-il paru vraiſemblable que je puſſe conſentir ſi facilement à vous perdre ? Pouvez-vous le croire ?

Et moi, Monſieur, dois-je être environnée, aſſiégée comme je le ſuis ? Eh ! quelle autorité ces femmes ont-elles ſur moi ?

Je les ai priées toutes de ſe retirer, à la réſerve de Dorcas qui m'avoit ſuivi. Alors j'ai cru devoir prendre un air décidé, après avoir éprouvé ſi long-temps qu'on triomphoit de ma douceur. Ayez la bonté, ma chère, lui ai-je dit d'un ton chagrin, & pouſſant ſon pied qui me réſiſtoit, d'entrer avec moi dans le parloir. Nous pouvons, ſi vous avez tant de répugnance à remonter, nous pouvons tenir ici notre conférence, & je ne refuſe pas que Dorcas *en ſoit témoin.* Je l'ai placée ſur une chaiſe, & me tenant debout, les mains ſur les côtés : Voyons, Madame, quels ſont à préſent vos ordres ?

Inſolent ! s'eſt écriée la furieuſe ; & ſe levant, elle a couru vers la fenêtre, elle a levé le chaſſis, ſans ſavoir apparemment qu'il étoit défendu par des barreaux de fer ; & lorſqu'elle a reconnu l'impoſſibilité de ſe jeter dans la rue, elle a levé au ciel ſes mains jointes, après avoir abandonné ſon paquet ; & d'une voix lamen-

table, elle s'est adressée à deux passans qui traversoient la rue : au nom de Dieu, charitables personnes, au nom de Dieu, secourez une pauvre malheureuse à qui l'on ôte l'honneur & la vie !

Je l'ai enlevée dans mes bras, malgré sa résistance, voyant que le peuple commençoit à s'attrouper autour de la fenêtre. Elle s'est mise alors à crier : au meurtre! au secours! au secours! Mais redoublant mon effort, je l'ai emportée dans la salle à manger, en dépit de son petit cœur intrigant, (je peux bien à présent lui donner ce nom,) & de la force avec laquelle ses mains s'attachoient à tout ce qu'elle pouvoient rencontrer. Là, j'ai voulu la placer sur une chaise, mais elle est tombée à terre, presque sans mouvement & pâle comme la mort. Un torrent de larmes est venu fort à propos la soulager.

Dorcas en a paru attendrie, jusqu'à pleurer à son exemple. Cette fille étoit vraiment touchée de pitié pour elle. Plusieurs évanouissemens ayant succedé, je l'ai laissée avec Mabel, Dorcas & Polly; celle de toutes les femmes de la maison qui lui déplaît le moins.

Une entreprise si résolue ne m'a pas causé peu d'inquiétude. Mde. Sinclair & ses nymphes en sont encore plus alarmées,

pour ce qu'elles appellent l'honneur de la maison, qui a reçu quelque insulte, avec des menaces de casser les vîtres, si la jeune personne qui a criée, ne paroissoit point. Dans la chaleur du mouvement populaire, les femmes sont venues à moi, pour me demander ce qu'elles devoient répondre au Connétable (*), que le peuple avoit déjà fait appeler. Ne manquez pas, leur ai-je dit, de le faire entrer dans la maison, avec deux ou trois des mutins les plus ardens. Produisez une de vos filles, après lui avoir frotté les yeux d'un oignon; sa coëffure & son mouchoir de cou un peu en désordre. Qu'elle se reconnoisse pour la personne offensée, à l'occasion d'une querelle de femmes, mais contente de la justice qu'on lui a rendue. Vous donnerez alors quelques verres de liqueur au connétable, & comptez qu'il se retirera tranquillement.

A onze heures.

On a suivi mes instructions, & tout est rentré dans l'ordre. Madame Sinclair regrette amèrement d'avoir jamais connu une Dame aussi rétive. Elles m'ont vivement pressé, elle & Sally, de leur abandonner pendant quelques jours cette fa-

(*) Officier subalterne de Police.

rouche beauté, pour la *réduire*, disoient-elles. Je leur ai brusquement imposé silence, & je les ai seulement chargées de redoubler les précautions. (¶) Polly, quoique faisant tous ses efforts, quand elle est avec la chère mutine, pour la consoler, prétend avec moi qu'il n'y a que la terreur qui puisse remplir une partie de mes vues sur elle. (§)

L'attendrissement de Dorcas lui a fait essuyer beaucoup de railleries. Elle confesse que ses larmes étoient sincères. Elle en a honte, dit-elle, mais elle n'a pu les retenir. Un désespoir si vrai, une résistance si inflexible dans une si charmante beauté!..

Pendant que les autres femmes rioient de sa simplicité, je lui ai dit, qu'elle n'avoit pas d'apologie à faire pour ses larmes, & qu'elle ne fît pas attention à leurs railleries, & j'étois bien aise de lui voir cette facilité à pleurer. On peut faire un bon usage de ce talent, que personne ne lui connoissoit. En un mot, je lui demandois de l'exercer souvent, & qu'elle s'efforçât de gagner, s'il est possible, la confiance de ma charmante, par la sensibilité qu'elle témoigneroit pour ses peines. Elle m'a répondu que sa maîtresse avoit remarqué ses larmes, & qu'elle lui avoit déjà fait compliment de cette preuve

d'humanité, – Fort-bien, lui ai-je dit. — Votre rôle ſera donc à l'avenir de montrer un cœur tendre, ſoit que cela nous ſerve ou non. S'il n'en réſulte aucun bien, il n'en peut réſulter aucun mal. Mais prenez garde de vous trahir par des tendreſſes trop ſoudaines, ou de pouſſer trop loin une compaſſion trop officieuſe. Ainſi Dorcas va bientôt, j'imagine, devenir une fille de fort bon naturel avec ſa maîtreſſe; & ma charmante, qui eſt diſpoſée à bien juger de ſon ſexe, y ſera trompée facilement.

(¶) J'avois eu l'intention de faire une tentative, puiſque je m'étois ſi fort avancé, pour l'amener à un commerce libre. Mais quelle eſpérance de réuſſir? Elle eſt invincible, oui contre toutes mes notions, contre toutes mes idées, & au milieu de mon étonnement, en ſongeant que c'eſt pourtant une femme, & dans la fleur de ſes appas, elle eſt abſolument invincible. Tout mon but à préſent eſt de lui rendre une juſtice en règle, ſi je puis parvenir à la faire deſcendre de ſes grands airs.

Le conſentement d'une telle femme doit la rendre toujours nouvelle, toujours charmante à mes yeux. Mais quel étonnement pour moi! Quoi? le défaut d'une

vaine formalité d'églife peut-il produire une fi vafte différence ?

Elle me le doit fon confentement : car jufqu'ici, je n'ai rien obtenu dont je puiffe me glorifier. Tout de mon côté n'a été que remords cuifans, angoiffes de cœur, & un amour plutôt accru que refroidi.

Que l'idée de fon refus hautain eft poignante pour moi ! & cependant j'efpère encore l'amener à prêter l'oreille à mes hiftoires de réconciliation avec fa famille, & des mefures de fon oncle & du capitaine Tomlinfon.

Comme elle m'a fourni un prétexte de la détenir ici malgré elle, il faut qu'elle confente à me voir, fâchée ou non fâchée. Elle ne peut s'en empêcher. Et fi l'amour eft impuiffant, il faudra bien fuivre le confeil de nos femmes & recourir au moyen de la terreur.

C'eft après tout un rôle affez délicat que celui que ma belle a à faire. Si elle me pardonne avec trop de facilité, je reprendrai peut-être mes projets. Si elle pouffe fon refus jufqu'à l'emportement, cette violence pourroit me mettre au défefpoir, & en occafionner une nouvelle de ma part. Puifqu'elle a fu découvrir quelles font les femmes de cette maifon, elle doit fonger en quel lieu elle eft. Je fuis horriblement

horriblement embarrassé & incertain dans mes idées. Si je renonce à mes inventions, aux plaisirs que me donnent l'intrigue & les stratagêmes, je ne serai qu'un homme fort ordinaire, un mortel aussi plat, aussi commun que toi. D'un autre côté, quel fruit retirerai-je de mon succès, même dans mes machinations, que la disgrace, le repentir, les regrets? Je suis vraiment surpassé, surmonté, mais à un point incroyable, par cette femme. Je ne sais ni comment me conduire avec elle, ni comment me passer d'elle. (§)

LETTRE X.

M. LOVELACE au même.

JE reçois avis de Simon *Parsons*, un des valets-de-chambre de Milord M...., que mon vieil oncle est fort mal. Ce garçon qui m'est absolument dévoué, en qualité d'héritier présomptif, me fait entendre dans sa lettre, que ma présence au château de M... ne seroit pas inutile. Tu vois par conséquent que je n'ai pas ici de temps à perdre, quelque tour volontaire ou forcé que prennent pour

moi les choses. Si l'honnête Pair avoit la bonté de se rendre, après tant d'invitations qu'il a reçu de sa goutte, la perspective n'auroit rien de désagréable pour la charmante personne. Une succession de huit mille livres sterlings de rente, & probablement la réversion du titre, me rendroient peut-être un bon office auprès d'elle. (¶) Malgré la fierté avec laquelle cette belle prétend être au-dessus de toute espèce d'orgueil & de vanité, la grandeur aura des charmes pour elle : car la grandeur répand toujours sur la figure d'un homme un charme qui plaît aux yeux des femmes. J'ai déjà une assez jolie fortune, bien libre & bien nette ; (§) mais à quelle noble variété de méchans tours ne serois-je pas en état d'aspirer, avec cette augmentation de revenu? Tu me diras peut-être que j'exécute déjà tout ce qui me tombe dans l'esprit : mais c'est une de tes erreurs. Sois persuadé que je n'en fais pas la moitié : & ne sais-tu pas que les meilleurs ames sont charmées du pouvoir de faire le mal, soit qu'elles en fassent usage ou non? La feue Reine Anne, d'ailleurs fort bonne femme, a toujours été jalouse de cette prérogative. C'étoit un de ses foibles, dont ses ministres ont abusé plus d'une fois en son nom.

On m'assure enfin, que ma belle irritée consent à me voir; après trois refus à la vérité, & grâce au ton un peu ferme dont je lui ai fait dire par Dorcas, que si je ne puis l'entretenir dans la salle à manger, je suis résolu de monter à sa chambre. Cependant elle a déclaré qu'elle ne me verroit de sa vie, si le ciel lui rendoit la liberté. En même temps elle s'est informée du caractère & de la profession des voisins. Je suppose qu'ayant retrouvé la voix, elle veut implorer leur secours, s'ils peuvent entendre ses cris. Elle ne doute pas, à ce qu'il paroît, qu'ayant formé dès le premier moment l'horrible dessein de sa ruine, je n'aie choisi, dans cette vue, une maison si favorable pour le crime.

Dorcas emploie toute son adresse pour lui calmer l'esprit. Elle la conjure de me voir avec modération. Elle lui représente que je passe pour le plus déterminé de tous les hommes; que la douceur a quelque pouvoir sur les caractères violens, mais qu'il n'en faut rien attendre, à ce qu'elle croit, par d'autres voies. Que seroit-ce, si j'avois rompu notre mariage, ou si je pensois à le rompre? — Ici la chère personne a déclaré assez nettement, qu'elle n'est pas mariée; mais Dorcas a feint de ne pas l'entendre. — Je conclus

qu'elle est déterminée à ne plus garder de mesures, (¶) & il est question à présent de lutter d'adresse, & de savoir si le succès sera pour elle ou non.

Dorcas lui a fait entendre le danger où étoit mon oncle, comme l'ayant su d'un mot qui m'étoit échappé dans la conversation.

Mais je m'arrête ici. Ma belle, en conséquence de mon pressant message, vient de monter dans la salle à manger. (§)

(§) LETTRE XI.

M. LOVELACE au même.

Au nom de la pitié, Belford, prends pitié de moi; car si tu ne me plains pas, personne ne me plaindra; & cependant jamais personne, avec un caractère aussi vif, aussi plein de ressources que le mien, n'eut plus besoin de compassion. Nous sommes portés à imputer au diable tout ce qui nous arrive contre notre gré. Mais dans cette circonstance, étant (comme tu diras peut-être) le diable moi-même, tous mes malheurs viennent d'un ange. Je suppose que dans tout le genre-humain

chacun eſt tourmenté par ſon contraire.

Elle a débuté avec moi en vraie femme, (c'eſt elle qui avoit tort, & c'étoit moi qui étois blâmable) dès qu'elle m'a vu entrer dans la ſalle à manger. — Pas la moindre apologie, pas la moindre excuſe pour la rumeur qu'elle avoit excitée, & l'embarras qu'elle m'avoit donné.

Je viens, dit-elle, en ta préſence déteſtée, parce qu'il m'eſt impoſſible de m'en empêcher. — Mais pourquoi ſuis-je emprisonnée ici? — Quoique je n'en eſpère rien, je ne peux m'empêcher. . . . .

Ma chère Dame, en l'interrompant, moderez cette violence. Vous devez ſavoir que la cauſe de votre détention eſt uniquement le déſir que j'ai de vous faire toutes les réparations qui ſont en mon pouvoir; & cela autant pour vous que pour moi. — Certainement il exiſte encore un moyen de réparer tous les torts que vous avez ſoufferts. —

Peux-tu effacer la ſemaine qui vient de paſſer? Je devrois dire toutes les ſemaines qui ſont paſſées depuis que je ſuis avec toi. Peux-tu rappeler le temps? Si tu le peux....

Sûrement, Madame, l'interrompant une ſeconde fois, s'il m'étoit permis de vous dire légitimement *à moi*, je n'aurois fait qu'anticiper. —

Miférable que tu es ! N'ajoute pas un mot de plus fur ce point. Les vœux & les promeffes que tu m'avois faites à Hamſtead, avoient commencé à me faire croire que je pourrois être à toi. Si j'euffe confenti à la demande de celles que je croyois tes parentes, mon principal motif eût été que j'aurois pu t'apporter alors pour dot ce dont tu as le plus befoin, en livrant à un malheureux denué de tout honneur une vertu fans tache & fans atteinte, & que j'aurois reçu les félicitations d'une famille pour qui ta vie n'a été qu'un opprobre continuel, avec le témoignage intime de ma confcience que je les méritois. Mais peux-tu croire que j'irai donner à ton digne oncle & à tes *vraies* tantes une nièce *proftituée*, & à tes coufines une parente, fortant d'un *lieu de débauche*? Car telle eft l'idée que j'ai de cette maifon déteftée. — Alors levant fes mains jointes vers le ciel : Grand Dieu du ciel ; s'écria-t-elle, daigne me donner affez de force & de patience pour me foutenir moi-même fous le poids de mes afflictions, que tu as permifes fans doute, pour de bonnes & fages vues, quoiqu'elles foient jufqu'à préfent impénétrables pour moi !

Enfuite fe tournant vers moi, qui ne

ſavois que lui dire, ni comment me juſtifier. — Je renonce à toi pour jamais, Lovelace; mon ame t'a en horreur. Oui je t'abhorre & je renonce à toi pour jamais. — Va, cherche ailleurs la ſuite de tes deſtinées, — à préſent, que tu m'as déjà perdue ...

Perdue, Madame! — Le monde n'a pas beſoin de ſavoir. — Je ne ſus plus que dire. — Oui, tu m'as perdue & avilie à mes propres yeux, & c'eſt la même choſe que ſi l'univers entier le ſavoit. — Ne m'empêchez pas d'aller où doit me conduire ma myſtérieuſe deſtinée.

Pourquoi héſitez-vous, Monſieur? Quel droit avez-vous de me retenir, comme vous avez fait dernièrement, de m'amener ici par force, en me meurtriſſant les mains & les bras par vos violences? Quel droit avez-vous de me détenir ici?

Madame, la violence de vos invectives me perce le cœur. Si je n'étois pas auſſi pénétré de l'injure que je vous ai faite, je ne pourrois *ſupporter* vos reproches. Un homme qui, déjà coupable d'une action indigne, eſt réſolu de la pouſſer juſqu'au bout, ne montre pas le répentir dont vous me voyez affecté. D'ailleurs, ſi vous vous croyez ſoumiſe à mon pouvoir, je vous avertis, Madame, de ne pas me

réduire au déſeſpoir. Car vous ſerez à moi, ou je perdrai la vie! La vie n'eſt rien pour moi ſans vous.

Etre à toi! Moi, être à toi! reprit cette belle en courroux. — Oh! qu'elle étoit charmante dans ſa colère!

Oui, Madame, *à moi*. Je le répète, vous ſerez à moi. Mon crime fait votre gloire. Ce qui s'eſt paſſé n'a fait qu'accroître mon admiration & mon amour. Et cela devoit être. Je veux, Madame, m'attacher à regagner vos bonnes grâces; mais ſouffrez que je vous diſe, que mille hommes armés autour de la maiſon ne ſeroient pas capables de vous arracher à moi, tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie.

Jamais, jamais je ne ſerai à vous, dit-elle, en joignant ſes mains & levant ſes yeux au ciel! Jamais je ne ſerai à vous.

Nous pouvons encore, Madame, vivre heureux enſemble un grand nombre d'années. Vous pouvez vous voir réconciliée avec tous vos amis. La négociation eſt plus avancée que vous ne l'imaginez. Vous ſavez trop que vous ne devez pas penſer plus mal de vous pour avoir ſouffert ce que vous ne pouviez empêcher. Dites-moi ſeulement à quelles conditions je peux faire ma paix avec vous, & je m'y ſoumets ſur-le-champ.

Jamais, jamais, répéta-t-elle, je ne ſerai à vous !

Ma chère vie, daignez me pardonner cette ſeule fois ! — Avec une vertu ſi invincible, quelles vues pouvez-vous me ſuppoſer encore contre vous ? Ai-je eſſayé de vous faire quelque nouvel outrage ? Si vous voulez être à moi, le tort que j'ai pu faire retombe ſur moi-même. Vous avez trop bien deviné les indignes moyens dont j'ai fait uſage. — Peut-il y avoir une preuve plus évidente de votre vertu ? — L'eſpérance qui me reſte à préſent, c'eſt que, quoiqu'il me ſoit impoſſible de vous faire une réparation complète, vous me permettrez du moins de vous faire toutes celles qui ſont en mon pouvoir.

Je vous ſupplie, Madame, de m'écouter juſqu'au bout. (Car je la vis prête à me répondre avec le plus violent tranſport de colère.) Le Dieu que vous ſervez, ne demande que la pénitence & l'amendement ; imitez-le, mon cher amour, & daignez me donner les moyens de réformer un train de vie que je commence d'avoir en horreur. Hélas ! c'étoit autrefois le ſeul but où vous tendiez. Reprenez ce deſſein, aimable Clariſſe, par charité pour une ame & pour une perſonne qui, je m'en ſuis flatté, ne vous ont pas

toujours été indifférentes. Et que le soleil, en éclairant le jour de demain, soit témoin de notre union !

Je ne peux te juger, dit-elle, mais le Dieu que tu me cites en exemple avec tant de hardiesse, le peut, lui; & certainement il te jugera. Mais si la componction a réellement pris possession de ton cœur, si tu es vraiment touché de ta bassesse & de ton ingratitude, & s'il y a quelque sincérité dans ton intention en me remettant devant les yeux le divin exemple que tu me recommandes d'imiter dans ce moment de ton prétendu répentir, laisse-moi scruter le fond de ton ame; & par tes réponses je jugerai de la prétendue sincérité de tes déclarations.

Réponds-moi donc? Y a-t-il aucune réalité dans le traité que tu as prétendu être entamé entre mon oncle, le capitaine Tomlinson & toi? Parle, réponds sans hésiter: y a-t-il l'ombre de la vérité dans cette histoire? Mais souviens-toi que si c'est une fausseté, & que tu veuilles encore l'affirmer comme vraie, quelle condamnation suivra ta dernière assertion, si elle est aussi solemnelle que je l'exige!

C'étoit-là une maudite botte qu'elle me poussoit. Que pouvois-je dire? — Sûrement, (dis-je en moi-même) cette im-

pitoyable beauté a réfolu de me damner; & c'eft pourtant elle qui m'a accufé de vouloir perdre fon ame! — Mais n'étois-je pas obligé de continuer comme j'avois commencé ?

Bref, j'affirmai folemnellement que le tout étoit vrai! Vois, Belford, s'il n'arrive pas toujours, comme difent les honnêtes gens, *qu'un crime en amène un autre.*

J'ajoutai que le Capitaine étoit allé à Londres, & qu'il lui auroit rendu fa vifite, fi elle n'eût pas été indifpofée ; qu'il étoit parti très-affligé, & pour elle & pour fon oncle, quoique je ne lui euffe pas fait connoître, ni la nature de fa maladie, ni le fujet à jamais déplorable qui l'avoit occafionnée. Je lui avois dit feulement que c'étoit une groffe fièvre; que depuis il avoit, à la prière de fon oncle, envoyé deux fois s'informer de fa fanté ; que j'avois déjà dépêché un exprès à cheval, avec une lettre, pour lui faire favoir (& à fon oncle par fon moyen) fon heureufe convalefcence, en le priant inftamment de renouveler fes efforts auprès de fon oncle, pour obtenir fa préfence à la célébration fecrète de notre mariage, & que j'attendois une ré-

ponſe, ſinon le ſoir même, au moins le lendemain.

Laiſſe-moi te demander enſuite, dit-elle : (tu connois l'idée que j'ai des femmes que tu m'as amenées à Hamſtead, & qui par leurs ſéductions m'ont entraînée ici à ma ruine) réponds à cette queſtion : Etoient-elles réellement & en effet Lady Betty Lawrance & ta couſine Montaigu? — Que dis-tu? Parle ſans héſiter, qu'as-tu à répondre à cette queſtion? — Il eſt bien étonnant, ma chère, que vous les ſoupçonniez. . . . Mais connoiſſant l'étrange opinion que vous en avez priſe, que peux-je dire pour me faire croire?

Eſt-ce là ta réponſe? C'eſt donc ainſi que tu éludes ma queſtion! Mais apprends-moi, (car je fais maintenant l'épreuve de ta ſincérité, & je jugerai de celle de ton repentir par ta réponſe à cette queſtion:) apprends-moi encore une fois, ſi ces femmes étoient véritablement Lady Betty Lawrance & ta couſine Montaigu?

Faites ſeulement, mon cher amour, que je puiſſe demain vous appeler légitimement *mon épouſe*, & nous partirons le jour ſuivant, ſi vous voulez, pour le comté de Berks, pour le château de Milord M.... où elles ſont toutes deux actuellement, & vous ſerez convaincue par

par vos propres yeux & par vos propres oreilles; vous en croirez plutôt leur témoignage que tous les fermens que je pourrois faire.

Réellement, Belford, j'avois des craintes de quelque perfidie de ta part; c'eſt la raiſon qui me faiſoit recourir à de ſi pitoyables détours : car ſans ces craintes j'aurois juré la vérité de cet article auſſi hardiment que le premier. Cependant elle voulut abſolument une réponſe poſitive; je riſquai le tout, & je jurai (fermens des amans, Belford!) qu'elles étoient réellement Lady Betty Lawrance & ma couſine Montaigu.

Elle leva les mains & les yeux au ciel: — Que puis-je penſer? Que faut-il que je penſe?

Vous penſez ſans doute, Madame, que je ſuis un démon; oui, un vrai démon: ſans cela, après des fermens ſi ſolemnels, pourriez-vous encore douter de la vérité de mes réponſes?

Et ſi j'ai cette opinion de toi, n'en ai-je pas ſujet? Eſt-il un autre homme dans l'univers, (j'eſpère pour le bien du genre-humain qu'il n'en exiſte pas d'autre) qui pourroit en agir avec une pauvre créature ſans amis, comme tu en as agi avec moi? Moi, que tu as privée de tous ſes

amis. Moi, qui avant de te connoître, avois pour amis tous ceux qui me connoissoient ?

Je vous ai déjà dit, Madame, que Lady Betty & ma cousine étoient ici, dans le dessein de prendre congé de vous, avant de partir pour le comté de Berks. Mais, je l'avoue, la honte & les remords, suites de mon crime & de mon ingratitude, ont été la raison pour laquelle vous ne les avez pas vues. Il n'étoit pas naturel que je me souciasse beaucoup qu'elles vous vissent; elles ne m'auroient jamais pardonné, si elles eussent su ce qui s'est passé. — Et quelle raison pouvois-je avoir d'espérer votre silence sur ce fait, si la santé vous fût revenue ?

A présent que l'événement de ma ruine a si bien répondu au motif de leur apparition, il importe fort peu qui elles soient & ce qu'elles peuvent être; mais si tu as eu l'audace d'affirmer aussi solemnellement deux faussetés, quel misérable j'ai là devant mes yeux !

Je crus alors qu'elle avoit lieu d'être satisfaite, & je la suppliai de me permettre de lui parler du lendemain comme du plus heureux jour de ma vie. Nous avons la permission, Madame, — il faut que vous m'excusiez si je ne vous laisse

pas partir d'ici sans avoir essayé tous les moyens d'obtenir mon pardon.

Dois-je donc, dit-elle (dans une espèce de transport frénétique) dois-je être détenue prisonnière dans cette maison d'horreur? Le dois-je Monsieur? Prends-garde, prends-garde, en levant la main d'un air menaçant, prends-garde de me réduire au désespoir! Si je meurs, fût-ce de ma propre main, on recherchera mon sang; ne manque pas ton coup, Lovelace; si cela arrive, prends bien tes précautions d'avance, je t'en avertis; creuse une fosse assez profonde pour cacher ce malheureux corps; car sois bien certain que quelques-uns de ceux qui ne daignent pas faire un pas pour protéger ma vie, remueront ciel & terre pour venger ma mort.

Quelle terrible & chère créature! Sur mon ame, elle m'a fait frissonner! — Elle avoit vraiment besoin de tant parler de son malheur d'être tombée entre les mains du seul homme de l'univers capable de l'avoir traitée comme je l'ai traitée. — Elle est aussi, elle, la seule femme de la terre, capable de me jeter dans le trouble qu'elle m'a causé. — Ainsi nous sommes à deux de jeu sur ce point. Je crois même être le plus maltraité; car j'ai eu bien peu de plaisir & beaucoup de peine; sa puni-

tion, comme elle l'appelle, eſt finie; mais qui pourra dire quelle ſera la mienne & quand elle finira?

Ici, où je ne fais que me rappeler les choſes pour te les écrire, (juge par-là à quel point je dus être affecté dans le moment) j'ai été forcé de quitter là la plume & de chanter tout ſeul pour m'égayer. Je cherchois en vain un air gai, je croaſſois plutôt que je ne chantois. Le premier qui m'eſt venu à la bouche eſt cette vieille & horrible chanſon qui commence par ces mots : *Le dernier de Janvier*, &c. J'ai touſſé & tâché de tomber ſur un air plus joyeux, mais il m'a été impoſſible, & j'ai été obligé de finir comme un malfaiteur par une *triſte & lugubre pſalmodie.*

Hé! je ſuis là, la gueule béante comme un jeune milan ſans plumes à ſon nid, qui auroit grand beſoin d'avaler un poulet que ſa mère a ſuſpendu à ſon bec.

Qui diable me tourmente? — Je ne peux ni penſer ni écrire! Répoſe-toi là, ma plume, pour un inſtant. (§)



(¶) LETTRE XII.

LOVELACE à BELFORD.

Il y a bien de la vérité dans cette obſervation : *qu'il en coûte dix fois plus pour faire le mal que pour faire le bien.* A combien de ſtratagêmes diaboliques n'ai-je pas eu recours pour ſuivre mes deſſeins ſur cette charmante créature ? Et après toutes mes inventions, dans quel embarras je me ſuis jeté moi-même ? Et me voilà prêt de tomber dans le précipice que le but de tous mes artifices étoit d'éviter ! Que j'aurois été heureux avec une femme ſi parfaite, ſi j'euſſe pu me décider à me marier dès le moment que je parvins à lui faire quitter la maiſon paternelle ! Mais alors, comme j'ai penſé pluſieurs fois, comment aurois-je ſu qu'une beauté à ſon aurore, qui ſe permettoit une correſpondance ſecrète, & s'expoſoit à courir tant de riſques avec un jeune étourdi comme moi, connu pour un libertin, n'y étoit pas portée par une inclination qui pourroit un jour me cauſer autant de peine dans mes réflexions, qu'elle

me caufoit de plaifir dans le temps. Tu te fouviens fans doute de l'hiftoire de l'hôtelier dans l'Ariofte, & ton expérience auffi bien que la mienne peut te fournir plus de vingt *Fiametta* en preuve de l'imbécillité du fexe.

Mais continuons ma narration.

Cette chère créature en eft revenue au point où fon cœur étoit fi fixement arrêté. Elle infifta fur ce qu'elle vouloit quitter cette odieufe maifon, & dans les termes les plus forts.

Je la preffai de fe trouver avec moi le lendemain à l'autel, dans une des deux églifes mentionnées dans la permiffion. Je la fuppliai, quelles que fuffent fes réfolutions, de me laiffer conférer tranquillement fur cet article avec elle.

Elle me répondit: que fi je voulois qu'elle fît la moindre réflexion fur ce que je lui propofois, je ne devois donc pas l'empêcher d'être libre & maîtreffe d'elle-même. A quoi bon lui demandois-je fon *confentement*, fi elle n'avoit aucun pouvoir fur fa perfonne ou fur fes actions?

M'affurez-vous fur votre honneur, Madame, que fi je confens à vous laiffer fortir d'une maifon qui vous eft fi défagréable....

Mon honneur, Monfieur, dit cette

chère créature. – Hélas ! — elle détourna les yeux & pleura avec une grâce inimitable, comme ſi elle eût dit, – hélas ! – vous me l'avez ravi, mon honneur !

Je crus appercevoir que ſa colère commençoit à s'appaiſer, mais je me trompois : car comme je la preſſois avec chaleur de fixer le jour pour l'intérêt de notre honneur mutuel, & celui de nos deux familles, elle me fit cette réponſe altière, & du ton le plus emphatique.

Eſt-il donc poſſible, Lovelace, que tu ſois aſſez *bas* pour déſirer de faire ta femme d'une créature que tu as inſultée, déshonorée, abuſée, & que tu as traitée comme tu m'as traitée ? avois-tu beſoin de m'humilier, de me ravaler juſqu'au niveau de ta baſſeſſe, pour me rendre une épouſe ſortable pour toi ? Tu avois un père, qui étoit un homme d'honneur, une mère qui méritoit un meilleur fils. Tu as un oncle qui ne fait point déshonneur à la Pairie d'un royaume, dont les Pairs ſont plus reſpectables que la nobleſſe de tous les autres pays. Tu as encore d'autres parens dont tu peux t'enorgueillir, quoiqu'ils ne puiſſent pas ſe glorifier de toi. Et ne peux-tu donc t'imaginer les entendre élever tous leurs voix, les morts du ſein de leurs tombeaux, les

vivans du ſein de leur juſte orgueil, & te crier de ne pas déshonorer une maiſon ſi ancienne & ſi illuſtre, en te liant par le nœud conjugal à une créature que tu as égalée à la fange des rues, & jetée dans la claſſe la plus vile de ſon ſexe?

Je vantai ſa grandeur d'ame, & ſa vertu inimitable. Je maudis mon crime & moi-même. Je lui dis que ce ſeroit une ſatisfaction agréable pour les manes de mes ancêtres, ainſi que pour les vœux de mes parens vivans, ſi j'obtenois l'honneur que je la ſuppliois de m'accorder.

Elle inſiſta toujours ſur la néceſſité de la mettre dans le cas d'agir en être libre; elle vouloit ſe voir logée ailleurs, avant de donner la moindre réflexion à la demande que je ſollicitois. Et dans ce cas même elle ne s'engageoit à rien, pas même à ſouffrir mes viſites. Je lui demandai comment je pourrois conſentir à pareilles conditions ſans me réſoudre à la perdre pour toujours.

En parlant elle portoit de temps en temps la main à ſon front. A la fin, ſe plaignant de mal de tête, elle ſe retira & nous nous ſéparâmes ainſi mécontens l'un de l'autre; mais elle eſt dix fois plus mécontente de moi que je ne le ſuis d'elle.

Il semble que Dorcas commence à s'insinuer dans ses bonnes grâces.

Quoi donc? qu'y a-t-il?

Lundi au soir.

Que cette belle est déterminée! Elle a encore manqué de nous échapper. Quel ressentiment opiniâtre! — Je vois maintenant qu'elle n'avoit affecté un air un peu plus calme, que dans le dessein de nous ôter tout soupçon. — Elle étoit descendue & elle avoit déjà tiré le verrou de la porte de la rue, avant que je pusse l'atteindre; alarmé comme j'étois par le cri de la cuisinière de Mde. Sinclair, qui étoit la seule qui l'eût vue se glisser dans l'allée: cependant l'éclair n'est pas plus prompt que je le fus dans le moment.

Je la ramenai dans la salle à manger, avec une extrême résistance de sa part. Et j'ordonnai devant elle à un domestique de se tenir désormais continuellement au bas de l'escalier.

Elle parut prête à suffoquer de douleur & de désespoir d'avoir manqué son coup. Dorcas étoit assidue auprès d'elle & excessivement officieuse: elle dit effrontément que son avis étoit qu'on permît à sa chère maîtresse de prendre un autre logement, puisque celui-ci lui étoit si désagréable: elle ne pouvoit s'empêcher de le dire,

dût-on la tuer fur-le-champ. Et depuis ce moment, c'eft toujours la *bonne* Dorcas.
. Cependant, durant quelque temps cette chère créature ne refpiroit que paffion & violence.

Je vois, je vois, dit-elle, lorfque je l'eus fait monter à fa chambre, ce que je dois attendre de vos nouvelles proteftations, ô le plus vil des hommes!

Chère Clariffe, après un calme qui me laiffoit plus d'efpérance, vous ai-je donné quelque fujet qui puiffe juftifier pareil emportement.

Elle fe tordit les mains. Elle arracha fa coëffure. Elle déchira fes manchettes. Elle étoit dans un tranfport frénétique.

Je craignis le retour de fon délire. Mais voyant que mes fupplications ne fervoient qu'à l'aigrir encore plus, j'affectai un air courroucé. — Je lui dis qu'elle pouvoit s'attendre à tout ce qu'elle pouvoit craindre de pis. — J'allois continuer mes menaces, dans l'efpérance de l'intimider, lorfque je la vis fe jeter à mes pieds.

Oui, s'écria-t-elle, ce fera un acte de miféricorde, le plus grand que tu puiffes faire, que de me tuer fur-le-champ, à cette place. Heureufe place, oui, c'eft ainfi que je la nommerai jufqu'à mes der-

niers momens : car découvrant alors avec une violence encore plus frénétique une partie de sa gorge enchanteresse : là, là, disoit cette beauté d'un ton qui me déchiroit l'ame, c'est-là que je te conjure de faire *entrer* ta pitié. Oui prête d'expier, je te pardonnerai & te rendrai grâces ! – ou seulement donne moi les moyens, & je te délivrerai d'une malheureuse créature comme moi, & je te remercierai, te bénirai à mon dernier soupir.

A quoi bon toutes ces extravagances ? toutes ces exclamations ? Ai-je tenté, ma très-chère vie, de vous faire une nouvelle injure ? D'où viennent ces transports frénétiques ? Ne suis-je pas prêt à vous faire toute la réparation qui est en mon pouvoir ? N'avois-je pas lieu d'espérer.

Non, non, non, non, s'écria-t-elle, en répétant ce mot près d'une douzaine de fois, aussi vîte que lui permettoit la voix.

N'avois-je pas lieu d'espérer, continuai-je, que vous réfléchiriez aux moyens de me rendre heureux, & vous moins misérable, plutôt qu'à ceux de tenter une fuite si précipitée, & si dénuée de toute raison.

Non, non, non, non, cria-t-elle encore,

en secouant la tête avec toute l'impatience d'une femme qui ne vouloit pas m'écouter.

Mes résolutions sont si honorables, que si vous voulez permettre qu'elles aient leur effet, je n'aurai plus besoin de m'inquiéter des lieux où vous irez, si vous voulez seulement recevoir mes visites & mes vœux. — Je prends Dieu à témoin, qu'en vous ramenant de la porte, je n'avois aucunes vues fatales à votre honneur; bien au contraire; je suis prêt dans ce moment même d'envoyer chercher un ministre, pour mettre fin à vos craintes & à vos doutes.

Dis & redis mille fois la même chose, & à chaque mot, atteste solemnellement ce Dieu que tu es accoutumé à invoquer pour témoin des plus horribles faussetés, & ce sera peu encore auprès des vœux & des promesses que tu m'as faites & répétées. Quand même tes horribles parjures ne porteroient pas mon cœur à te haïr & à se soulever contre toi, je te le répète, je ne voudrois pas encore me lier pour toujours avec un homme tel que toi: non, pour mille couronnes.

Calmez-vous, Madame, par intérêt pour vous-même, calmez-vous. Permettez-moi de vous relever, tout abhorré que

que je fuis de vous. Ou s'il ne faut pas que je vous touche..., car elle repouffa ma main d'un air égaré, mais avec une fi charmante colère, le fein agité & palpitant comme elle levoit les yeux vers moi, que malgré la rage fincère où j'étois, je l'aurois preffé avec tranfport contre le mien.

S'il ne faut pas que je vous touche, je m'en abftiendrai. — Mais comptez, (& je pris l'air le plus févère qu'il me fut poffible, pour effayer quelle impreffion il feroit fur elle) comptez que ce n'eft pas là, Madame, le moyen d'éviter les maux que vous appréhendez tant. Quoique je faffe, vous ne pouvez pas me traiter plus mal. Sortez, Dorcas!

Elle fe leva, voyant que Dorcas alloit fe retirer & faifit fon bras toute éperdue: O Dorcas, s'écria-t-elle, fi tu es de mon fexe, ne m'abandonne pas, je te l'ordonne! alors quittant Dorcas, elle courut fe jeter à genoux dans le coin le plus éloigné de la chambre, faififfant une chaife fur laquelle elle fe colla brufquement le vifage. — Oh! où puis-je être en sûreté? Où pourrai-je trouver un afyle contre cet homme emporté?

Cela fournit à Dorcas une occafion de s'établir encore plus dans la confiance,

de sa maîtresse. Cette fille se jeta à mes pieds lorsque je paroissois agité d'une colère violente; & embrassant fortement mes genoux: tuez-moi, Monsieur, tuez-moi, si vous voulez; pardon si je vous coupe le chemin, pour sauver ma chère maîtresse. Mais, Monsieur, il faut qu'on vous excite: Dieu veuille pardonner à ceux qui se plaisent à conseiller le mal. — Mais votre cœur, s'il étoit abandonné à lui-même, ne vous permettroit pas ces choses. De grâce, épargnez, Monsieur, épargnez ma maîtresse, je vous en conjure: s'agitant avec bruit sur ses genoux, comme si j'eusse montré l'intention d'aller insulter sa maîtresse, si elle ne m'en avoit pas empêché.

Sors d'ici, démon, officieux démon, sors d'ici sur-le-champ. A ces mots, au ton animé dont je les prononçois, la chère créature a tressailli, & arrachant promptement sa tête du fond de la chaise, & la laissant retomber de frayeur, elle donna du nez, je crois, contre le coin de la chaise & le sang coula en abondance & ruissela sur son sein: elle étoit trop effrayée pour s'en appercevoir.

Jamais homme mortel ne sentit la terreur & l'agitation que j'éprouvai dans ce moment; car je conclus sur-le-champ

qu'elle s'étoit percée de quelque inftrument caché.

Je courus à elle d'un air vraiment effaré. — Car l'effroi dont fut frappée Dorcas avoit fufpendu tout-à-coup fon rôle fimulé d'officieufe interceffion.

Qu'avez-vous fait, oh! qu'avez-vous donc fait? Regardez-moi, ma chère vie, douce innocence, indignement outragée, daignez lever les yeux fur moi. Qu'avez-vous fait, grand Dieu! ah! je ne vous furvivrai pas long-temps. — J'étois réellement fur le point de tirer mon épée pour m'expédier, lorfque je reconnus, — (ô Belford! comme cette charmante créature fait de moi un lâche & un fot à fa volonté!) que ce qui me caufoit tant de frayeur, n'étoit qu'un nez fanglant; & tout ce fang qu'on n'a pu étancher d'un gros quart-d'heure, aura beaucoup aidé, je penfe, à lui remettre la tête & la raifon.

Au refte, cette fcène me prouve que la charmante créature n'eft dans le fond qu'une petite poltronne, & que je peux l'épouvanter & faire ceffer fes invectives, en prenant un air févère & irrité. Mais auffi, pour compenfer l'avantage que cela me donne fur elle, je trouve que je fuis auffi un lâche moi-même (ce que je n'au-

rois jamais soupçonné) puisque j'ai pu m'effrayer si aisément de la crainte qu'elle ne se donnât la mort. (§)

(¶) LETTRE XIII.

LOVELACE à BELFORD.

AVEC tout cela, Belford, malgré le ressentiment de cette chère créature, je ne peux en conscience croire qu'elle ne passera pas par-dessus tous ses scrupules, & qu'elle ne consentira pas à entrer sous le joug avec moi. Quand même elle seroit sûre de mourir le lendemain, est-il possible qu'une femme de son bon sens, de sa délicatesse sur l'honneur, dans sa situation, & d'une famille si fière, n'aimât pas mieux mourir mariée qu'autrement? — Oui, sans doute, elle l'aimeroit mieux, eût-elle pour son époux la haine la plus sincère. Cela posé, il n'y a qu'un seul homme dans l'univers qu'elle puisse épouser, & cet homme, Belford, c'est moi.

A présent que tu m'entends parler si légèrement d'entrer sous le joug du mariage; (car écrire familièrement à son ami, c'est converser avec lui) tu vas me questionner sans doute sur mes intentions à cet égard.

Je vais te faire connoître le fond de mon cœur, autant du moins que j'en connois moi-même. Lorſque je ſuis loin d'elle, je ne peux m'empêcher d'héſiter ſur l'article du mariage, & très-ſouvent mes réſolutions ſont contre, & je me détermine à pourſuivre mon projet favori de cohabitation libre avec elle. Mais ſuis-je en ſa préſence, je me ſens prêt à dire, à jurer, à faire tout ce que je crois lui être le plus agréable. Et ſi un miniſtre ſe trouvoit-là, je me plongerois tout-d'un-coup, cela eſt ſûr, dans l'état du mariage.

J'ai ſouvent penſé qu'en général il eſt heureux pour quantité d'étourdis de notre ſexe, (car il y a de jeunes étourdis, comme il y a de jeunes folles, Belford, & qui ſe laiſſent prendre comme elles) que la cérémonie & l'appareil ſoient néceſſaires pour accomplir l'irrévocable ſolemnité. Cela donne ordinairement à un homme le temps de ſe recueillir dans l'intervalle qui s'écoule entre la chaude ivreſſe du ſoir, & le calme ſérieux du matin qui ſuit. Sans cela, je ne ſais pas qui pourroit échapper à ces charmantes petites ſorcières, dont les preſtiges & le pouvoir enchanteur ſont ſi bien ſecondés par l'illuſion de nos imaginations exaltées.

Une épouſe tôt ou tard, diſois-je ordi-

nairement. J'ai toujours eu aſſez de préſomption & de vanité pour croire qu'il n'y avoit pas une femme au monde qui pût refuſer ſa main, ſi je lui offrois la mienne. Je ſuis horriblement mortifié de trouver que cette belle ſoit capable de me tenir le bec dans l'eau, & de rejeter mes offres & des vœux ſi honnêtes.

Quelle force ! (paſſe-moi une réflexion grave, Belford, elle ſera bientôt effacée) quelle force n'ont pas les mauvaiſes habitudes ſur le cœur humain ! Quand nous nous engageons dans le chemin du vice, nous imaginons qu'il dépendra toujours de nous de rentrer quand nous le voudrons dans le droit chemin. Mais je vois clairement que c'eſt bien ſe tromper. Car qui peut reconnoître avec plus de juſtice que je ne fais, & le mérite de cette charmante créature, & mes erreurs ? Qui peut éprouver de temps en temps des regrets plus vifs & plus profonds des injures que je lui ai faites ? Qui peut former de plus fortes réſolutions de les réparer ? Cependant combien mon répentir eſt paſſager ! Comme je ſuis r'entraîné de l'autre côté ; peux-tu dire par quelle force ! O démon de la jeuneſſe, démon de l'intrigue, comme vous m'égarez ! Combien de fois nous finiſſons par nous préparer matière aux plus cuiſans

remords, dans ce que nous avions d'abord entrepris par amufement & par jeu.

Au moment où je t'écris néanmoins, la balance penche en faveur du mariage. Car je défefpère d'emporter avec elle mon point favori.

Ma belle a dit à Dorcas que fon cœur eft brifé : qu'elle n'a que peu de temps à vivre. Je n'en crois pas un mot, fi nous nous marions. D'abord elle ne fait pas tout le bien que lui fera un efprit tranquille & délivré de toute inquiétude, dans un état que tout le fexe n'envifage qu'avec la plus haute idée & la plus grande fatisfaction. Combien n'eft-il pas arrivé de fois au facré conclave de fe tromper de même dans leur choix d'un Pape, faute de confidérer qu'une nouvelle dignité fuffit feule pour redonner une nouvelle vie ! Quelques mois d'un cœur à l'aife & content lui donneront des idées bien différentes des chofes. Et j'ofe répéter ce que j'ai déjà dit (*), qu'une fois marié je le ferai pour la vie.

Je conviendrai que fon orgueil a dans un fens fouffert quelque humiliation : mais dans un autre auffi fon triomphe n'en eft que plus grand. Et tant que j'ai lieu de croire que toutes fes épreuves ne font qu'a-

(*) Voyez Lettre XXII, Tome VIII.

jouter à sa gloire, dont j'ai élevé les fondemens sur ma propre honte, peut-on me nommer cruel, parce que je ne suis pas affecté de son chagrin comme d'autres pourroient l'être ?

Pourquoi donc son cœur seroit-il brisé ? Sa volonté est intacte & pure : oui, sa volonté n'en est pas moins pure & vierge. Ce qui la souille, c'est de détruire les habitudes vertueuses, pour en introduire de vicieuses, & corrompre le cœur entier. Mais elle a jusqu'ici incontestablement prouvé que sa volonté est incorruptible, & que son ame ne peut être avilie. Si elle me donne le sujet de tenter encore d'autres épreuves, & qu'elle conserve de même toute l'intégrité de son innocence, sur quelles idées pourra-t-elle s'arrêter, qui soient capables de corrompre ses mœurs ? Quels vestiges, quels souvenirs en restera-t-il, que ceux qui seroient propres à lui inspirer de l'horreur pour l'aggresseur ? Quelle sottise donc de supposer que la violation purement idéale qu'elle a soufferte, soit capable de briser les ressorts de sa vie ? Mariée ou non mariée, sa religion la mettra toujours au-dessus de toute idée funeste à l'occasion d'un si frivole accident, & d'une souffrance si involontaire.

Ce sont des considérations de cette na-

ture qui me ſoutiennent contre la crainte de ces fantômes & de ces ſuites chimériques : & je voudrois qu'elles euſſent auſſi quelque crédit ſur ton eſprit, toi qui te fais ſon intrépide avocat. Cependant je conviens avec toi, qu'elle fait réellement trop grand bruit de cette aventure, & qu'elle la prend trop à cœur. Sûrement elle doit l'avoir oubliée depuis le temps, à moins qu'il n'en réſulte le charmant effet que j'eſpère toujours qui en réſultera, quand même j'en reſterois-là. Et ſi elle a cette appréhenſion, alors la chère perſonne a dans ſon exceſſive délicateſſe, quelque raiſon de prendre la choſe ſi à cœur : cependant elle ne refuſeroit pas, je crois, le moyen de légitimer.

Ah! Belford, ſi j'avois un empire, je te jure que j'en céderois le diadême même à mon ennemi pour avoir un charmant poupon de cette belle. Si elle m'échappoit, & qu'il n'y eût aucunes ſuites, ma vengeance ſur ſa famille, & en pareil cas ſur elle-même, ne ſeroit qu'imparfaite, & je me le reprocherois toute ma vie.

Si j'étois certain d'avoir poſé ce fondement; (& pourquoi n'en aurois-je pas l'eſpérance ?) je ne douterois pas de pouvoir la ſoumettre & la poſſéder à mes propres conditions, quand elle réſiſteroit à

ſon jour de grâce. Et ſi cela étoit, je m'attendrois à voir infailliblement revivre en elle l'affection qu'une femme manque rarement d'avoir pour le père de ſon premier enfant, ſoit qu'il ſoit né dans le mariage, ou hors du mariage.

Je te prie, Belford, de voir dans cette *aſpiration*, permets-moi de lui donner ce nom, une diſtinction en ma faveur qui me ſépare des autres libertins. Preſque tous ſuivent leurs penchans ſans s'embarraſſer des conſéquences. On croiroit qu'ils veulent imiter cet inſolent & libertin oiſeau, qui ſuit ſes plaiſirs en ſultan, paſſe d'une belle emplumée à une autre, laiſſant à ſes humbles maîtreſſes le ſoin de faire éclorre leur progéniture dans les recoins cachés qu'elles ont la peine de chercher elles-mêmes. (5)



LETTRE XIV.

M. LOVELACE au même.

Mardi matin, 20 Juin.

JE t'apprends, Belford, que nous ſommes à préſent de pair, ma charmante & moi. Elle ne veut pas que je devienne *honnête homme*. Elle autoriſe mes complots par ſon exemple.

Tu dois être plus partial que je ne l'ai jamais ſuppoſé, ſi tu me blâmes à préſent de reprendre toutes mes réſolutions chancelantes, puiſque je ne fais que ſuivre ſes traces. Ne t'imagine pas que j'explique ſes actions dans un ſens forcé, pour juſtifier une mauvaiſe cauſe ou une intention plus criminelle encore. Le loup, à la vérité, ne chercha pas de grands prétextes, lorſqu'il lui prit envie de quereller l'agneau. Mais tu vas voir que le cas eſt bien différent.

Ma charmante (l'aurois-tu jamais cru ?) prenant avantage du naturel compâtiſſant de Dorcas, & de quelques expreſſions vives que cette tendre fille a laiſſé échapper contre la cruauté des hommes, avec

des regrets de ne pouvoir servir sa maîtresse dans ses afflictions, lui a donné le billet suivant, signé de son nom de fille; car elle a jugé à propos d'assurer positivement à la sensible Dorcas que nous ne sommes pas mariés.

Je promets qu'aussitôt que je serai en possession de mon bien, je prendrai soin d'entretenir honorablement Dorcas Martindale dans ma propre maison: ou si je meurs sans avoir pu remplir cette promesse, j'oblige ici mes héritiers, mes exécuteurs & mes administrateurs de lui payer annuellement, ou à son ordre, pendant tout le cours de sa vie, la somme de vingt livres sterlings, à condition qu'elle m'aidera fidellement à m'échapper de l'injuste prison où je suis actuellement retenue; ladite obligation devant commencer, pour moi ou pour mes héritiers, trois mois après le jour de ma délivrance. Je promets aussi de lui donner, aussitôt que je serai libre, la bague à diamans que je lui ai montrée pour gage de mon honneur, sur le reste de cet engagement: écrit de ma propre main, le 19 Juin 17...

CLARISSE HARLOWE.

Hé bien? Belford, quelles promesses, quelles

quelles mesures suis-je obligé de garder avec cette chère corruptrice ? Ne vois-tu pas jusqu'où va sa haine pour moi ? Ne vois-tu pas qu'elle est résolue de ne me pardonner jamais ? Ne vois-tu pas néanmoins qu'elle se déshonore absolument aux yeux du public, si sa perfidie lui fait trouver le moyen de m'échapper, & qu'elle s'expose à une infinité de chagrins & de fâcheuses aventures ? Qui la recevra ? Qui la protégera ? Déterminée cependant à courir tous ces risques, & s'abaissant jusqu'à l'artifice ; jusqu'à se rendre coupable de deux vices dominans de notre siècle ; la perfidie & la corruption ! Ah ! Belford ! Belford ! Ne me dis plus ; ne m'écris plus un mot en sa faveur.

Tu m'as blâmé de l'avoir logée dans cette maison. Mais si je l'avois menée dans toute autre maison d'Angleterre, où il se fût trouvé quelque domestique ou locataire susceptible de pitié ou de corruption, qu'en seroit-il arrivé ?

(¶) Ne vois-tu pas néanmoins qu'en ourdissant cette trame mal tissue ; la chère implacable ressemble à un malheureux qui se noie, & qui s'accroche à une paille ? L'expédient auquel elle a eu recours ne servira pas davantage à la sauver. (§)

LETTRE XV.

LOVELACE à BELFORD

Mardi matin, à dix heures.

ELLE eſt fort mal, extrêmement mal, me dit Dorcas, dans la ſeule vue d'éviter apparemment de me voir. — Cependant il ſe peut que la chère ame ſoit fort mal d'eſprit. Mais n'eſt-ce pas une équivoque? Dans tous les cœurs humains, une paſſion dominante renverſe les principes, & règne en tyran. La mienne eſt alternativement l'amour & la vengeance. Celle de ma charmante eſt la haine. Ma conſolation, Belford, c'eſt que la haine appaiſée, l'amour commence ou plutôt ſe renouvelle, du moins ſi l'amour a jamais pris racine dans ſon cœur.

Mais toutes ces belles réflexions à part, tu vois que ſon complot avance. C'eſt demain qu'il doit s'exécuter. Je ſuis ſorti pour faire une nouvelle ligne de *circonvallation*. Tout eſt en bel ordre, Belford!

J'ai fait demander inſtamment la permiſſion de voir ma chère malade, à l'occaſion du mauvais état de ſa ſanté. Dorcas

m'a fait pour elle des excuſes officieuſes. J'ai maudit l'impertinence de cette créature, aſſez haut pour être entendu. J'ai frappé du pied, j'ai fait du bruit. Le bruit de mes menaces a fait aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit de ma belle, pour lui faire appréhender que je ne précipitaſſe ſa fidelle confidente du haut de l'eſcalier en bas.

„ Le miſérable eſt d'une violence ex-
„ trême, a-t-elle dit à Dorcas. Mais tu as,
„ ma chère Dorcas, (c'eſt à préſent *ſa*
„ *chère Dorcas*) une amie en moi pour
„ le reſte de tes jours. „ Et quel crois-tu qu'eſt le nom de ſon *bon ange?* Ce n'eſt plus Dorcas Wykes, c'eſt Dorcas Martindale, qui eſt en effet ſon véritable nom. Et par-deſſus le lien de l'intérêt, la chère perſonne ſe l'eſt attachée par des ſermens ſolemnels. Mais écoute un charmant dialogue.

Où vous propoſez-vous d'aller, Madame, en quittant cette maiſon?

„ Je me jetterai dans la première que
„ je trouverai ouverte, & j'y demanderai
„ protection, juſqu'à ce que je puiſſe me
„ faire amener un carroſſe, ou trouver
„ un logement dans quelque honnête fa-
„ mille.

Comment ferez-vous, Madame, pour

des habits ? Je doute que vous puissiez en emporter d'autres que celui que vous avez sur vous. —

„ Ho! c'est ce qui m'importe peu, si „ je puis seulement sortir de cette maison.

Comment ferez-vous pour de l'argent, Madame ? J'ai entendu Monsieur se plaindre qu'il n'avoit jamais pu vous faire consentir à lui avoir la moindre obligation, quoiqu'il soupçonnât que vous deviez être à court d'argent.

„ J'ai des bagues & quelques joyaux de „ prix. A la vérité, il ne me reste pas „ plus de quatre guinées, dont j'en ai mê„ me trouvé deux enveloppées dans un „ bout de dentelle, & que j'avois desti„ nées sans doute à quelque charitable „ usage; mais, hélas! la charité doit com„ mencer à présent par moi-même. Mais „ une chère amie que j'ai encore, si elle „ est encore en vie, comme je l'espère, „ ne me laissera pas manquer absolument „ lorsque je voudrai l'informer de mes „ besoins. Ah! Dorcas, je n'aurois pas „ été si long-temps sans entendre parler „ d'elle, si je n'avois pas été trahie.

Je vois, Madame, que votre sort est fort triste. Je vous plains du fond du cœur.

„ Je te remercie, Dorcas. C'est un mal-

„ heur pour moi, de n'avoir pas fait ré-
„ flexion plutôt que je pouvois me fier à
„ ta pitié & à ton fexe.

Ce n'eft pas d'aujourd'hui, Madame, que j'ai fenti de la compaffion pour vos peines. Mais vous avez toujours paru vous défier de moi. D'ailleurs je ne doutois pas que vous ne fuffiez mariée, & j'ai toujours cru que vous traitiez Monfieur avec un peu de dureté; de forte que m'ayant placée auprès de vous, je me fuis fait un devoir de prendre fes intérêts, au lieu d'époufer ce que je croyois vos caprices. Mon Dieu! que n'ai-je fu plutôt que vous n'étiez pas mariée! Une Dame telle que vous! avec une fortune fi confidérable! fe voir fi cruellement trompée!

„ Ah! Dorcas! avec quelle lâcheté il
„ m'a attirée dans fes piéges! Ma jeuneffe!
„ mon peu d'expérience du monde! &
„ lorfque je tourne les yeux derrière moi,
„ j'ai auffi quelque chofe à me reprocher.

Bon Dieu! Madame, que ces hommes font trompeurs! les promeffes, les fermens..... j'en fuis sûre, j'en fuis sûre! (& fe frottant quatre ou cinq fois les yeux avec fon tablier) je puis bien maudire le jour où je fuis entrée dans cette maifon!

(C'étoit fort bien expliquer d'où venoit l'effronterie de fes yeux, que ma

charmante lui avoit tant de fois reprochée. Je l'ai louée d'avoir passé si adroitement condamnation sur le caractère d'une maison qui étoit en horreur à sa maîtresse. C'étoit établir auprès d'elle sa réputation de sincérité: & elle ne pouvoit entreprendre de justifier la maison sans rendre son zèle fort suspect.)

„ Pauvre Dorcas ! hélas, qu'à la cam-
„ pagne, où nous avons toujours vécu,
„ on connoît peu la dépravation de cette
„ méchante ville !

Mon malheur, Madame, est venu de ne pas savoir écrire. J'aurois pu donner quelques nouvelles de l'état des choses à quelques proches parens que j'ai dans le pays de Galles. (¶) Ils m'auroient sauvée de ma.... de ma.... de ma.... les sanglots ont dit le reste. Toujours dans ces sortes de sujets les femmes devinent avant qu'on ait parlé. – Et en sanglottant elle a porté encore son tablier devant ses yeux. – Elle m'a montré comment elle avoit fait. (§)

„ Pauvre Dorcas ! (essuyant ses yeux de son mouchoir ; car cette chère personne est la compassion même pour tous les malheureux , à l'exception de moi....)
„ Une tante ne devoit-elle pas protéger
„ sa nièce ? L'abominable femme !

Je ne puis..... je ne puis dire que ma

tante y ait eu part. Elle m'a donné de bons conſeils. Elle a long-temps ignoré que j'étois.... que j'étois.... que j'étois.... & ſes ſanglots de redoubler.....

„ C'eſt aſſez, bonne Dorcas, c'eſt aſſez. „ — Dans quel monde nous vivons! Dans „ quelle maiſon ſuis-je! Mais prends cou- „ rage, ne pleure plus, (quoiqu'elle ne „ pût s'en défendre elle-même.) Mon „ infortune qui m'a conduite ici, quoi- „ qu'en cauſant ma ruine, peut être un „ événement heureux pour toi, & n'en „ doute pas, ſi je vis. „

Je vous remercie bien, ma très-chère maîtreſſe! Je ſuis bien affligée, bien affligée que vous ayez un ſi triſte ſort: mais ce pourroit être le ſalut de mon ame, ſi je puis parvenir à nous rendre dans votre honorable maiſon. Ah! ſi vous m'aviez dit ſeulement que vous n'étiez pas mariée, je me ſerois *moi*-même plutôt... plutôt...

Dorcas pleuroit & ſanglottoit. Ma charmante s'eſt miſe à pleurer & à ſoupirer auſſi.

Je t'en prie, Belford, quelques réflexions ſérieuſes ſur ces bizarres événemens.

Comment les bonnes ames peuvent-elles s'expliquer à elles-mêmes, que Satan ait

des miniſtres ſi fidelles, & que les liens du vice ſoient incomparablement plus forts que ceux de la vertu; comme ſi le partage de la nature humaine étoit la corruption & la méchanceté. Car ſi Dorcas avoit été honnête fille & tentée auſſi fortement pour commettre le mal, je ne doute pas qu'elle n'eût cédé à la tentation. Et pour ne pas chercher des exemples hors de nous, ne vois-je pas dans notre aſſociation, cent preuves de l'aſcendant du vice ſur la vertu? N'avons-nous pas fait plus pour l'intérêt de notre vie déſordonnée, qu'un homme de bien ne fit jamais pour une bonne cauſe? N'avons-nous pas été prodigues de notre fortune & de notre vie? N'avons-nous pas bravé dans l'occaſion l'autorité des loix? N'avons-nous pas tenté les violences, les enlèvemens, affronté tous les dangers, pour briſer les fers de quelque miſérable de notre eſpèce?

D'où peut venir cette différence?

Oh! je l'ai deviné, je l'ai deviné. Les libertins d'habitude, ſont d'eux-mêmes auſſi méchans qu'ils peuvent l'être, & font ſans ceſſe l'ouvrage de Satan, ſans ſonger aux ſuites: au lieu qu'il eſt occupé continuellement à tendre ſes filets pour les autres, & qu'en pêcheur habile, il pro-

portionne l'amorce au poiſſon qu'il veut prendre.

Je ne vois pas même pourquoi ce qu'on appelle les honnêtes gens blâmeroient dans la pauvre Dorcas, ſa fidélité pour une mauvaiſe cauſe. Un général qui ſert l'ambition d'un prince dans ſes tyranniques entrepriſes ſur ſes voiſins; un avocat qui pour un vil ſalaire ſe charge de la défenſe d'une cauſe injuſte, contre un adverſaire qu'il connoît pour un homme de bien, ne font-ils pas la même choſe que Dorcas? Et ne ſont-ils pas tous auſſi coupables? Cependant l'un obtiendra le nom de héros; l'autre celui d'un habile orateur, que les clients ſe diſputeront: & vous verrez ſes talens l'élever rapidement aux premiers honneurs de ſa profeſſion au milieu des applaudiſſemens & de l'eſtime publique.

Fort bien, diras-tu. — Mais que faire, lorſque ma charmante eſt ſi déterminée à quitter cette maiſon? Seroit-il impoſſible de trouver quelque moyen de l'obliger, & de faire ſervir ce moyen même à mes propres vues? Je ſuis ſatisfait de cette ouverture. Il me ſemble qu'elle peut être tentée. J'en vais faire mon étude..... Suppoſons qu'en effet je ſouffre qu'elle m'échappe; tous les déſirs de ſon cœur

tendent à ce point; ce triomphe qu'elle sera flattée d'avoir obtenu sur moi, fera une compensation pour tout ce qu'elle a souffert.... Oui, je suis résolu de l'obliger, si je le peux.

(¶) LETTRE XVI.

LOVELACE à BELFORD.

EXCÉDÉ de tant de jours fatigans, & de l'insomnie de tant de nuits passés à contempler la situation précaire où je me trouve maintenant avec ma charmante, je suis tombé dans une profonde rêverie. Le sommeil est venu s'emparer de moi, & cela m'a procuré un songe, un songe fortuné, qui, je le crois, fournira à ma tête active les moyens d'effectuer le double & charmant projet auquel mon cœur tient encore davantage.

Qu'est-ce que la jouissance de la plus belle femme du monde, comme j'ai souvent réfléchi, comparée aux plaisirs variés que donnent les inventions, le mouvement, les surprises, & enfin l'heureux dénouement d'une intrigue bien concer-

tée? — Les charmans & longs détours pour parvenir au chemin qui mène à son but! — Les doutes, les allarmes, les transes qu'on éprouve, les triomphes qu'on se promet! – Ce sont-là les assaisonnemens qui font aimer le succès & le bonheur. — Car tout le reste, qu'est-il? à quoi se réduit-il? A ne trouver qu'une femme où votre imagination voyoit un ange. — Mais revenons à mon songe.

Je rêvois que mercredi vers les neuf heures du matin, une voiture avec les armes d'une douairière sur la portière, dans laquelle étoit une honnête & vénérable Dame (elle ne ressembloit pas mal par la figure à la mère H.... mais dans le cœur, quelle différence!) s'arrêta devant la boutique d'un épicier, à la distance d'environ dix portes de l'autre côté de la rue, dans la vue d'acheter quelques épiceries: & que Dorcas étant sortie pour voir si les chemins étoient libres pour la fuite de sa maîtresse, & s'il n'y auroit pas un carrosse de place dans le voisinage, apperçut cette voiture avec ses armes de douairière & la dame qui étoit dedans. Que fit cette rusée traîtresse? Il me semble la voir courir à cette vieille Dame, & lui dire en élevant la voix: ma chère & honorable

Dame, de grâce, permettez-moi de vous dire un seul mot.

Parlez, que voulez-vous, dit la vieille Lady ?.... Alors l'épicier se retira & se tint à l'écart pour laisser parler Dorcas, qui dans mon rêve, tint ce discours à la Dame.

Vous m'avez l'air d'une bien bonne Dame ; il y a dans le voisinage, dans une maison qui n'est pas en trop bonne réputation, une innocente & jeune Demoiselle, riche & d'une haute qualité, belle comme un beau jour, fraîche & vermeille comme un bouton de rose, & remplie de charmes & d'agrémens, qui a été jouée & amenée ici par un jeune gentilhomme, un jeune débauché, qui connoît le train de cette ville, & elle est perdue cette nuit même, si elle ne se délivre promptement de ses mains. Ma bonne Dame, si vous êtes assez bonne pour étendre votre compassion jusques sur cette belle jeune Demoiselle, dès que vous l'appercevrez, vous verrez que je ne vous ai rien dit que de vrai ; si vous vouliez seulement lui donner une place dans votre voiture, & la prendre sous votre protection pendant un jour seulement, jusqu'à ce qu'elle puisse envoyer un exprès à cheval avertir ses parens riches & puissans, vous sauveriez d'une perdition totale

totale une jeune personne qui n'a point son égale pour la vertu & la beauté.

Il me sembla entendre la vieille Dame, émue par le récit de Dorcas, lui dire : hâtez-vous donc, Mademoiselle; vous venez dans un heureux moment pour me procurer l'occasion d'être utile à la vertu & à l'innocence opprimée, ce qui a toujours fait mes plus chères délices. Hâtez-vous, d'aller retrouver cette jeune Dame. Dites-lui de se rendre ici sans délai, assurez-la que je lui donnerai un asyle sûr dans mon carrosse, & que si tout ce que vous me dites est vrai, ma maison sera pour elle un sanctuaire où je la défendrai contre tous ses oppresseurs.

Là-dessus il me sembla que cette traîtresse de Dorcas se hâta de revenir trouver sa maîtresse, & de lui raconter ce qu'elle venoit de faire : sa maîtresse la loua beaucoup, & la remercia bien de sa bonne idée.

Je levai les yeux, & je vis ma belle sortir de la maison, & sans regarder derrière elle, courir au carrosse armorié où elle fut reçue à bras ouverts par la vieille Dame, qui lui dit d'un air gracieux : soyez, soyez la bienvenue, aimable & jeune Demoiselle, qui répondez si bien à la description que m'a faite de vous votre fidelle gouvernante. Je

vais vous mener ſur-le-champ à mon hôtel où vous ſerez traitée comme vous pourrez le déſirer, juſqu'à ce que vous ayez inſtruit vos puiſſans & riches parens de vos dangers paſſés & de votre heureuſe évaſion.

O grâces, grâces & mille fois grâces vous ſoient rendues, digne & reſpectable Dame, vous qui offrez ſi charitablement votre protection à une malheureuſe jeune créature qui a été baſſement ſéduite & trahie & amenée à deux doigts de ſa perte.

Il me ſembla alors, que la vieille Dame qui pendant le temps que Clariſſe avoit mis à venir vers elle, avoit acheté & payé toutes ſes emplettes, ordonna à ſon cocher de fouetter & de ſe rendre à l'hôtel au plus vîte. La voiture ne s'arrêta que lorſqu'elle fut arrivée dans une certaine rue près de Lincolns-inn-fields, où cette Dame avoit un ſuperbe hôtel rempli d'un grand nombre de jeunes Demoiſelles qui faiſoient des ouvrages très-curieux en mouſſeline, batiſte, linon, en un mot de toutes les eſpèces qui plaiſent aux femmes excepté le rouet & le métier.

Je les ſuivois dans mon rêve, & il me ſembla que pendant tout le chemin & après leur arrivée, juſqu'à l'heure du dîner, ma belle fit le récit de tous ſes maux & de ſes

fouffrances telles, *qu'on n'en avoit jamais entendu raconter de pareilles*, & cela d'une manière si touchante, que la bonne Dame ne faisoit que pleurer, soupirer & sanglotter, & s'emporter contre les ruses infâmes des méchans hommes & surtout contre cet abominable gentilhomme de Lovelace, qui étoit, disoit-elle, un infâme intrigant, & encore pis que tout cela, un *belzébuth déchaîné*.

La suite de mon rêve fut un horrible désespoir, lorsque je trouvai que la Dame étoit échappée; dans ma fureur j'aurois tué Dorcas, la Sinclair & tout ce que j'aurois trouvé dans mon chemin. Mais par une transition soudaine & par une étrange métamorphose (ordinaire dans les rêves qui rompent & suppriment la chaîne des événemens), il me sembla tout-d'un-coup que cette vieille Dame étoit devenue la fameuse madame H.... & comme elle étoit une ancienne connoissance de la Sinclair, on vint à bout de l'engager à me séconder dans mes desseins sur la jeune Demoiselle.

Alors suivit la scène la plus extraordinaire. Madame H.... désirant entendre la suite de l'histoire de la jeune personne, & le soir étant venu, la pria de consentir à partager son lit afin de pouvoir causer

plus librement ensemble ; car deux jeunes nièces qui étoient survenues avoient interrompu cette pathétique narration.

Elles furent donc se mettre au lit de bonne heure, & l'on reprit l'intéressant récit, avec beaucoup de chaleur d'un côté & d'attention de l'autre. A peine étoit-il commencé que voilà madame H.... qui fut prise d'un accès de colique, & ses douleurs augmentant de plus en plus, elle fut obligée de se lever pour prendre d'un cordial dont elle avoit coutume de se bien trouver, lorsqu'elle étoit prise de ses coliques auxquelles elle étoit malheureusement sujette.

S'étant donc levée pour aller à son cabinet, elle laissa tomber sa bougie en retournant... Eh.... (O métamorphose bien plus étrange que la première ! Que les songes sont d'inexplicables choses !) en retournant à son lit dans l'obscurité, la jeune Dame, à sa grande douleur & à son grand étonnement, trouva que madame H.... étoit changée en une jeune personne de l'autre sexe : & quoique Lovelace fût *l'abhorré de son ame*, cependant dans la frayeur que ce ne fût quelqu'autre homme, elle fut un peu consolée quand elle trouva que ce n'étoit que lui, & qu'elle n'avoit

encore partagé son lit qu'avec le seul & même homme.

Suivit un mélange confus d'aventures tout-à-fait extraordinaires, des scènes perpétuellement changeantes. Alors ce n'étoit de la part de la jeune beauté que soupirs, gémissemens, sanglots, exclamations, évanouissemens, defaillances mortelles. De la part du gentilhomme que vœux, que promesses, que protestations, que désaveux de son dessein au moment même qu'il le suivoit, en un mot tous les lieux communs, toutes les tendres & cruelles détresses des combats amoureux.

Alors aussi vîte que la pensée, (car tu sais que les songes ne s'astreignent point aux règles dramatiques) suivirent des accouchemens, des convalescences, des baptêmes, les sourires de l'aimable enfant qui dédommageoient amplement la mère, même dans son opinion, de toutes ses peines passées.

Ensuite on nous cédoit les biens du grand-père; nous en prenions possession, nous y vivions très-heureux: sa chère Norton étoit sa compagne; Miss Howe venoit la voir de temps en temps, & (ce qui est mille fois plus admirable) Miss Howe étoit en état de faire comparaison avec elle & de présenter une charmante fille du même

père, pour compagne du charmant poupon de son amie, & tous deux étant devenus grands, pour consolider l'amitié de leurs mamans, se marient ensemble, (car, Belford, les songes n'ont aucun égard à la consanguinité) & changent de nom par acte du Parlement pour pouvoir jouir de mon patrimoine. — Je ne saurois dire combien d'autres incohérentes bisarreries se sont encore présentées à mon esprit.

Je m'éveillai, comme tu peux croire, dans un grand désordre, & je me réjouis de trouver ma charmante dans la chambre voisine, & Dorcas fidelle.

Tu vas dire que c'est un songe bien bisarre: Cependant (car je suis un étrange rêveur) il n'est pas impossible qu'il n'arrive quelque chose d'approchant, depuis que l'aimable idiote a la foiblesse de donner sa confiance à Dorcas, que jusqu'à présent elle avoit toujours vue avec aversion.

Mais j'ai oublié de te dire un endroit de mon songe: le voici. Le lendemain l'aimable beauté se livra à de si violens transports de douleur & de ressentiment, qu'on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'attenter à sa vie. Cependant on parvint à lui persuader de vivre: une lettre du capitaine Tomlinson servit beaucoup à la pacifier. Elle m'apprenoit que son oncle Harlowe

feroit certainement à Kentish-Town mercredi au foir 28 juin, & le jour fuivant le 29, étant le jour de fa naiffance, il défiroit doublement que nos noces fuffent folemnifées en fa préfence.

Mais, me demandes-tu, eft-ce que le 29 eft réellement l'anniverfaire de la naiffance de fon oncle? Oui, fans doute; fans quoi j'aurois choifi le jour de la célébration encore plus prochain. Il y a trois femaines que je l'ai entendu dire à Clariffe, & j'ai par écrit le jour de la naiffance de chaque perfonne de fa famille, & celui du mariage de fon père & de fa mère. Les plus minutieufes circonftances font fouvent d'un grand fervice dans les occafions de la plus grande importance.

Eh bien, que dis-tu maintenant de mon fonge?

Qu'il faut que, foit que je dorme ou que je veille, j'aye toujours quelque efprit familier à mes côtés. Mais rien d'étonnant à cela. Un Belzébuth ne doit-il pas toujours avoir avec lui quelques démons fubalternes à fes ordres.

Je ne doute nullement du fuccès dans la partie de mon plan qui regarde madame H...., car ma belle, qui veut fe jeter dans la première maifon qu'elle trouvera ouverte, & demander la protection de la

première perſonne qu'elle rencontrera; qui croit que hors de cette maiſon il n'y a point de dangers égaux à ceux qu'elle y court avec moi, fera-t-elle ſcrupule d'accepter l'offre d'une douairière qui ſe trouve là par haſard ; & la protection d'une Dame acquiſe par l'entremiſe de Dorcas qu'elle a ſi fort intéreſſée à favoriſer ſa fuite ! Tu ſais que madame H.... a tout l'air d'une vénérable matrone, & qu'elle n'a pas l'extérieur d'une furie comme la Sinclair.

La pauvre petite idiote ne connoît point le monde; elle ne ſait pas que ceux qui ont de l'argent ne manquent point de perſonnes pour les aſſiſter dans leurs vues, telles qu'elles puiſſent être : ſans cela comment les princes de la terre ſeroient-ils aveuglément ſervis comme ils le ſont, quelle que ſoit leur inconſtance & la méchanceté de leurs deſſeins.

Si je peux ſeulement lui faire entendre de reſter avec moi jusqu'à mercredi prochain, nous ſerons fort joliment enſemble au bout de ce terme. En vérité ſi elle a la moindre reconnoiſſance & le plus petit des foibles de ſon ſexe, elle doit penſer que je mérite ſa faveur par les peines qu'elle m'a coûté. Car elles

aiment passionnément les hommes qui se donnent beaucoup de peine autour d'elles & pour elles.

Pour l'instant je quitte la plume, & je me félicite de mon heureuse invention. (puisque son obstination me force encore d'employer la ruse) Mais avec cette résolution, je crois, que si ce stratagême échoue, je déployerai toutes les facultés de mon ame; tous mes talens pour m'assurer des droits légitimes à sa personne, & cela en dépit de mon antipathie pour le mariage, des suggestions du grand diable qui est hors de la maison & de ses agens secrets qui sont dedans. Il sera en effet fort inutile de tenter d'autres essais, d'autres expédiens, si ceux-ci ne peuvent ni la réduire, ni la faire tomber dans le piége. (§)



(¶) LETTRE XVII.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi ſoir, 20 Juin.

Toujours inviſible ! Pas de moyen d'être admis à la voir ! Elle eſt très-mal; Dorcas lui trouve une violente fiévre. Elle ne veut écouter ni conſulter perſonne.

Dorcas lui a dit tout le chagrin que cela me cauſoit.

Mais permets-moi encore cette queſtion. Cette belle fait-elle bien de ſe dire malade lorſqu'elle ne l'eſt pas?— Pour moi, tout libertin que l'on me croit, lorſque j'eus occaſion d'être malade, je pris une bonne doſe d'ipécacuanha, afin de n'être point coupable de menſonge, & je fus en effet malade tout de bon. Elle l'a vu elle-même puiſqu'elle m'a tant plaint. Mais prétendre que l'on eſt bien mal dans l'unique vue de trouver un expédient pour s'enfuir, & d'éviter de pardonner à un homme qui l'a offenſée, cela n'eſt pas du tout chrétien. Si les bonnes ames ſe permettent de braver ainſi leur devoir, & de machiner ces fraudes pour tromper,

qu'a-t-on donc tant, Belford, à nous reprocher ?

J'ai une forte idée que la vieille douairière sera demain devant la boutique de l'épicier à neuf heures du matin : car Dorcas m'a oui dire à madame Sinclair que je sortirois à huit heures précises, & elle doit alors chercher à trouver un carrosse : & si le carrosse de la douairière se rencontre là, quel heureux hasard pour ma charmante ! De quelle manière étrange mon songe va s'accomplir !



Je viens de recevoir tout-à-l'heure une lettre du capitaine Tomlinson. Cela n'est-il pas étonnant ! C'est encore une partie de mon songe.

Dorénavant j'aurai toujours beaucoup d'égard aux songes. Je ne sais pas si je ne composerai pas un livre sur ce sujet. Ma propre expérience m'en fournira une grande partie. Glanville sur les sorciers, & Bakter dans son histoire des esprits & des apparitions, même la fameuse *démonologie* du Pédant Royal (*) ne seront rien en comparaison des *rêveries de Lovelace*.

(*) De Jaques premier.

La lettre ſe rapporte tout-à-fait à mon ſonge. Tout ce qui me fâche, c'eſt que l'anniverſaire de M. John Harlowe ne tombe pas trois ou quatre jours plutôt. Car ſi quelque nouveau malheur alloit arriver à ma charmante, elle ne ſeroit pas en état de conſerver ſa raiſon & ſa tête juſqu'à jeudi de la ſemaine prochaine. Au reſte, cela me donnera le temps d'avoir recours à de nouveaux expédiens ſi celui-ci manque; ce qui n'eſt pas à préſumer.

LETTRE DU CAPITAINE TOMLINSON à ROBERT LOVELACE.

Lundi 19 Juin.

MONSIEUR,

JE ſuis maintenant en état de vous rendre plaiſir pour plaiſir, & de récompenſer la ſatisfaction que vous m'avez donnée, ainſi qu'à mon cher ami M. Harlowe, en nous apprenant l'heureux rétabliſſement de ſa chère nièce. Il eſt très-décidé à combler ſes déſirs & les vôtres en vous la donnant de ſa propre main.

Comme la cérémonie a été néceſſairement retardée à cauſe de ſa maladie, & que

que l'anniverſaire de M. Harlowe arrive jeudi 29 du préſent, où il entrera dans ſa 74e. année, & que ſa chère nièce a peut-être encore beſoin de quelque temps pour ſe rétablir complètement, il déſire beaucoup qu'on choiſiſſe ce jour-là pour la célébration, afin que tous les ans à pareil jour il puiſſe faire une double réjouiſſance juſqu'à la fin de ſa vie.

En conſéquence, il a réſolu de partir ſecrètement, pour être à Kentish-Town le ſoir de mercredi en huit.

Toute la famille avoit coutume, à ce qu'il dit, de s'aſſembler pour célébrer ſon anniverſaire, mais comme ils ſont maintenant dans une ſituation trop triſte pour une fête, il donnera pour excuſe que ne pouvant ſupporter d'être à la maiſon ce jour-là, il a réſolu de s'abſenter pour deux ou trois jours.

Pour mieux garder l'incognito, il partira à cheval, accompagné ſeulement d'un domeſtique affidé. Il deſcendra dans l'auberge la plus apparente, & il vous attendra tous deux le lendemain matin, s'il ne reçoit de moi aucun avis contraire. Après la cérémonie, il vous accompagnera à la ville dans le carroſſe qu'il ſuppoſe qui vous amènera.

Il déſireroit beaucoup que je fuſſe préſent

à cette cérémonie. Je lui ai promis que je ferois fur pied avant la pointe du jour, afin de mettre tout en ordre.

Il eft très-charmé que vous foyez muni de la permiffion eccléfiaftique. Il parle très-obligeamment de vous, M. Lovelace. Il dit même que fi quelqu'un de la famille veut encore perfifter dans la défunion après la cérémonie, il fe rangera tout-à-fait du parti de fa chère nièce, & époufera fes intérêts.

Je vous ai avoué la dernière fois que j'ai été à Londres que j'avois dit un mot à M. Harlowe de la méfintelligence que j'avois trouvée entre vous & fa nièce, & cela dans la crainte que Madame ne montrât quelque léger mécontentement en fa préfence, fi je venois à bout de lui perfuader de venir en perfonne, ce qui étoit douteux alors. Mais j'efpère qu'il ne refte plus rien de ce nuage.

J'étois abfent quand votre meffager eft venu, & c'eft mon excufe de ne vous avoir pas répondu par lui.

Ayez la bonté de faire agréer mes ref-pectueux complimens à cette admirable Dame, & croyez-moi toujours:

Votre &c.

ANTOINE TOMLINSON.

J'AI cacheté cette lettre & je l'ai r'ouverte après. Tu peux ſuppoſer qu'elle m'a été apportée par un exprès. Le cachet étoit de nature à ne pas faire rougir l'écrivain. J'ai pris ſoin de m'informer de la ſanté du Capitaine de façon à être entendu de Clariſſe. Je vais maintenant me ſervir de cette lettre pour pacifier tout, ſuivant la façon dont elle prendra la choſe, ſi mes deux métamorphoſes répondent à mon ſonge merveilleux, ce que je crois très-fort, car j'ai grande foi aux ſonges. — Je crois qu'il ne ſera pas hors de propos en changeant d'habits, de laiſſer la lettre du digne Capitaine ſur le chemin de ma bien-aimée. (§)

(¶) LETTRE XVIII.

LOVELACE à BELFORD.

Mercredi à midi, 21 *Juin.*

QUE vais-je dire maintenant ? moi qui, il y a quelques heures, avois tant de foi aux ſonges ; qui m'étois même déjà propoſé de commencer mon traité *des rêves de la nuit*, *des rêves du jour* ; qui me

plaisois tant à faire dialoguer ensemble la vieille douairière & ma jeune Clarisse; qui m'étois tant amusé des deux métamorphoses. (bien certain que mon songe s'accompliroit à la lettre.) Je ne me fierai plus désormais à toutes ces visions, à toutes ces vaines illusions d'une imagination folle & dépravée.

Voici comme les choses se sont malheureusement passées.

Je sortis à huit heures, parfaitement content de moi, afin de procurer à l'intrigante maîtresse & à la perfide suivante l'occasion qu'elles désiroient tant, en ordonnant pourtant à Will de faire bonne garde, de peur que Clarisse ne soupçonnât ma ruse & ne prît un carrosse de louage au lieu de celui de la douairière. Mais d'abord j'envoyai savoir comment elle se portoit. On me répondit qu'elle étoit très-mal & qu'elle avoit passé une très-mauvaise nuit: dernière circonstance que je crois très-probable, car je sais que les gens qui ont des complots en tête ont rarement & ne méritent guères des nuits tranquilles.

Je demandai la permission d'envoyer chercher un médecin; je fus refusé.

Je fis quelques tours de promenade dans le parc de St. James, me faisant

compliment de mes rares inventions : ensuite plein d'impatience, je pris un carrosse, avec une des glaces tout-à-fait levée & l'autre à moitié, d'où, sans être vu, je jetois un coup-d'œil sur tous les cabriolets que je voyois passer dans mon chemin jusqu'à Lincolns-inn-fields. Lorsque j'y fus arrivé, j'envoyai le cocher demander que quelqu'un de la maison de madame H.... vint me parler à la portière, ne doutant pas que je n'apprisse l'arrivée de ma belle fugitive, car il étoit alors dix heures & demie.

Un domestique vint, qui me dit que la vieille douairière venoit dans le moment de rentrer seule dans sa voiture.

Je descendis tout épouvanté, & j'entendis de la bouche même de madame H...., que Dorcas l'avoit engagée à donner sa protection à sa maitresse, mais qu'elle étoit venue lui dire ensuite qu'elle avoit changé d'idée, & qu'elle ne vouloit pas quitter la maison où elle étoit.

Confondu d'étonnement & ne sachant ce qui pouvoit être arrivé, je remontai en carrosse, & j'ordonnai au cocher de fouëtter au plus vîte chez la Sinclair. Dans un instant m'y voilà arrivé, & ma première demande fut si Clarisse étoit en sûreté ?

(M. Lovelace fait ici un récit très-circonstancié de ce qui s'étoit passé entre Clarisse & Dorcas, mais comme il ne pouvoit donner tout au plus que des conjectures sur les motifs qui l'avoient portée à refuser le parti que Dorcas lui proposoit ; nous croyons devoir omettre sa rélation & y suppléer par quelques notes de Clarisse. Mais il faut dire d'abord à quelle occasion ces notes furent faites.

Le lecteur doit se rappeler que dans la lettre de Miss Clarisse à Miss Howe, (*) lorsqu'elle s'enfuit à Hamstead, elle lui promet de lui apprendre à loisir toutes les particularités de son évasion.

Elle avoit en effet le dessein de continuer le récit de tout ce qui s'étoit passé entre elle & M. Lovelace depuis sa dernière narration. Mais l'incertitude où elle étoit restée depuis ce temps-là, jointe au traitement exécrable qu'elle avoit essuyé dans la dernière entreprise de Lovelace, suivi d'une semaine de délire, l'avoit empêchée de poursuivre son récit. Cependant ayant toujours en vue de s'acquitter de sa promesse aussitôt qu'elle

(*) Voyez Lettre XXVIII, Tome VII.

pourroit le faire, elle faisoit des notes de tout ce qui se passoit, afin d'aider sa mémoire : – à laquelle, comme elle l'observe dans un endroit, elle devoit moins que jamais se fier depuis le dernier trouble de sa tête.)

Dans ces notes ou tablettes de souvenir elle observe : qu'ayant des craintes que Dorcas ne fût une traîtresse, elle se seroit bien en-allée tandis qu'elle étoit sortie pour chercher un carrosse, qu'elle étoit même descendue tout doucement jusqu'au bas de l'escalier dans cette intention, mais que voyant madame Sinclair à l'entrée de la porte, (postée là sans doute par Dorcas,) elle étoit remontée promptement sans être apperçue.

(*Elle étoit donc montée à la salle à manger, où elle vit la lettre du capitaine Tomlinson : Voici les réflexions qu'elle fait sur cette lettre dans ses notes.*)

Que je suis embarrassée ! Il peut avoir eu quelque dessein en laissant cette lettre. Je ne vois ici aucun autre papier de quelque conséquence : Quelle alternative ! De rester & d'être la femme du plus vil des hommes ! – Comme mon cœur se révolte contre cette idée ! Si j'essaie de m'échapper sans réussir, ma ruine est iné-

vitable ! — Dorcas peut me trahir ! — Je la regarde même à présent comme son suppôt ! Lorsqu'il est sorti, j'ai vu sans qu'on m'apperçût, qu'elle lui disoit à l'oreille & même d'un air très-familier ; *ne craignez rien*, *Monsieur*, en lui faisant la révérence.

Lorsqu'elle m'a offert de se prêter à mon évasion, elle n'a point paru s'inquiéter de sa sûreté personnelle, dans le cas où je parviendrois à m'échapper : Elle avoit cependant lieu de craindre en pareil cas la vengeance de son maître, & elle ne manque pas de prévoyance. — Demander que je la prisse avec moi étoit une idée qui étoit bien à la portée de son intelligence, si elle m'étoit réellement fidelle. — Cependant ne blessons point la charité, quoiqu'en usant toujours des précautions de la prudence. Pourroit-il se trouver au monde une femme qui en agît aussi indignement avec une personne de son sexe ? — Oh oui, madame Sinclair : & elle est sa tante. — Dieu veuille me délivrer ! Mais hélas ! je me suis mise moi-même dans l'impossibilité qu'il me protège par des moyens naturels, & je suis déjà tout-à-fait perdue ! J'ai aussi contre moi la malédiction d'un père ! Après avoir rendu vaines toutes les peines & les sollicitudes

de mes amis, je ne dois pas m'attendre que le ciel faſſe des miracles en ma faveur.

Si je m'échappe, que vais-je devenir, pauvre malheureuſe créature, abandonnée comme je ſuis ! Sans défenſe contre les entrepriſes d'un ſexe ! — Contre les circonſtances ! — Enfin expoſée à toutes ſortes de dangers ! Que le ciel daigne me protéger !

Son infâme Will n'eſt pas ſorti avec lui ! Sans doute il rode ici autour pour épier mes démarches ! Toutes réflexions faites, je ne m'en irai point par le carroſſe.



Il eſt aſſez étrange que ce carroſſe ſe trouve là ſi à propos. — C'eſt, je crois, comme tous *ſes autres à propos !* — Que cette idée vienne tout-à-coup à Dorcas ; qu'elle ait le courage de ſupplier une Dame inconnue, d'accorder ſa protection à une autre inconnue ! Que cette Dame y conſente ſi facilement ! Que leur entretien ſoit ſi long, vu la diſtance de leurs rangs ! Car dans un cas auſſi épineux, & le temps étant auſſi précieux qu'il l'eſt, il y a plus d'une demi-heure que Dorcas eſt partie ! Cependant la voiture étoit diſoit.

on toute prête devant la boutique d'un épicier voisin.

Il est vrai qu'il se trouve de vieilles Dames assez babillardes de leur naturel: il y a aussi, sans doute, quelques bonnes ames dans le monde.

Mais qu'il se trouve que ce soit justement une veuve maîtresse de ses volontés! Que Dorcas la connoisse à ses armes! Les filles de sa condition ne sont pas, je crois, si savantes dans le blason; il y en a pourtant quelques-unes. Les domestiques ont la manie de se croire honorés des honneurs & du rang des personnes de qualité qu'ils servent! Mais que son rusé valet ne soit pas sorti avec lui! — & cette lettre de Tomlinson! .

Malgré ma ferme résolution de n'être jamais à ce misérable, ne puis-je pas me jeter sous la protection de mon oncle à Kentish-Town ou à Highgate, si je ne peux m'échapper auparavant, & là me délivrer enfin de lui? Ne pourrois-je pas éprouver des maux pires que ceux que je connois, si je puis éviter le dernier outrage? Il ne m'a point menacé de nouvelles indignités. — Je l'ai pourtant traité assez librement & avec justice! — Je

resterai, je crois; au moins jusqu'à ce que je puisse écarter ce maudit Will (*).



Ce Will est un malheureux: Dorcas aussi, je le soupçonne, est une infâme. Ne songer à sa sûreté & à elle-même que la dernière! Elle va & vient autour d'un carrosse; elle me joue avec son prétendu carrosse.

Voilà donc toutes mes espérances de fuite évanouies! Malheureuse créature! A quels maux es-tu encore réservée? — Oh! que mon cœur souffre d'être forcée de revoir encore un homme si vil & de converser avec lui! (§)

(*) Elle essaya de l'éloigner, mais le matois s'en dispensa, en feignant de s'être démis la cheville en tombant dans l'escalier. *C'est un tour*, dit l'intrigant Lovelace, dans sa relation que nous avons négligée *que je lui avois appris en pareille occasion à Amiens.*



(¶) LETTRE XIX.

LOVELACE à BELFORD.

Mercredi, après midi.

ÉCONDUITE & toujours malheureuse dans son projet de s'évader; obligée malgré elle de se trouver avec moi dans la salle à manger, & peut-être appréhendant que je ne lui fisse des reproches sur sa ruse & sa feinte maladie, je m'attendois que cette chère perverse alloit débuter avec moi sur un ton plein de véhémence & d'indignation. Mais je me flattois de l'espérance, que par la douceur naturelle de son caractère, par les réflexions que j'attendois d'elle sur sa situation, par le contenu de la lettre de Tomlinson, (que Dorcas m'avoit dit lui avoir vu lire) & par le temps qu'elle m'avoit fait l'honneur de m'admettre en sa présence, elle ne porteroit pas le ressentiment aussi loin qu'elle a fait.

En entrant dans la salle à manger, je la félicitai ainsi que moi, sur son prompt rétablissement. Je voulus même prendre sa main, avec l'air d'une tendresse respectueuse,

pectueuse ; mais elle étoit résolue de reprendre sur le même ton où elle étoit restée.

Elle se détourna de moi, en retirant sa main, & me repoussant d'un air d'indignation. — Si je me trouve encore une fois avec vous, dit-elle, c'est que je ne peux m'en empêcher. Qu'avez-vous à me dire ? Parlez. Pourquoi suis-je ici retenue contre ma volonté ?

Avec le sérieux le plus grave dans mon discours & dans mes manières, je la pressai de hâter le jour de la célébration. Je vis que je n'y gagnois rien. J'avois une lettre dans ma poche, lui dis-je, (en me fouillant, quoique je susse bien qu'elle étoit encore sur la table où je l'avois laissée) dont le contenu pourroit nous rendre tous deux heureux. Si je ne la lui avois pas montrée plutôt, c'est que j'espérois l'engager à être à moi avant le jour dont il est fait mention dans la lettre.

Je la cherchai dans toutes mes poches, ne perdant pas de vue ses yeux, que je vis tournés du côté de la table où elle étoit.

J'étois fâché de ne la pas trouver. — A la fin dirigé par ses regards malins, je l'apperçus sur la table à l'autre bout de la chambre.

Je fus la chercher avec joie. Madame, daignez prendre la liberté de lire cette lettre, lui dis-je d'un air satisfait & plein d'assurance.

Elle la prit, & jeta les yeux dessus; mais si négligemment, qu'elle faisoit voir clairement qu'elle l'avoit déjà lue: elle la jeta ensuite, sans me dire un mot d'honnêteté, sur le siège le plus proche d'elle.

Je la pressai de me rendre heureux dès le lendemain, ou vendredi matin: Je la priai au moins de ne pas rendre inutile le voyage de son oncle, & ses obligeans efforts pour parvenir à une sincère réconciliation entre nous tous.

Entre nous tous, répéta-t-elle avec un air de dédain & d'incrédulité. O Lovelace, tu es sûrement allié de très-près au grand suborneur du genre-humain, à voir comme tu tâches d'assortir les tentations aux inclinations! — Mais quel honneur, quelle foi, quelle sincérité, s'il étoit possible (ce que je ne ferai jamais) que j'entrasse avec toi en conversation sur ce sujet, pourrois-je attendre d'un homme tel que tu t'es montré?

Ce reproche me piqua au vif. — Une Dame de votre caractère, & de votre perfection, qui feint une maladie pour

éviter de voir un homme qui l'adore, ne devroit pas. —

Je sais ce que tu voudrois dire, dit-elle en m'interrompant. — Il y a mille petites bassesses auxquelles mon ame ne se feroit jamais abaissée & qui m'ont fait me mépriser moi-même : mais c'est la contagion de la compagnie qui ma gagnée ; c'est toi qui m'as mise dans la nécessité de me prêter à ces petitesses. Malgré mon dénuement, je rends grâces au ciel de ce que je ne suis pas encore déchue au point de désirer d'être à toi.

Comme l'offenseur, je dois, Madame, avoir patience ; & le droit de faire des reproches appartient à l'offensée. Mais il faut espérer que votre oncle n'est d'aucun complot contre vous. Il y a des circonstances dans la lettre sur laquelle vous avez daigné jeter les yeux. —

Elle m'interrompit encore. — Je vous demande une seconde fois pourquoi je suis ainsi retenue dans cette maison ? — Ne vois-je pas que je suis entourée de malheureuses, qui, quoiqu'elles portent l'habit de mon sexe, dressent, autant que je peux en juger, toutes leurs embûches pour m'entraîner à ma perte ?

Je lui dis, qu'elle feroit très-fâchée sans doute, qu'on fît venir madame Sinclair

& ses nièces pour justifier l'honneur de leurs personnes & de leur maison.

Si elles n'en veulent qu'à ma vie, qu'elles viennent ; elles seront les bien-venues. Je bénirai même la main qui frappera le coup ! oui, je la bénirai ! —

Ce sont de vains propos que de parler ainsi de mourir ; pur jargon des jeunes personnes, lorsqu'elles sont contredites par ceux qu'elles haïssent. Mais permettez-moi de vous prier, adorable créature ! —

Point de vos prières. Je ne veux pas être ainsi détenue contre ma volonté. Malheureuse, malheureuse créature que je suis, dit-elle, dans une espèce de transport frénétique, en se tordant les mains, se détournant de moi, & levant les yeux au ciel ! Ta malédiction, ô mon père, semble être maintenant à son comble dans ses plus terribles effets. Mon ame affoiblie me remplit du sinistre pressentiment que je suis sur le point d'être une créature tout-à-fait perdue dans ce monde & dans l'autre. Sauve-moi, grand Dieu, s'écria-t-elle en se jetant à genoux, ah ! sauve-moi de cet homme & de moi-même !

Je me jetai aussi à genoux devant elle, extrêmement affecté. — Oh ! si je pouvois

rappeler la journée d'hier! — Pardonnez-moi, adorable créature! — Oh! pardonnez-moi le passé, puisqu'il ne reste qu'un seul moyen de le réparer: pardonnez-moi à cette seule condition, — qu'à l'avenir mon honneur & ma foi. —

Elle m'interrompit en se levant. — Si votre intention est de me prier de ne point demander la vengeance des loix, ou de ne point invoquer celle de mes parens, particulièrement de mon cousin Morden, lorsqu'il sera de retour en Angleterre....

Au diable soit la loi, en me levant aussi, (elle tressaillit) ainsi que tous ceux à qui vous parlez de demander vengeance! — Je défie & les loix & eux. Tout ce que je demande c'est votre pardon, & que d'après mon répentir sincère, vous daigniez me rétablir un jour dans votre estime.

Oh! non, non, non, s'écria-t-elle en levant ses deux mains jointes, jamais, jamais je ne veux, je ne puis vous pardonner! & la nécessité de vous voir, de vous parler, est pour moi une punition plus cruelle que la mort même.

Ma chère vie, voici la dernière fois que vous me verrez dans cette posture à cette occasion: (& je me mis une seconde

fois à ses genoux.) Donnez-moi l'espérance, que vous serez à moi jeudi prochain, jour de la naissance de votre oncle, ou plutôt encore. Plût au ciel que je n'en fusse jamais venu à ces indignités! — Votre indignation ne sera, ne pourra jamais être plus grande que mes remords. — Je la saisis alors par sa robe; car elle vouloit se retirer.

Que les remords soient ton partage! — Pour ton propre salut, que les remords soient ton partage! Jamais je ne te pardonnerai, jamais je ne serai à toi! — Laisse-moi me retirer! — Je veux me retirer. — Pourquoi cette humble posture devant une malheureuse que tu as indignement humiliée?

Adorable Clarisse, dites seulement que vous réfléchirez....... que vous prendrez quelque temps pour considérer ce que l'honneur de nos deux familles exige de vous. Je ne me lèverai point. Je ne vous permettrai point de vous retirer (tenant toujours sa robe) que vous ne m'ayez dit que vous considérerez. — Prenez cette lettre. Pesez bien votre situation & la mienne. Dites que vous voulez vous retirer pour faire vos réflexions: & alors je ne vous retiens plus.

La force ne fera rien avec moi. Quoique esclave, quoique prisonnière par ma

situation, ma volonté reste libre. — Encore une fois je ne te promettrai rien. — Retenue malgré moi — contrainte par la force — non, je ne te promettrai rien!

Noble créature! mais non pas implacable, j'espère. Promettez-moi seulement de revenir dans une heure!

Je ne te promets rien.

Seulement que vous me reverrez ce soir.

Ah! que ne puis-je dire.... plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir de dire: je ne te reverrai jamais! — Plût au ciel que je ne dusse jamais te revoir!

Beauté trop irritée. — (la retenant toujours.)

Je ne te dis rien qui ne soit le vœu bien réfléchi de mon cœur, quoique je parle avec véhémence. — Oh! si je pouvois éviter d'abaisser mes regards sur toi, homme rampant & vil — aussi abject qu'insultant. — Laisse-moi me retirer. — Je ne me connois plus. — Laisse-moi me retirer.

Je lâchai ma proie pour joindre mes deux mains. — Retirez-vous, lui dis-je, ô souveraine de mes destins, retirez-vous, puisque vous le voulez. — Mon sort est entre vos mains. — Il dépend d'un mot de votre bouche. — Votre mépris ne fait qu'augmenter mon amour! Votre ressentiment est trop bien fondé. — Mais chère,

très-chère Clariffe, de grâce revenez, revenez avec une ferme réfolution d'accorder votre pardon & la paix à un homme qui vous adore.

Elle s'enfuit de moi. — L'ange s'enfuit auffitôt qu'il eut la liberté de fes aîles. Et moi rampant dans la pouffière, en efclave méprifable, & non plus le fier & triomphant Lovelace, je me levai & me retirant, j'effayai de me confoler, par l'idée que dans la circonftance où elle eft, dépourvue d'amis & de fortune, dans l'attente de fon oncle qui doit arriver fitôt, & tout réconcilier, (ce qu'elle croit encore, grâces à mon deftin.....)

Oh! fi elle vouloit feulement me pardonner. — Si elle vouloit me pardonner généreufement & recevoir mes vœux à l'autel au moment même de fon pardon, afin que je n'euffe pas le temps de retomber dans mes anciennes préventions! — Sur mon falut, Belford, cette chère fille donne le démenti à toutes nos maximes de libertins! — Il faut que la vertu foit plus qu'un vain nom; oui, je le vois maintenant: *une fois fubjuguée, c'eft pour toujours*, infigne fauffeté! — Mais, Belford, elle ne l'a jamais été fubjuguée. — Quai-je obtenu de plus qu'un furcroît de honte

& de confusion – tandis que sa gloire s'est établie par ses souffrances?

Le seul mérite que j'aie, c'est que tout le sexe doit m'avoir obligation de ce que j'ai mis cette noble créature à l'épreuve; elle l'a supportée si glorieusement, que la gloire en réjaillit sur tout son sexe.

Cependant – mais je ne veux rien ajouter — quelle force ont sur nous les mauvaises habitudes! — Je veux prendre l'air & tâcher de m'éviter moi-même. — Ne viens pas insulter à mes accès de foiblesse — à mes projets contradictoires — à mon irrésolution — tout ira bien. (§)

(¶) LETTRE XX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi soir.

IL vient de m'arriver un exprès du château de M.... Il dit que mon oncle est très-mal. On désespère de sa vie. Sa goutte est remontée dans l'estomac, pour avoir bu de la limonade avec excès.

Un homme de deux cents mille livres de rente préférer ses goûts à sa santé! Il mérite de mourir. Mais n'avons-nous pas

tous nos paſſions déréglées à ſatisfaire? Et toutes généralement portent leur châtiment avec elles. — Témoin le neveu auſſi-bien que l'oncle.

On avoit chargé ce meſſager d'autres commiſſions; mais le drôle a étendu un peu plus loin les ordres qu'il avoit reçus, afin de venir faire ſa cour au ſucceſſeur.

Je ſuis bien aiſe de ne m'être pas trouvé au château de M.... lorſque Milord prit cette agréable potion, (agréable pour lui dans le temps qu'il la prenoit.) Il y a des gens dans le monde qui auroient eu la méchanceté de dire que c'étoit moi qui l'avois engagé à la prendre.

Cet homme dit que Milord étoit ſi mal lorſqu'il le quitta, que la famille commençoit à parler de m'envoyer chercher en poſte. Comme je ſais que le vieux Pair a une bonne quantité d'argent comptant, dont il tient rarement un compte exact, il eſt de mon intérêt de m'y rendre le plutôt que je pourrai. Mais que ferai-je pendant tout ce temps de la chère perſonne? Demain paſſé, je ſerai peut-être en ét t de réſoudre cette queſtion. — Je crains qu'elle ne me force au déſeſpoir.

J'ai envoyé la prier de m'accorder ſa compagnie: on m'a refuſé avec mépris.



Je viens d'avoir le bonheur de recevoir dans ce moment une troisième lettre de ma chère correspondante Miss Howe. C'est un petit démon un peu sévère ! — Cette lettre auroit, j'en suis sûr, donné le coup de la mort à ma bien-aimée, si elle eût tombé dans ses mains. J'en joins ici une copie. Lis-la de suite.

COPIE DE LA LETTRE de Miss Howe à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 20 *Juin*.

MA TRES-CHERE MISS HARLOWE,

Je me hasarde encore à vous écrire, (quoique contre mon inclination) & cela par votre ancien messager, quoique je m'en soucie fort peu.

J'ignore dans quel état vous pouvez être. Peut-être êtes-vous malade, & ce seroit une dureté alors de vous faire des reproches sur un silence que vous n'auriez pas été en état de faire cesser. Mais si vous êtes en santé, je ne fais pas de reproches que vous ne méritiez, de n'a-

voir répondu à aucune de mes dernières lettres. Vous m'avez accusé la réception de la première (*) (qui, je crois, vous importoit trop pour rester sans réponse.) Dans l'autre qu'on vous a remise à vous-même (†), je vous priois si instamment de m'accorder la faveur de quelques lignes, que je suis étonnée comment vous avez pu ne pas me faire cette grâce — & ce qui est plus surprenant encore, c'est de n'avoir point entendu parler de vous depuis.

Le messager m'a fait un conte si étrange de la situation où il vous a trouvée, & de ce que vous lui avez dit, que je ne sais qu'en conclure: sinon que c'est un imbécille, qui malgré sa bêtise & son ineptie, a encore la vanité de faire l'homme d'esprit, & qui en donnant dans les descriptions & le merveilleux, prête un air de contes bleus à tout ce qu'il raconte. Vous m'en croirez, lorsque vous saurez qu'il vous a dépeinte dans une extrême douleur (§) & cependant si riche en embonpoint, le visage *si enluminé*, c'est son expression, & les bras si charnus, qu'on

(*) Voyez Lettre XXVI, Tome VII.
(†) Voyez Lettre XX, Tome VIII.
(§) Voyez Lettre XIX, Tome VIII.

imagineroit

imagineroit que vous étiez travaillée d'un poiſon violent; d'autant plus que lorſqu'on le fit entrer, vous étiez ſur un lit de repos, ſans que vous ayez fait le moindre mouvement pour vous lever ou vous mettre ſur votre ſéant.

Sur mon honneur, Miſs Harlowe, je ſuis dans une mortelle inquiétude ſur votre compte. Vous me permettrez de vous dire que votre prompt retour avec votre ſéducteur, a très-fort trompé mon attente. Vous n'avez pas agi en cela dans votre caractère. Mde. Townſend m'a dit ſur le témoignage des femmes d'Hamſtead, avec quelle joie vous vous étiez remiſe une ſeconde fois entre ſes mains: cependant il étoit impoſſible que vous fuſſiez mariée alors!

O Dieu, ma chère, quelle déplorable choſe! Après avoir pris tant de peines pour vous délivrer de cet homme! Mais vous ſavez mieux que perſonne..... Quelquefois je m'imagine que ce n'eſt pas à vous que ce lourdaut a remis ma lettre. Cependant ce doit être à vous. Mais il eſt bien étrange que vous n'ayiez pu m'envoyer par lui une ſeule ligne: — pas un mot! — Et ſitôt rétablie pour retourner avec ce miſérable!

Je ne ſuis pas ſûre que la lettre que j'écris maintenant vous parvienne: voilà pourquoi je ne vous dis pas la moitié de

ce que j'aurois à vous dire. Mais si vous jugez à propos de m'écrire, faites-moi savoir, je vous prie, qui étoient ces belles Dames ses parentes qui sont venues vous voir à Hamstead, & qui vous ont ramenée si joyeuse dans une maison que je vous avois tant de fois averti d'éviter. Mais je ne veux rien dire de plus — du moins jusqu'à ce que je sois mieux informée. Car jusqu'à présent je ne peux que rester confondue d'étonnement.

Malgré toute la bassesse de cet homme, il est évident qu'il y avoit quelque chose de plus qu'un *amour caché*. — Bon Dieu! — Mais je finis. — Je ne sais pourtant pas trop comment me taire. — Mais enfin je finis. Il le faut.

Daignez seulement m'apprendre, ma chère, une chose que je ne puis expliquer: faites-moi savoir, si vous êtes réellement mariée ou non. Alors je saurai s'il doit y avoir ou non un terme plus court que l'une de nos deux vies, à une amitié qui a toujours fait la gloire & l'orgueil de

Votre affectionnée,

ANNE HOWE.

Dorcas me dit qu'elle a *scruté* (c'est son expression) sa maîtresse dans une conversation qu'elle vient d'avoir avec elle.

Sa maîtresse se sent encore portée, à ce qu'elle dit à cette fille, à mettre sa confiance en elle. Dorcas espère qu'elle l'a rassurée; mais elle m'avertit de ne pas trop m'y fier. Cependant la lettre de Tomlinson doit infailliblement avoir fait quelque effet. Je viens de la lui envoyer par Dorcas, en la priant de vouloir bien la relire... Elle ne me l'a pas renvoyée, comme je le craignois. C'est un bon signe, à ce que je présume.

Je dis *je présume*, & toujours *je présume*: car cette charmante créature, maintenant que je suis comme pris dans mes propres filets, m'embarrasse plus mille fois que je ne l'embarrasse elle-même. (§)

(¶) LETTRE XXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi à midi, 22 Juin.

QUE je meure, Belford, si je sais ce que je dois faire, & de moi-même, & de cette surprenante fille. — Tantôt calme, tantôt agitée. — Mais je sais que tu n'aimes pas plus que moi qu'on anticipe.

A mes prières réitérées, elle m'a accordé une entrevue à ſix heures du matin. Elle étoit toute habillée; car elle n'a pas quitté ſes habits depuis qu'elle a déclaré qu'elle ne ſe déshabilleroit plus dans cette maiſon. Elle avoit un air charmant, malgré un mal d'eſtomac de trois heures. (Dorcas m'a dit qu'elle avoit été réellement malade) ſans avoir pris aucun repos, les yeux rouges & enflés à force d'avoir pleuré. Qu'il me paroît étrange, que ces deux aimables fontaines ne ſoient pas épuiſées depuis long-temps! mais elle eſt femme. — Et les anatomiſtes, je crois, aſſurent que les femmes ont le cerveau plus humide que les hommes.

Hé bien, ma très-chère ame, j'eſpère que vous avez bien peſé tout le contenu de la lettre du capitaine Tomlinſon. Mais puiſque nous voilà enſemble de ſi bonne heure, je vous conjure de rendre ce jour le plus heureux jour de ma vie.

Elle me jeta un regard peu favorable. Dès qu'elle entra, ſes ſourcils parurent couverts d'un nuage épais; mais lorſqu'elle ſe diſpoſa à me répondre, un ſérieux plus ſombre encore ſe répandit dans ſes aimables traits.

Votre air, vos regards, lui dis-je, mon cher amour, ne ſont pas propices pour

moi. Permettez que je vous ſupplie avant que vous partiez de vous abſtenir de toutes récriminations ; car le répentir & le ſentiment de mon indigne conduite avec vous ſont ſi vifs, que je ne ſais comment ſupporter les reproches de ma propre conſcience.

Puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible de vous éviter, dit-elle, j'ai fait tous mes efforts pour me commander une patience & un calme, dont je ne me croyois plus capable en vous voyant. Combien ce calme doit durer, c'eſt ce que je ne ſaurois dire; mais j'eſpère du moins prendre ſur moi de vous parler ſans cette véhémence que j'ai montrée hier ſans pouvoir m'en empêcher. (*)

(*) Clariſſe dans ſes notes dit: « je crains » que Dorcas ne ſoit fauſſe. Ne puis-je donc » eſpérer de venir à bout de l'engager à me » laiſſer à ma liberté? J'aime mieux tenter » cette voie que de me fier à cette fille. Si » je ne peux l'obtenir de lui, & qu'il me » faille le voir en préſence de mon oncle, » j'eſpère avoir alors le courage de renoncer » à lui. Mais je ſerois bien aiſe d'éviter de » compoſer avec ce miſérable, & de lui donner » une attente que mon intention eſt de ne pas » remplir. Si je ſuis maîtreſſe de mes propres » réſolutions, mon oncle lui-méme ne ſera » pas capable de me déterminer à enchaîner » mon ame avec un homme auſſi vil. »

Après une pause, (j'étois tout attention) elle continua:

Il m'est aisé de voir, M. Lovelace, que vous me préparez de nouvelles violences, si je résiste à vos desseins, quels qu'ils soient. Je les supposerai même tels que vous me protestez solemnellement qu'ils sont. Mais je vous ai déclaré aussi solemnellement ma résolution, que je ne *veux* ni ne *peux* être à vous, ni à aucun homme sur la terre. Je renonce néanmoins à toute espèce de vengeance pour les torts que vous m'avez faits. Je ne veux que me retirer sans bruit dans quelque coin obscur, pour m'y cacher de vous & de tous ceux qui m'ont autrefois aimée. Ce désir de réconciliation avec mes parens qui étoit si violent en moi, est bien amorti. Ils ne me recevront point à présent, quand même ils le voudroient. Déchue & déshonorée à mes propres yeux, je me trouve indigne de leur faveur. Je vous conjure donc, Lovelace, dans l'amertume de mon ame (ses yeux étoient pleins de larmes) je vous conjure de m'abandonner à mon destin. En le faisant, vous me causerez la plus grande des satisfactions que je sois maintenant capable de sentir.

Où voulez-vous donc aller, ma chère vie?

N'importe où. Lorſque je ſerai hors de cette maiſon, je laiſſerai à la Providence le ſoin de diriger mes pas. Je ne connois que trop l'abandon où je ſuis. Je ſais que je n'ai maintenant aucun ami dans le monde. Juſqu'à Miſs Howe m'a abandonnée, — ou vous ſeriez.... — vous me les avez fait perdre tous. — Et vous avez été pour moi un ennemi barbare — vous le ſavez bien.

Elle s'arrêta.

Je n'eus pas la force de répondre.

Les maux que j'ai ſoufferts, continua-t-elle (en ſe détournant de moi) quoique irréparables, ne ſont que des maux *temporels & paſſagers*. Laiſſez-moi dans la douce eſpérance de pouvoir un jour obtenir pardon du ciel pour l'offenſe que vous m'avez fait faire à mes parens & à la vertu; afin que je puiſſe éviter des maux plus grands que les *maux temporels*. C'eſt-là maintenant que ſe bornent tous mes déſirs. Que demandai-je que ce que j'ai droit de demander, & ce qu'on ne peut refuſer ſans la plus inique violence?

Je lui dis nettement qu'il m'étoit abſolument impoſſible de lui accorder ſa demande. Je la ſuppliois de me donner ſa main le jour même. Je lui dis que je ne pouvois vivre ſans elle. Je lui appris

la maladie de Milord, raiſon qui m'empêchoit d'attendre l'anniverſaire de la naiſſance de ſon oncle. Je la conjurai de m'accorder ſon conſentement & de m'accompagner à Berks auſſitôt après la cérémonie. — Ainſi, ma chère ame, lui dis-je, vous ſerez délivrée d'une maiſon pour laquelle vous avez conçu tant d'antipathie.

Tu m'avoueras, Belford, que c'étoit-là une offre à faire à une princeſſe. Et j'étois en effet réſolu de tenir ma parole. Je m'imaginois, comme je te l'ai dit, avoir tué ma conſcience. Mais la conſcience, je le vois, ſi l'on parvient à l'étouffer pour un temps, ne peut pas mourir; & quand elle n'oſe parler haut, elle murmure tout bas. J'ai cru dans cet inſtant, à un léger mouvement que j'ai voulu faire pour rétrograder ſur mes pas, ſentir l'importune reſſuſcitée ſe gliſſer autour de mon péricarde, comme un ſerpent, & raſſemblant toutes ſes forces dans ſa tête, (comme le reptile mourant) enfoncer dans mon cœur ſon cruel dard.

Elle héſita & baiſſa les yeux, comme dans l'irréſolution. Mon cœur ranimé remonta juſques ſur le bord de mes lèvres, & (tu me croiras ſi tu veux) dans cet inſtant je voyois dans mon imagination,

entrer un vieux curé en lunettes, vêtu d'une robe noire couverte d'un ſurplis blanc (emblême juſte de ſon miniſtère qui, comme l'halcyon, ſous une apparence *bénigne*, amène ſouvent aux deux embarqués une vie remplie d'orages & de tempêtes) marmotant & récitant du nez les formules de l'irrévocable cérémonie.

J'eſpère maintenant, ma chère vie, lui dis-je en lui prenant la main & la preſſant contre mes lèvres, que votre ſilence eſt un heureux préſage en ma faveur. Que j'aie ſeulement, ma bien-aimée, votre conſentement tacite, & dans le moment je vole chercher un miniſtre. — Je lui promis que le reſte de ma vie ſeroit dévoué à lui plaire, & que je ſerois le meilleur & le plus tendre des maris.

A la fin, ſe tournant vers moi. – M. Lovelace, je vous ai déjà dit mes intentions. Penſez-vous que je pourrois ainſi ſolemnellement......? Elle s'arrêta là. — Je ſuis déjà trop en votre pouvoir, continua-t-elle; je ſuis plutôt votre priſonnière, qu'une perſonne maîtreſſe de ſon choix & de ce qu'elle doit faire ou devenir. – Mais donnez-moi une preuve de l'honnêteté de vos intentions, en me laiſſant la liberté de quitter à l'inſtant cette maiſon, & je vous ferai par écrit la ré-

ponse que me permettra ma malheureuse situation.

Tu t'imagines donc la belle, dis-je en moi-même, que cet offre contentera un Lovelace ? Des vivans comme moi, ainsi que les ministres d'état ne lâchent jamais leur proie, sans être assurés du double de sa valeur.

Je lui représentai que si la cérémonie se faisoit sinon ce matin, du moins demain ou jeudi, jour de la naissance de son oncle & en sa présence : nous irions ensemble à Berks, comme je l'avois proposé ; que nous quitterions ainsi cette maison, & qu'à notre retour à la ville, j'en ferois préparer une pour laquelle j'étois en marché.

Elle ne me répondit que par des pleurs & des soupirs. *Toujours crédule & dupe de ma folle espérance*, j'imputai son silence à la modestie de son sexe. Cette chère créature, dis-je en moi-même, après le ton de hauteur de son début avec moi, médite dans une douce irrésolution en quels termes elle peut, sans se compromettre, déclarer les paisibles dispositions de son cœur prêt à se rendre. Mais lorsque mes yeux pleins de douceur & de tendresse cherchèrent son visage détourné de moi, j'y reconnus bientôt que c'étoit le ressenti-

ment & non pas une timide pudeur, qui excitoit le trouble & les combats dont son sein étoit agité. (*)

A la fin, elle rompit le silence. — Je ne peux supporter, dit-elle, de me voir prisonnière dans une aussi vile maison. — Dites-moi, Monsieur, dites-moi en deux mots, si c'est votre intention ou non, de me permettre de la quitter? — De me laisser jouir de la liberté qui m'appartient de droit, en qualité de fille née Angloise.

Mais, Madame, si je vous laisse partir d'ici, ne sera-ce pas consentir à vous perdre pour toujours? — Peux-je supporter un seul instant cette pensée?

Elle se retira brusquement. — Mon ame dédaigne de discourir avec toi. — Telle fut sa violente apostrophe. — Je me jetai à ses pieds, je pris sa main malgré sa résistance, & je commençai à prodiguer les sermens, les vœux, les protestations. —

(*) Clarisse, dans ses minutes, avoue qu'il lui fut difficile de contenir son indignation dans cette conférence. " Mais lorsque je vis, " dit-elle, que toutes mes prières & mes supplications étoient sans effet, & qu'il étoit " toujours résolu de me tenir prisonniere, je " ne pus contraindre plus long-temps mon " impatience. "

Mais cette beauté irritée m'interrompit pour continuer.

Je suis lasse de toi, *homme!* Toujours il sort de ta bouche une file de vœux, de fermens & de protestations qui ne diffèrent que par le temps & le lieu! Pourquoi me retiens-tu? Mon cœur se soulève contre toi, *ô cruel instrument de l'inique vengeance de mon frère!* Tout ce que je te demande, c'est de me sauver l'autre partie de la malédiction de mon père: pour celle qui regarde le bonheur de cette vie passagère, tes bassesses & tes indignités l'ont accomplie.

Je demeurai muet. — Il y avoit de quoi! — *L'instrument de son frère!* L'instrument de James Harlowe! Feux & flammes, quelles expressions, Belford!

Je lui cédai sa main. Elle fit deux ou trois tours dans la chambre, d'un air où se peignoit tout l'orgueil de son ame altière. Ensuite s'approchant de moi en silence, puis s'éloignant & se rapprochant encore, elle me dit d'un ton radouci: — je vois ta confusion, Lovelace, — ou bien, est-ce le remords? — Je n'ai qu'une seule requête à te faire. — Celle que je t'ai répétée tant de fois: — qu'à l'instant même tu me permettes de quitter cette maison. Adieu, adieu pour toujours! Puisses-tu jouir

jouir dans ce monde du bonheur que tu m'as ravi, comme tu m'as ravi les amis que j'y poſſédois.

A ces mots elle diſparut, me laiſſant dans une ſi grande confuſion, que je ne ſavois que penſer ni que faire.

Mais Dorcas m'eut bientôt réveillé de ma léthargie. — Savez-vous, Monſieur, accourant à moi, que Madame eſt deſcendue?

Non certes! — & ſur-le-champ me voilà en bas de l'eſcalier, où je la trouvai encore une fois à la porte de la rue, ſe débattant avec Polly Horton pour ſortir.

Dès qu'elle me vit, elle ſe jeta dans le ſallon de devant, vola à la fenêtre, & eſſaya une ſeconde fois de lever le chaſſis, en criant, *bon peuple, au ſecours! au ſecours!*

Je la ſaiſis dans mes bras, & je l'arrachai de la fenêtre. Mais comme je craignois de bleſſer cette charmante créature; oui, charmante, juſques dans ſa rage; elle gliſſa de mes bras ſur le plancher. — Que je meure ici, cria-t-elle, laiſſez-moi mourir ici! reſtant toujours étendue ſans mouvement, juſqu'à l'inſtant où Sally & madame Sinclair entrèrent précipitamment.

La vue de cette vieille furie lui cauſa

une terreur visible; & moi sincèrement affecté, je les pris à témoin, madame Sinclair, miss Polly, miss Horton, soyez toutes témoins que je ne fais aucune violence à cette charmante créature.

Elle retrouva alors ses pieds, & se relevant — ô maison (regardant du côté des fenêtres & autour d'elle,) ô maison construite pour ma ruine! — Mais que cette femme sorte de ma présence, ainsi que cette miss Horton, qui n'auroit pas osé s'opposer à ma fuite, si elle n'étoit pas une basse & vile créature.

Oh, Monsieur! oh, Madame! s'écria le vieux dragon, (ses poingts renversés sur les hanches, & ses bras en cercle s'avançant d'un pied en avant de sa jupe) que de vacarme pour rien! je n'ai jamais vu de ma vie pareilles scènes, entre un gentilhomme *doux comme un poulet & une Dame sauvage comme une tigresse.*

La belle fut saisie d'effroi: elle se hâta de remonter. — Une méchante femme est certainement plus terrible à son sexe qu'un méchant homme.

Je la suivis, elle courut par son appartement dans la salle à manger. La terreur même ne peut lui faire oublier les plus légères bienséances.

Ce feroit un récit trop touchant que de

te raconter tout ce qui s'eſt paſſé d'un côté en invectives, en exclamations, en menaces, même contre ſa propre vie, & de l'autre, en reproches, en ſupplications & quelquefois en menaces. Je t'ai déjà décrit de pareilles ſcènes.

Je te dirai ſeulement qu'à la fin je parvins à lui arracher une conceſſion. Elle a eu raiſon de croire qu'il lui ſeroit arrivé pis ſur-le-champ, ſi elle ne l'eût pas fait. C'eſt qu'elle tâcheroit de ſe modérer & d'être tranquille, juſqu'à ce qu'elle vit l'événement que devoit produire le jeudi jour de la naiſſance de ſon oncle. (*) Mais plût à Dieu, s'écria-t-elle violemment en m'accordant cette chétive grâce!

(*) Clariſſe dit dans ſes minutes, qu'elle ne vit pas d'autre moyen, pour ſe préſerver d'être déshonorée à l'heure même : ſa ſeule eſpérance eſt, que ſi elle ne peut pas ſe ſauver par le moyen de Dorcas (ſur laquelle néanmoins elle a toujours des ſoupçons,) elle cherchera un moyen d'invoquer jeudi prochain la protection de ſon oncle, ou même celle des magiſtrats, s'il eſt néceſſaire. « Il verra, » dit-elle, toute timide qu'il me croit, ce » que je ſuis capable de faire pour me délivrer » de l'odieuſe contrainte où je ſuis, & d'un » homme capable de tant de baſſeſſes & d'inhu» manités réfléchies. »

plût à Dieu que ce ne fût pas un crime de mettre fin à sa propre vie, plutôt que de consentir à *me* donner cette assurance!

Cependant je vois par-là qu'elle craint qu'en interprétant en ma faveur cette assurance extorquée malgré elle, je n'en déduise une sorte de promesse de mariage. Si elle vouloit revenir dans ce moment, oui, dans ce moment, je t'assure, Belford, du fond du cœur, que je me revêtirois de sa livrée, & que je la porterois toute ma vie.

O Belford, dans quelle situation m'ont réduit mes maudites inventions! Je suis embarrassé, confus, excédé de moi-même. Prendre tant de peines pour être lâche & vil! — Mais laisse-moi te demander pour la cinquantième fois, qui auroit cru qu'il y eût eu dans le monde une pareille femme? — N'importe, elle feroit mieux de prendre garde de ne pas pousser son obstination trop loin. Elle ne sait pas à quelle vengeance peut me porter l'amour méprisé!

Toutes les scènes de trouble & d'agitation par où je viens de passer, ont tellement ému mon cœur, que ce n'est pas l'affaire d'un moment d'y faire rentrer le calme. Je vois en relisant ce que j'ai écrit, que l'agitation de mon cœur s'est communiquée à mes doigts au point que dans

quelques endroits, mes caractères sont si confus, si mal formés, que tu auras peine à les déchifrer. Cependant, pourvu qu'il y en ait la moitié d'intelligible, ce sera assez pour m'exposer à ton mépris, en voyant le beau fruit que je retire de mes stratagêmes & de mes complots. — Mais certainement, Belford, je crois avoir gagné quelque terrain par cette promesse.

Je te dois un mot en reponse aux assurances que tu me donnes, que tu n'as pas trahi mes secrets en rien de ce qui a rapport à cette charmante créature. Tu aurois pu t'épargner cette peine, Belford. Mes soupçons n'ont duré que le temps que j'ai mis à te les écrire. (*) Car j'ai aisément reconnu en me donnant le temps d'y réfléchir, que tu n'as aucun *principe*, aucune *vertu* qui pût t'égarer & te conduire à une indiscrétion. Tes motifs n'auroient pu être qu'une assez forte jalousie & un peu de lâche pitié que je te connois. Tu n'es pas capable de provoquer ma colère, & tu as toujours excité ma pitié, & je te la dois plus que jamais. Car tu es vraiment un pitoyable & pauvre homme.

Je répondrai à tes nouvelles plaintes en faveur de ma charmante, lorsque je te verrai. Adieu. (§)

(*) Voyez Lettre VIII. de ce volume.

(¶) LETTRE XXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi soir.

Je suis dans une horrible fureur contre cette perverse créature ! – Tu ne me blâmeras pas, si tu es mon ami. Elle regarde la concession qu'elle m'a faite comme extorquée ; & nous en sommes encore au point où nous en étions auparavant.

C'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu obtenir la faveur d'une demi-heure de conversation avec elle ce soir. J'avois besoin de l'entretenir sur la nécessité où je suis d'aller au château de M....

Je lui dis qu'après la bonté qu'elle avoit eue de me promettre qu'elle tâcheroit *d'être tranquille*, jusqu'à ce qu'elle ait vu l'événement de jeudi prochain, j'espérois qu'elle n'hésiteroit pas à me donner sa parole, que je la retrouverois ici à mon retour du château de M....

Elle se garderoit bien de me faire une pareille promesse. Il n'a été fait aucune mention de cette maison, dit-elle, vous le savez bien.

Et croyez-vous que j'aurois voulu *consentir à rester emprisonnée ici?* Je fus vivement piqué & cruellement trompé aussi. Si je ne vais pas au château de M..., Madame, vous voudrez bien, j'espère, rester ici jusqu'à ce que jeudi soit passé.

Il le faudra bien, si je ne peux faire autrement. — Mais j'insiste encore une fois sur la liberté de quitter cette maison, soit que vous y restiez ou non.

Eh bien, Madame, je souscris à votre demande. J'irai dès ce soir chercher un logement contre lequel vous n'aurez point d'objections à faire.

Je ne veux point de logement de votre main. — Je veux, Monsieur, aller chez Mde. Moore à Hamstead.

Chez Mde. Moore! — Je n'ai rien à objecter contre Mde. Moore. — Mais voulez-vous bien me promettre, Madame, de m'y recevoir quelquefois.

Comme je fais ici..... — si je ne peux m'en empêcher.

Fort bien, Madame. — Voulez-vous bien avoir la bonté de me dire ce que vous avez entendu, en disant *que vous resteriez tranquille?*

J'ai dit, Monsieur, que je *tâcherois d'être tranquille.* — Voilà ma phrase.

Jusqu'à-ce que vous vissiez l'événement de jeudi prochain, n'est-ce pas ?

Ne me faites point de questions pour me tendre des piéges. Je suis trop franche pour la société avec laquelle je suis.

Permettez-moi de vous demander, Madame, ce que vous entendiez en disant que si ce n'étoit pas un crime, vous mourriez plutôt, que de me donner cette assurance ?

Elle restoit dans un silence d'indignation.

Vous avez cru, Madame, que vous me donniez lieu par-là d'espérer votre pardon ?

Lorsque je croirai devoir vous répondre avec patience, je parlerai.

Vous croyez-vous en mon pouvoir, Madame ?

Si je n'y étois pas. — Elle s'arrêta.

Parlez, adorable créature, — je vous en supplie, expliquez-vous. —

Elle garda le silence : son charmant visage étoit tout en feu.

Faites-vous, Madame, quelque fonds sur mon honneur ?

Encore muette.

Vous me haïssez, Madame, vous me méprisez plus que vous ne méprisez la plus vile des créatures de ce globe.

Si je ne vous méprifois pas, vous auriez raifon de me méprifer.

Vous dites, Madame, que vous êtes dans une *infâme* maifon?— Vous n'avez aucune confiance en mon honneur? — Vous croyez *que vous ne pouvez m'éviter?*

Elle fe leva. Je vous en conjure, laiffez-moi me retirer.

Je faifis fa main en me levant, je la preffai d'abord contre mes lèvres, puis contre mon cœur, dans un violent défordre. Elle dut le fentir palpitant de paffion & prêt à forcer fes barrières. — Vous irez à votre appartement, fi vous voulez. — Mais par le grand Dieu du ciel, je veux vous y accompagner.

Elle trembla. Eh! — Je vous prie, M. Lovelace, de grâce ne m'épouvantez pas.

Affeyez-vous, Madame, je vous en fupplie, affeyez-vous.

Je vais m'affeoir.

Affeyez-vous donc, affeyez-vous. — Toute mon ame étinceloit dans mes yeux, & mes artères battoient jufqu'au bout de mes doigts.

Allons, allons, je m'affieds. — Vous me bleffez, — M. Lovelace, de grâce, ne m'é.... ne m'épouvantez pas ainfi. — Elle

s'assit en tremblant ; ma main tenant toujours la sienne serrée.

Je passai un de mes bras autour de sa ceinture, & penché sur son sein agité. — Et vous dites, Madame, que vous me haïssez ? — Et vous dites que vous me méprisez ? — Et vous dites que vous ne m'avez rien promis ? —

Oui, oui, je vous ai promis. — Eh ! ne me tenez pas ainsi penchée. — Vous voyez que je me suis assise lorsque vous me l'avez dit. — Eh pourquoi, (en se débattant) pourquoi me tenir ainsi penchée ? — J'ai promis que je tâcherois d'être tranquille, *jusqu'à ce que jeudi soit passé.* — Mais vous ne voulez donc pas me laisser ? — Comment voulez-vous que je sois tranquille ? — De grâce, ne m'épouvantez pas ainsi.

Et qu'avez-vous entendu, Madame, par votre promesse ? Y avoit-il quelque vue favorable pour moi ? Vous avez voulu dans ce moment là me le faire croire. — Aviez-vous quelqu'intention favorable pour moi, Madame ? — Avez-vous voulu me le faire croire ?

Quittez ma main, Monsieur. — Otez votre bras d'autour de moi, (en se débattant, mais toujours tremblante.) Pourquoi me regardez-vous si fixement ?

Répondez-moi, Madame; aviez-vous quelque vue favorable pour moi dans votre promesse ?

Ne me forcez pas ainsi de vous répondre.

Alors s'arrêtant & reprenant un peu ses esprits : laissez-moi aller, dit-elle : je ne suis qu'une femme — une *foible* femme. — Mais ma vie est en mon pouvoir, quoique ma personne n'y soit pas. — Je ne veux pas être contrainte de la sorte.

Vous ne le serez point, Madame; en m'inclinant profondément & quittant sa main; mais le cœur jusques sur mes lèvres, & espérant être provoqué de plus en plus.

Elle se leva, & elle se retiroit précipitamment.

Je ne vous poursuis point, Madame. Je veux éprouver votre générosité. — Arrêtez-vous, — revenez, — arrêtez-vous dans l'instant, revenez, Madame, si vous ne voulez pas me réduire au désespoir.

Elle s'arrêta à la porte, fondant en larmes. O Lovelace, — comment, comment, ai-je mérité !....?

Mon cher ange, daignez revenir.

Elle revint, mais avec une répugnance visible, & attribuant sa complaisance à la terreur.

La terreur, Belford, comme je l'ai déjà reconnu, quoique j'aie si peu profité de la découverte, doit être ma ressource, si elle me la rend nécessaire. — Il n'est point d'autre moyen avec cette charmante inflexible. — Elle s'assit vis-à-vis de moi dans un désordre extrême, — mais l'indignation dominoit visiblement dans tous ses traits.

Je m'avançois vers elle en prenant exprès l'air de la tendresse & de la douceur — Charmante créature ! mon cher ange — Mais en se levant elle exigea que je demeurasse assis à quelque distance d'elle.

J'obéis — & la suppliai de donner sa main par dessus la table, à la mienne étendue pour la joindre, voulant voir, lui disje, si elle voudroit encore m'obliger en quelque chose. Mais je ne gagnai rien par la douceur, ni par mon air affectueux & tendre. Elle me refusa sa main : — Etoit-elle sage, Belford, de me convaincre ainsi que je ne pourrois rien obtenir d'elle que par la terreur ?

Dites-moi seulement, Madame, si votre promesse d'attendre avec patience l'événement de jeudi prochain, renfermoit quelque intention favorable pour moi ?

Pouvez-vous attendre aucune faveur volontaire

volontaire d'une perfonne à qui vous ne laiffez aucune liberté dans fon choix ?

Avez-vous intention, Madame, de m'honorer de votre main en préfence de votre oncle, ou non ?

Mon cœur & ma main ne feront jamais féparés. — Et pour quelle raifon penfez-vous que j'ai réfifté à la volonté de mes meilleurs amis, de mes amis naturels ?

Je comprends votre idée, Madame. — Vous fuis-je donc auffi odieux que le vil Solmes ?

Ne me faites pas pareille queftion, M. Lovelace.

Il faut que vous me répondiez. Vous fuis-je auffi odieux que le vil Solmes ?

Pourquoi traitez-vous M. Solmes de vil ?

Ne le croyez-vous pas tel, Madame ?

Pourquoi le penferois-je ? M. Solmes s'eft-il jamais permis d'action vile avec moi ?

Très-chère créature ! ne me défefpérez pas par d'odieufes comparaifons ! Et peut-être par une préférence encore plus odieufe.

Ne me faites pas des queftions, Monfieur, auxquelles vous favez que je vous répondrai la vérité.

Quand ma réponfe devroit vous mettre

en fureur, mon cœur, Madame, & mon ame font en ce moment tout entiers à vous. Mais il faut que vous me donniez quelque espérance que la promesse que vous m'avez faite, vous lie dans votre intention, (s'il ne survient aucune raison contraire & nouvelle) à me donner votre main jeudi. Sans cela, comment voulez-vous que je vous laisse !

Laissez-moi aller à Hamstead & fiez-vous à mon indulgence.

Puis-je m'y fier ? dites seulement : puis-je m'y fier ?

Comment voulez-vous vous y fier, si vous violentez ma réponse à cette question ?

Dites-moi seulement, chère créature, dites-moi, puis-je me fier à votre indulgence, si vous allez à Hamstead ?

Si vous m'obligez de parler, Monsieur, comment osez-vous espérer de moi une promesse favorable ? Quelle vile créature je devrois être à vos yeux, si après votre bassesse & votre ingratitude envers moi, j'étois capable de vous donner pareille promesse !

Alors se levant : O le plus vil des hommes ! (ses mains jointes & le visage tout violet d'indignation) tu m'as fait habiter la plus infâme des maisons ; mais tant que

j'y ferai, j'aurai un cœur incapable de sentir autre chose que l'horreur pour elle & pour toi !

Elle jeta en même temps ses regards autour d'elle & sur moi d'un air d'inquiétude sur la conséquence d'une déclaration si sincère. — Mais n'aurois-je pas été un diable incarné, si, moi qui aime la bravoure dans les hommes, je n'eusse été plus frappé d'admiration pour son courage dans cet instant, qu'aiguillonné par le désir de la vengeance ?

La plus noble des créatures ! pouvez-vous croire qu'il me soit possible de vous laisser, & de risquer de perdre mes espérances sur un objet si parfait ? aucune promesse ! aucune espérance ! que la foudre m'écrase, si vous ne me réduisez pas au désespoir ! que la foudre m'écrase si je ne vous rends pas toute la justice qu'il est en mon pouvoir de vous rendre !

Si vous avez la moindre intention de m'obliger, laissez-moi à ma propre liberté, & que je ne sois pas plus long-temps détenue dans cette abominable maison ! Me voir contrainte comme je l'ai été ! me voir arrêtée par vos vils suppôts ! Etre entraînée de force ! & toute meurtrie en me défendant contre une violence si contraire à toutes les loix ! Lovelace, j'ose mourir, &

celle qui ne craint pas la mort, n'eſt pas femme à ſe laiſſer entraîner, par la crainte, à des baſſeſſes indignes de ſon cœur & de ſes principes.

Etonnante créature! — Mais pourquoi, Madame, m'avez-vous donné lieu de me flatter de quelque eſpoir pour jeudi prochain? Encore une fois ne me mettez pas au déſeſpoir — avec votre grandeur d'ame, ſublime créature! (j'étois plus qu'à demi frénétique) vous pourriez — vous pourriez. — Mais ne me forcez pas à vous menacer brutalement — ne me jetez pas, ne me jetez pas dans le déſeſpoir.

Mon aſpect devoit être plus menaçant encore que mes paroles. Je me levai. Elle ſe leva auſſi. — M. Lovelace, calmez-vous, — oh! vous êtes encore plus terrible que le Lovelace que j'ai long-temps redouté! — Laiſſez-moi me retirer — je vous demande la permiſſion de me retirer. — En vérité vous m'effrayez. — Cependant je ne vous donne aucune eſpérance. — Du fond du cœur je vous abh....

Arrêtez: ne dites pas, Madame, que vous *m'abhorrez*. Au moins, pour votre propre intérêt, vous devriez cacher votre haine. — Au moins ne pas l'avouer. — Je ſaiſis ſa main.

Laiſſez-moi me retirer, laiſſez-moi me

retirer, dit-elle, pouvant à peine respirer.

Je me contente de vous dire, Madame, que je m'en rapporte à votre générosité. Je ne dois pas me fier à mon cœur dans ce moment. Pour vous marquer ma soumission à vos volontés, vous vous retirerez dans ce moment *si vous le voulez*. Mais je n'irai point au château de M.... Milord peut vivre ou mourir. — Je n'irai point au château de M.... J'attendrai ici l'effet de votre promesse. Souvenez-vous Madame, que vous m'avez promis *d'être tranquille jusqu'à ce que vous ayez vu l'événement de jeudi prochain*. Jeudi prochain, souvenez-vous en bien, votre oncle viendra pour être témoin de notre union. — *Voilà l'événement*. — Vous pensez mal de votre Lovelace. — Eh, Madame, ne souffrez pas que vos principes soient dégradés par ce que vous appelez la contagion de son exemple.

Ma charmante s'enfuit avec cette demi-permission. — Elle pensa sans doute qu'elle venoit d'échapper là.... — Et elle eut raison de le penser.

Durant une demi-heure je ne sus que faire de moi-même. Cependant enragé au fond de l'ame, (en la voyant disparue, & venant à réfléchir sur sa haine pour moi, &

la hardieſſe de ſes défis,) de m'être ainſi laiſſé impoſer, réprimer, contenir.

Et à préſent que j'ai écrit tout ce récit en me rappelant la ſuite de notre entretien, je ſuis de plus en plus indigné contre moi-même.

Mais je vais deſcendre chez les femmes, & peut-être ſouffrirai-je encore qu'elles me vexent de leurs railleries.

Que le diable les emporte: Elles prétendent bien connoître leur ſexe. Sally a reçu une belle éducation, — Polly auſſi.— Elles ont lu toutes deux, — Toutes deux ont du bon ſens. — Elles n'ont point à rougir de leur naiſſance. — Elles ont été autrefois modeſtes. — Elles le feroient encore, diſent-elles, ſans moi. Elles ne ſont même pas maintenant ſans délicateſſe, mais elles n'en ont pas aſſez pour prétendre à une intimité perſonnelle avec moi, quelque peine qu'elles ſe faſſent de me voir cette opinion d'elles. — La vieille eſt auſſi une femme de bonne famille, quoiqu'elle ſoit tombée dans cet état d'aviliſſement, d'abord par miſère, & enſuite par la dépravation de ſes penchans. Elles prétendent toutes ſe reſſouvenir très-bien de ce qu'elles furent. — Elles garantiſſent que tout le ſexe a les mêmes inclinations que cache ſon hypocriſie, & elles ne défi-

rent rien aussi ardemment que d'avoir Clarisse à leur discrétion, pendant que je serai à Berks, se chargeant de me la rendre souple & soumise à mon retour, & ne cessant de citer toutes les créatures rebelles qu'elles se vantent d'avoir domptées & obligées de suivre leurs traces.



Je sors d'auprès de ces furies.

J'ai été obligé d'abaisser un peu le caquet de la vieille, car elle commençoit déjà ses *ho*, *ho*, *Monsieur* : elle se donnoit les airs de me catéchiser, de me gronder avec autant d'insolence que si je lui eusse dû de l'argent.

Je lui ai fait quitter la place à la fin. Nous nous sommes renvoyés l'un à l'autre des souhaits assez bisarres au moment où je l'ai fait fuir. Quels étoient donc ces souhaits ? Je vais te le dire. — Elle me souhaitoit marié, jaloux de ma femme, qui m'auroit donné un héritier dont je ne serois pas le père. — Je me suis bien vengé. — Cela n'est pas possible, diras-tu ; Comment as-tu fait ? — Comment, Belford ? Je lui ai souhaité que sa conscience ressuscite. Je vois par les pointes dont la mienne me déchire à chaque quart-d'heure, qu'elle

passeroit fort mal son temps avec la sienne.

Sally & Polly voulurent aussi se donner des tons. Elles me jetèrent au nez qu'elles m'avoient honoré de leurs premières faveurs. Ces femmes vous vanter des faveurs qu'elles étoient aussi empressées de m'accorder (après les premières formalités remplies, ce qui est toute la difficulté) que je pouvois l'être de les recevoir! On me reprocha mon ingratitude, on me taxa de poltronnerie; toutes les peines que j'ai à vaincre Clarisse venoient de ma faute, pour ne pas savoir suivre constamment mes assauts. Je laissois cette fière beauté trop maîtresse de sa volonté, & je m'y prenois de façon qu'elle n'avoit jamais rien à se reprocher. Toutes s'accordèrent à dire que l'expédient dont j'avois usé contr'elle dans certaine occasion, avoit fait trop d'effet sur ses esprits, pour qu'elle & moi ayons pu juger de quelle manière sa volonté auroit été affectée dans l'épreuve critique. Alors elles se renvoyèrent les reproches de l'une à l'autre, & moi, je les chargeai toutes de malédictions.

Elles conclurent, que certainement je me marierois, & que j'étois *un homme perdu*. Sally à cette occasion, affecta de sourire malignement, & me figurant avec deux de ses doigts un emblême odieux,

me pria de me ſouvenir des vers que je lui avois autrefois montrés dans mon auteur favori, ſon *gentil* Driden: (c'eſt ainſi qu'elle appelle ce poëte célèbre.)

« Nous autres femmes, nous ſavons
» goûter ſans être vues les plaiſirs de
» la nouveauté: Il ne reſte point de
» traces ſur les pas de l'amour. Tous
» les autres bijoux des hommes ont
» chacun leur marque particulière:
» nulle empreinte ne trahit celui
» qu'ils ſont le plus jaloux de conſer-
» ver. »

Ce ſuppôt d'enfer eût la hardieſſe de me donner à entendre que lorſque ma charmante ſeroit ma femme, un autre homme ne trouveroit pas avec mon ange la moitié des difficultés que j'avois éprouvées. Eſt-ce là de la hardieſſe? — Mais je ne t'en dirai pas moins, Belford, que cette chère créature eſt la ſeule femme au monde dont je ne ſerois pas jaloux. Avec tout cela, ſi un homme ſe livroit à la ſociété de ces furies, elles ne lui donneroient point de relâche, qu'elles ne fuſſent parvenues à lui faire ſoupçonner ou haïr ſa femme.

Mais changeons de ſujet, s'il eſt poſſible.

Il me ſemble qu'il me tarde de ſavoir en quel état ſont les choſes au château de M....

J'ai reçu encore un avis particulier, que le vieux Pair étoit dans le plus grand danger.

Il faut que je m'y rende : mais que ferai-je de ma belle pendant ce temps-là ? Ces maudites femmes sont pleines d'audace & de cruauté. Elle n'aura pas un moment de repos avec elles pendant mon absence. Elles ne manqueront pas de prétextes, ni d'occasions qui provoquent leur méchanceté. — Mais, malheur à elles, si......

Mais à quoi servira la vengeance après que l'insulte sera faite ? Les deux nymphes auront leur jalouse rage pour les animer. — Et qui peut retenir une femme jalouse & déjà perdue ?

La laisser aller ailleurs, cela ne peut pas être. Je suis toujours résolu d'être honnête, si elle me donne quelque espérance : si elle veut me laisser être honnête..... Mais je veux voir comment elle fera, après le combat intérieur qu'auront sans doute excité en elle son ressentiment & la terreur qu'elle a eu raison d'avoir dans notre dernière conférence. — Ainsi laissons ce sujet reposer jusqu'à demain matin, & reparlons encore du vieux Pair.

J'aurai assez de peine, à ce que je crois, à prendre un air décent à l'événement qu'on attend. Quoique je ne sois pas un cœur bas & sordide, moi qui ne suis point

un hypocrite, quelle contenance ferai-je les premiers jours du deuil ? Par quelles farces ne faudra-t-il pas que je passe, & où je serai même le principal auteur! Pour me donner un air triste & grave, je tâcherai de songer moi-même à ma fin, de me voir avec une longue barbe grise, & à côté de moi un avide & ingrat héritier.

Toi, Belford, tu es assez expert dans ce genre de grimaces, & tu sais avec un cœur joyeux te donner un air contrit. Mais ton visage est taillé pour cela: mon cœur sera peut-être plutôt touché que le tien; car, crois-moi si tu veux, j'ai un cœur très-tendre. — Mais je défie à qui que ce soit de reconnoître à mes traits, quelque sujet de chagrin que j'aie, que mon cœur est profondément affecté.

Tout dans mon maintien & dans ma figure, est serein & tranquille. La douleur ne peut s'établir dans mes traits une demi-heure de suite. Je dis plus; le rétablissement même de Milord (s'il en revenoit) ne m'affecteroit pas plus d'un quart-d'heure. Le plaisir de la nouveauté & d'un changement de scène, & le plaisir de jouer l'Héraclite vis-à-vis de ma famille, tandis que je suis un Démocrite au milieu de mes amis; voilà tout ce qui m'intéresse: sans quoi je n'ai nul besoin de ce que Milord

peut me laiffer. Pourquoi donc le chagrin attrifteroit-il, défigureroit-il des traits auffi joyeux & auffi enjoués que les miens?

Pour toi, on viendroit de commettre un meurtre dans la rue, tu ne ferois que paffer, on connoîtroit même le meurtrier: ceux qui pourfuivroient, le laifferoient-là pour fe faifir de toi fur ta figure. Et ton air te feroit pendre, tout comme il t'auroit fait arrêter.

Mais un mot d'affaires, Belford. A qui t'adreffes-tu pour tes habits de deuil? As-tu été bien traité? — J'aurai befoin d'une partie de ce maudit attirail. — Car je veux répandre le deuil dans toutes les ames de la famille. — Au moins au déhors, fi ce n'eft pas en dedans. (§)

LETTRE XXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi matin, 23 Juin.

Je fuis forti de bonne heure ce matin, avec un deffein en tête que je ne fais encore fi je pourfuivrai ou non. A mon retour j'ai trouvé Simon Parfons, Bailli de la terre de Berks de Milord, qui venoit d'arriver,

d'arriver, & qui m'attendoit chargé d'un meſſage en règle au nom de toute la famille pour me preſſer de partir, ſurtout de la part de mon oncle qui déſiroit me voir avant de mourir.

Simon m'amenoit le carroſſe à ſix chevaux de Milord, & peut-être le mien à l'heure qu'il eſt. J'ai donné ordre de tenir la voiture prête pour demain à quatre heures du matin. Il n'en coûtera qu'un peu plus de fatigue aux chevaux, pour réparer ce délai, & le repos qu'ils prendront dans l'intervalle leur donnera plus de forces pour la ſupporter.

Je ſuis toujours réſolu au mariage, ſi ma chère entêtée conſent à m'accepter. Si elle ne veut pas.... Hé bien alors il faut bien ſuivre l'impulſion, non de ma conſcience, mais des femmes de cette maiſon. Dorcas l'a informée de l'arrivée du Bailli & de ſa commiſſion. Elle a ſouhaité de le voir. Mon retour l'a privée de cette ſatisfaction. J'ai trouvé Dorcas qui faiſoit ſa leçon à l'honnête Bailli ſur les queſtions auxquelles il ne devoit pas répondre. Mais j'ai fait demander auſſitôt la permiſſion de voir ma charmante. Elle m'eſt enfin accordée. Sûrement la brillante ſucceſſion qui m'attend aidera à faire

ma paix avec elle. — Je l'entends qui entre dans la salle à manger.



Rien, rien, Belford, n'est capable de la toucher. Je n'ai pu rien obtenir d'elle, quoiqu'elle ait obtenu de moi le point qu'elle avoit le plus à cœur. Il faut que je te rende en peu de mots ce qui vient de se passer entre nous.

Je lui ai proposé d'abord, & dans les termes les plus chauds, de l'épouser sur-le-champ. Elle m'a refusé avec la même chaleur.

Vouloit-elle seulement me promettre de ne pas quitter la maison jusqu'à mardi matin? Je ne ferois qu'aller au château de M.... m'assurer de la situation de Milord, satisfaire son désir de me voir, & recevoir ses dernières paroles ou volontés, tandis qu'il étoit encore en état de me les expliquer; peut-être serois-je de retour avant lundi..... Accordez-moi quelque chose, Madame, je vous en conjure; donnez-moi quelque légère marque de considération.

“ Quoi, Monsieur? N'est-ce que par
» vos mouvemens que je dois me déter-
» miner? Croyez-vous que je ratifierai

„ mon emprisonnement par un consentement volontaire ? Que m'importe votre absence ou votre retour ?

Ratifier votre emprisonnement ! Eh ! vous imaginez-vous, Madame, que je redoute les loix ? (J'aurois pu m'épargner cette folle bravade ; mais mon orgueil ne me l'a pas permis. J'ai cru, Belford, qu'elle me menaçoit.)

“ Non, Monsieur, je ne vous soupçonne pas de craindre les loix. Vous „ êtes trop brave pour respecter aucune „ loi ou divine ou humaine.

Fort bien, Madame. Mais exigez de moi tout ce qui peut vous plaire, je suis prêt à le faire pour vous, quoique vous ne vouliez m'obliger en rien.

“ Eh bien, Monsieur, je vous demande „ instamment la liberté d'aller à Hamstead.

Je suis demeuré en suspens. Mais à la fin, oui, Madame, vous irez.... Je vais vous y conduire de ce pas & vous y voir établie, si vous me promettez votre main jeudi prochain en présence de votre oncle.

“ Je n'ai pas besoin que vous m'y voyiez „ établie. — Je ne promets rien.

Madame, Madame, gardez-vous de me laisser voir que je n'ai aucun fonds à faire sur le retour de votre affection.

« Je suis accoutumée à vos menaces, » Monsieur. Mais je n'en accepte pas » moins votre compagnie jusqu'à Hamſ- » tead. Je serai prête à partir dans un » quart-d'heure. Mes habits viendront » ensuite.

Vous savez, Madame, à quelle condition. Jeudi prochain....

« Vous n'osez donc vous fier....? »

Le passé & mon indignité me disent que je ne le dois pas. Cependant je veux me fier à votre générosité. Demain, s'il n'arrive rien qui puisse me faire changer de résolution, d'aussi bonne heure qu'il vous plaira, vous pouvez partir pour Hamstead.

Cette promesse a paru l'obliger. Cependant j'ai vu dans ses yeux un air de doute.

Je vais retrouver les femmes, Belford. Comme je n'ai point à présent de meilleurs juges, j'entendrai ce qu'elles pensent de ma critique situation avec cette fière beauté, qui rejette si insolemment un Lovelace à genoux, offrant du ton le plus tendre, de s'humilier à la qualité de mari, en dépit de toutes ses préventions contre cet état d'esclavage.

LETTRE XXIV.

M. LOVELACE au même.

Je sors du conseil. “ Ai-je été si loin „ pour n'oser faire un pas de plus ? N'est-„ il pas évident, par toute la conduite „ de ma belle, que mon offense est irré-„ missible ? Quelle autre défense a-t-elle „ que son éloquence & ses larmes ? (¶) Et „ les larmes d'une femme n'avoient jamais „ été pour moi qu'une rosée d'eau jetée „ sur un brasier qu'elles ne faisoient qu'en-„ flammer encore plus. (§) Dans la pre-„ mière épreuve, j'avois trop d'avantage. „ Elle étoit dans un état d'insensibilité. „ (¶) Si elle avoit été capable de senti-„ ment, il auroit bien fallu qu'elle fût „ sensible. (§) Voilà ce qu'elles disent. „ Les méthodes que j'ai employées avec „ elle, n'ont fait qu'augmenter sa gloire „ & son orgueil. Elle peut faire avec hon-„ neur le récit de son aventure. Pas un „ mouvement d'inclination qui ait pu la „ rendre complice. Elle peut me couvrir „ de confusion d'un seul regard, sans „ avoir à se reprocher même une pensée „ dont elle doive rougir. Voilà, Belford,

„ le résultat de ma conférence avec les
„ femmes. „

Ajoute que la chère personne voit à présent la nécessité où je suis de la quitter. Elle a dans la tête de me démasquer. Et mes inventions sont d'une nature qui doit me faire passer pour le plus odieux de tous les hommes, s'il arrive qu'elles soient découvertes avant le mariage.

Cependant j'ai *promis*, comme tu sais, & sans aucune condition de sa part, qu'elle partira demain pour Hamstead.

Veux-tu savoir le sens de cette promesse? Elle est restreinte, si tu t'en souviens, par la supposition qu'il n'arrivera rien qui doive la faire changer. Or apprends qu'il arrivera quelque chose.

Figure-toi que, par imprudence, Dorcas laisse tomber *l'obligation rémunératoire* que lui a faite sa maîtresse. Les domestiques, surtout ceux qui ne savent ni lire ni écrire, sont la plus négligente race du monde pour toutes sortes de papiers. Figure-toi que j'ai trouvé ce billet, & dans un temps où j'étois résolu de laisser à ma chère Clarisse la disposition absolue d'elle-même. Cet incident ne te paroît-il pas *quelque chose ?* Un billet de cette nature ne porte-t-il pas toutes les apparences d'une véritable ingratitude ? Le dessein de

m'en faire un secret prouve la crainte qu'il ne fût découvert, & cette crainte décèle un cœur coupable. J'avois besoin d'un prétexte pour en avoir un plus juste? Si je tombe dans une violente colère après ma découverte, ne convient-on pas généralement que la colère excuse la violence? Chacun n'est-il pas obligé de faire grâce à cette passion dans autrui, lorsqu'il a reconnu dans les mêmes occasions qu'il n'a pas été capable de conserver plus d'empire sur lui-même?

Suppose que pour échauffer la scène, j'appelle les femmes à témoin, & que je les fasse juges d'une vile servante qui s'est laissée corrompre. Le moindre avantage que j'en puisse tirer; si ce n'est pas un admirable prétexte pour consommer l'attentat, sera du moins une excuse pour faire durer jusqu'à mon retour ce qu'on nomme la *prison*, (& ce seroit bien sa faute) & pour ordonner qu'on redouble de vigilance, & qu'on m'envoie toutes les lettres qu'elle pourroit écrire ou recevoir : & lorsque je serai revenu, le diable s'en mêlera si je ne trouve pas le moyen de faire choisir à ma belle quelque logement qui réponde à mes vues, puisque celui-ci lui déplaît, sans qu'il paroisse

néanmoins que j'y aie plus de part que la première fois.

Tu vas t'emporter contre moi. Tu me maudiras, j'en suis sûr. Mais crois-tu qu'après cet enchaînement d'inventions, je m'expose à perdre cette incomparable femme, pour quelques ruses du moins. (¶) Un libertin est un libertin, Belford. Et quel est le libertin qui s'abstiendra par principes, de commettre un mal où son penchant l'entraîne & où il espère réussir? (§) D'ailleurs ne suis-je pas sérieusement déterminé au mariage? En l'épousant, ne suis-je pas justifié aux yeux du public? (¶) Et quel est donc ce grand outrage, qu'une cérémonie d'église peut réparer en tout temps? (§) Une *catastrophe* ne passe-t-elle pas pour *heureuse*, de quelques traverses qu'elle ait été précédée, lorsqu'elle se termine par la célébration?

Mais comment cette femme peut-elle occuper ici toute mon ame, tandis que mon pauvre cher oncle, comme son Bailli m'en assure, est dans une mortelle agonie! Qu'il doit souffrir! Le ciel ait pitié de lui! J'ai le cœur trop sensible, Belford, & cette chère Clarisse l'auroit éprouvé, si j'avois pu m'imaginer que ses plus cruelles peines eussent approché des plus légers tourmens de Milord. Je parle des peines

réelles; car pour celles qui lui viennent d'une exceſſive ſenſibilité, je ne connois pas cela, & par conſéquent je ne ſuis pas obligé d'en répondre.

LETTRE XXV.

M. LOVELACE au même.

SECONDE audience que je viens d'obtenir de ma belle. Mais on ne m'a pas permis d'expliquer la moitié des tendres ſentimens, des offres obligeantes dont mon cœur étoit rempli. Maudite ſituation; que celle d'un homme qui ſe ſent diſpoſé à dire les plus belles choſes du monde & les plus pathétiques, & qui ne peut engager la maîtreſſe de ſon ſort à entendre ſes beaux diſcours! Je comprends fort bien à préſent pourquoi les amans cherchent la ſolitude, lorſqu'ils gémiſſent ſous la tyrannie d'une cruelle, & pourquoi ils prennent les arbres, les rochers, les êtres les plus ſtupides pour confidens de leurs peines. Ne ſuis-je pas forcé de te confier les miennes?

Ma charmante m'a demandé quel fonds elle pouvoit faire ſur la *permiſſion* que je

lui avois donnée, (elle a prononcé ce mot avec affectation) de se rendre à Hamstead, aussitôt que je serois parti pour le Berkshire. — Je lui ai renouvelé sans difficulté ma promesse. — Elle m'a prié de donner mes ordres devant elle. — J'ai appelé aussitôt Will & Dorcas: apprenez tous deux (à moins que je ne vous emmène vous, Monsieur, avec moi) leur ai-je dit, que vous devez obéir, dans mon absence, à toutes les volontés de votre maîtresse. Elle se propose de retourner à Hamstead lorsque je serai parti. — Mais, ma chère, lui ai-je demandé, ne prenez-vous personne avec vous? — Je n'ai besoin de personne là. — Prenez Dorcas. — Si j'ai besoin de Dorcas, je l'enverrai chercher.

Dorcas n'a pu manquer de répondre qu'elle se trouveroit fort honorée......

Oui, oui, il sera assez temps à mon retour, si votre maîtresse le permet. — Voulez-vous, mon cher amour, que je fasse appeler Mde. Sinclair, pour lui donner aussi mes ordres devant vous?

Je ne me soucie point de voir Mde. Sinclair, ni rien de ce qui lui appartient. — Comme il vous plaira, Madame. — Les domestiques s'étant retirés, j'ai renouvelé mes instances pour lui faire promet-

tre de recevoir jeudi prochain mes ſermens au pied de l'autel. Effort inutile! Ne doit-elle pas s'en prendre à elle-même de tout ce qui pourra ſuivre?

Je me ſuis réduit à une faveur qu'elle n'a pu refuſer à l'air dont je l'ai demanmandée: c'eſt de paſſer une partie de la ſoirée avec elle. Je ſerai la douceur & la complaiſance mêmes. Mon ame entière ſe répandra devant elle pour l'émouvoir & obtenir le pardon de mes offenſes. Si la ſienne eſt inflexible, & que malheureuſement le billet ſe préſente ſur mes pas, je ne doute point que la vengeance ne s'empare totalement de moi. (¶) Toute la maiſon étant dans mes intérêts, toutes s'engageant non-ſeulement à l'intimider & à me ſeconder au beſoin, mais à répondre encore de mon ſuccès ſur leur expérience: vois ce qui doit arriver, s'il n'y a pas de ma faute. (§)

Cette épreuve néanmoins ſera la dernière. Je te jure, Belford, ſi je vois qu'avec le plein uſage de ſes ſens, elle ſe conduiſe auſſi noblement que dans la première, c'eſt un ange qui ſortira de la fournaiſe, pour recevoir à jamais mes adorations, en dépit de tout homme, femme ou démon. Toutes ſes ſouffrances finiſſent. Je renonce à Satan qu'elle aura

vaincu, & je me livre à la réforme. S'il s'élève dans mon cœur quelque mouvement dépravé, je le réprimerai d'un coup de poignard, plutôt que de lui laiſſer prendre l'aſcendant.

Quelques heures vont tout décider. Mais quelque ſoit l'événement, je ſerai trop occupé pour trouver le temps de t'écrire avant que je ſois au château de M......

En attendant, je t'avoue que je ſuis dans une étrange agitation. Je veux la calmer, s'il eſt poſſible, avant que de m'expoſer à paroître devant elle. Mon cœur fait des bonds à repouſſer mon ſein de la table où j'écris. Je quitte ma plume pour m'abandonner entièrement à ſes impulſions.



LETTRE

LETTRE XXVI.

M. LOVELACE au même.

Vendredi au ſoir, ou plutôt Samedi matin à 1 heure.

J'AVOIS cru que le temps & l'inclination me manqueroient également pour écrire avant que d'arriver au château de M..... Mais je me trouve du temps; & il faut que l'inclination vienne, ne pouvant ni dormir, ni m'occuper d'autre choſe qu'à écrire, ſi j'en ſuis capable. Je ſuis d'une humeur inſupportable à moi-même. Qu'elle ſe mêle ou non avec mon encre; ce qui viendra, viendra. N'attends pas de moi d'autre préparation.

J'ai tâché par la douceur & par l'amour d'amollir..... quoi ? le marbre: un cœur incapable d'amour & de douceur. Les offenſes paſſées ne ſortent pas de ſa mémoire; prête à recevoir des grâces, c'eſt-à-dire, la permiſſion de partir pour Hamſtead; mais auſſi éloignée de les mérirer que d'en faire. Ainſi je me ſuis bientôt vu forcé de renoncer à mon ſyſtême de complaiſance & de ſoumiſſion.

J'avois grand befoin alors qu'elle provoquât ma colère. Comme un lâche écolier qui attend le premier coup de poing avant de pouvoir fe réfoudre au combat, je l'ai prefque défiée d'ofer me défier elle-même. Elle paru s'appercevoir du danger; & n'ayant pas la hardieffe de braver mon reffentiment en face, elle a tenu conftamment le milieu, fans me donner, ni prétexte de l'offenfer, ni efpérance de la fléchir. Cependant elle croit la fable de Kentish-Town & l'arrivée de fon oncle, & je ne m'apperçois pas qu'elle foupçonne Tomlinfon d'être un impofteur.

Son inquiétude n'en étoit pas moins vifible pendant notre entretien. Elle a voulu plus d'une fois fe retirer brufquement. Elle m'a ramené fi fouvent à ma promeffe de la laiffer partir pour Hamftead, que je me fuis trouvé fort embarraffé à répondre, quoiqu'aux termes où j'en étois avec elle, il me fût impoffible de fonger à l'exécuter.

Dans cette fituation, les femmes prêtes à m'affifter, & également prêtes à m'accabler de railleries, fi je demeurois en chemin, quel autre parti avois-je à prendre que de fuivre le plan concerté, & de faire naître un prétexte de querelle, pour me mettre en droit de révoquer ma per-

miſſion, & pour la convaincre que je ne voulois pas être traité ſans raiſon comme un brutal raviſſeur ?

J'étois convenu avec les femmes, que ſi je ne pouvois trouver dans notre conférence l'occaſion de quereller, le billet ſe trouveroit ſous mes pas, & que je m'en ſaiſirois auſſitôt qu'elle m'auroit quitté. Mais vers dix heures, en voyant l'empreſſement qu'elle a marqué pour ſe retirer, & le redoublement d'inquiétude & de crainte que j'ai lu dans ſes yeux & que lui donnoient la chaleur extraordinaire de ma conduite avec elle, (¶) & la hardieſſe avec laquelle j'ai ſaiſi violemment ſa main deux ou trois fois, avec un trouble & des regards qui, je le ſentois, étoient d'accord avec mes mouvemens, (§) j'ai craint que ſi je la laiſſois remonter à ſa chambre, il ne me fût bien difficile de me rapprocher d'elle. Je ne voulois pas m'expoſer à ce riſque. Je ſuis ſorti un moment, à dix heures, dans le deſſein de changer quelque choſe à mes diſpoſitions : après lui avoir dit que j'allois la rejoindre ſur-le-champ. A mon retour, je l'ai trouvée à la porte de la ſalle, prête à remonter, & je n'ai pu lui perſuader de retourner ſur ſes pas. Dans les ſentimens de complaiſance où je m'étois ſoutenu pendant toute

la ſoirée, je n'ai pas eu la préſence d'eſprit d'employer la force pour l'arrêter. Elle s'eſt comme gliſſée d'entre mes mains, & je me ſuis vu rappelé malgré moi à mon premier ſyſtême.

J'aurois dû te dire d'abord (mais je ne ſongue guère à mettre ni ordre, ni liaiſon dans mon récit) qu'entre huit & neuf heures du ſoir, il m'étoit venu un nouveau courier de ma famille, pour me prier de prendre avec moi le docteur S***, dont le vieux Pair s'eſt ſouvenu que les remèdes lui ont ſauvé la vie dans une pareille extrémité. Je l'avois fait avertir de ſe tenir prêt pour ce matin à quatre heures: car le diable auroit plutôt emporté l'oncle & le docteur, que de me faire remuer d'un pas avant la concluſion de mon entrepriſe.

Avance, ſi tu veux, ton maudit nez, pour ſubodorer l'événement. Donne-moi au diable, ſi je te l'apprends qu'en ſon lieu & place. — Et ce ſera encore trop tôt.

A peine ma charmante étoit-elle rentrée dans ſa chambre, qu'en me retirant dans la mienne, j'ai trouvé un petit papier que j'ai ramaſſé. Je l'ai ouvert, car il étoit ſoigneuſement plié dans un autre. Que pouvoit-ce être qu'une promeſſe de vingt livres ſterlings de penſion & d'un diamant

pour corrompre Dorcas & l'engager à favoriser la fuite de sa maîtresse ?

Quelle révolution tout d'un coup dans mes esprits ! J'ai sonné, sonné, sonné avec une violence à casser le cordon, comme si la maison eût été en feu. L'effroi a mis tous les démons sur pied. Toute la maison s'est remplie d'alarme & de tumulte. Will est accouru le premier : Monsieur, Monsieur !..... les yeux & la bouche de travers. — Qu'on me fasse monter ici cette misérable Dorcas, me suis-je écrié du haut de l'escalier, dans une horrible fureur & prêt à perdre la respiration. — La malheureuse s'est présentée : mais tremblante, & se gardant bien de s'approcher trop, après le récit que Will lui avoit fait de mon emportement & le son de ma voix qu'elle avoit entendu. — J'ai tiré l'épée que j'avois prise dans le premier mouvement de ma rage. — Scélérate ! infâme traîtresse ! ô corruption ! Elle s'est réfugiée contre la porte de sa maîtresse, en lui demandant à grands cris sûreté & protection. — Monsieur, Monsieur, au nom de Dieu ! s'est écrié Will en me retenant le bras, lorsque je voulois la frapper au passage. — Je l'ai repoussé de toute ma force : & lui donnant un coup du plat de mon épée : prends cela, maraud, pour avoir

dérobé une perfide, une ingrate à ma vengeance. — S'il m'eſt échappé quelque épithète plus groſſière contre mon intention, la colère doit me ſervir d'excuſe.

Deux ou trois femmes ſont montées en hâte. Quoi donc ? quoi ? qu'eſt-il arrivé ? — Ce qui eſt arrivé ! (J'ai entendu ma charmante qui, loin d'ouvrir ſa porte, pouſſoit un verrou de plus pour la fermer.) Cette abominable Dorcas.... Qu'on m'appelle ſa tante. Qu'elle vienne voir à qu'elle traîtreſſe elle m'a livré. Je veux qu'elle me l'amène ici devant moi, qu'elle me faſſe juſtice d'une miſérable qui ſe laiſſe corrompre par des penſions, pour trahir ſon devoir, pour éterniſer les querelles entre un mari & ſa femme, & pour me faire perdre à jamais tout eſpoir de réconciliation.

Que je meure, Belford, ſi j'ai le courage de continuer le récit de cette farce !



La tante eſt montée en ſoufflant. Sur ſa part de paradis, a-t-elle dit, elle n'avoit aucune part à ce qui s'étoit paſſé. — De ſa vie elle n'avoit connu une Dame plus malicieuſe & plus intrigante que la mienne. Il n'étoit pas ſurprenant qu'il y eût ſi peu de

domeſtiques fidelles, lorſque des Dames de la qualité de Mde. Lovelace ne ſe faiſoient pas ſcrupule de les corrompre. — Quant à elle, elle ne me demandoit pas grâce pour l'infâme créature. Elle la renonçoit pour ſa nièce, s'il étoit vrai qu'elle fût capable d'une trahiſon. Mais quelle étoit la preuve? — Je lui ai fait voir le papier. — Cela n'eſt que trop clair! (¶) Et les noms d'infâme, de malheureuſe, de démon, ont paſſé de bouche en bouche, & l'on s'eſt emporté à l'envi contre la baſſeſſe de la ſervante corrompue, & contre l'indignité de la corruptrice. Nous ſommes tous montés, paſſant devant la chambre de ma belle pour aller à la ſalle à manger, faire le procès à la coupable: Et chacune de paſſer en frappant du pied devant ſa porte, & chaque langue de vomir ſon imprécation. — Qu'on m'amène cette créature, ai-je dit, à l'inſtant. — Quoi! Elle vouloit s'évader de la maiſon, dites-vous? Tels étoient les diſcours qu'on ſe renvoyoit, & le vacarme que nous faiſions & de la voix & des pieds devant la porte de la belle corruptrice.

Dorcas eſt venue en pouſſant des cris plaintifs entre deux femmes qui l'entraînoient, & qui lui crioient aux oreilles: il faut que vous veniez.— Vous viendrez.— Vous ſerez bien obligée de répondre. —

Vous êtes l'opprobre de tous les domeftiques fidelles, lui difoient-elles, en la pouffant, la tirant le long de l'efcalier.— Je ne puis, difoit-elle en gémiffant, je ne puis foutenir la vue de Milord. — Je n'aurai pas la force de regarder en face un fi bon & fi généreux feigneur. — Oh! comment fupporterai-je les reproches de ma tante en fureur?

Viens, viens fubir ta fentence. — Amenez-la, amenez-la devant fon juge. — Miférable: c'eft la honte d'être découverte, & non pas le crime qui caufe votre trouble. Vous avez dormi fort à l'aife depuis quelques jours dans votre infamie, je le vois par la date de l'écrit. Dis-moi, démon, dis-moi, ingrâte, qui a fait les premières avances?

Oui, opprobre de ma famille & de mon fang, s'eft écriée la vieille furie. — Réponds à Monfieur — dis la vérité — qui a fait les premières avances?

Oui, maudite créature, a dit Sally: qui a fait les premières avances?

J'ai déjà commis une trahifon! ne me forcez pas à en commettre une feconde.— ma maîtreffe eft une bonne maîtreffe. — Oh, quelle ne fouffre pas!......

Dites tout ce que vous favez, dites la vérité, Dorcas, a crié Polly Horton.—

Monſieur aime trop ſa femme, pour lui faire beaucoup de peine, quelque mal qu'elle paie ſon amour!

Eh! tout le monde le voit, s'écria Sally—. que Monſieur ne l'aime que trop, — pour ſon bonheur, allois-je dire. — Jusqu'à préſent, j'avois cru qu'elle méritoit mon amour. — Mais corrompre ainſi une ſervante, qu'elle ſuppoſoit avoir des ordres de veiller ſur ſes pas dans la crainte d'une autre tentative pour s'évader; — & m'imputer à moi cette précaution comme un crime! — Mais je ne puis m'empêcher de l'aimer encore. — Meſdames, pardonnez ma foibleſſe.

Malédiction ſur mes grimaces! Au diable ſi j'ai la patience de les répéter ici. — Mais tu auras le tout. — Tu ne peux me mépriſer plus que je ne me mépriſe moi-même.



Mais, Monſieur, dit Sally, ſi vous confrontiez Madame avec cette fille? Vous voyez qu'elle ne ſe ſoucie pas d'avouer.

Oh! *je ne me ſoucie pas*, répéta Dorcas! — Ah que ma pauvre maîtreſſe n'en ſouffre pas! — Si vous ſaviez tout ce que je ſais, vous conviendriez que Madame a été bien cruellement traitée.

Voyez, voyez, voyez: se sont-elles écriées toutes à la fois, — Ce n'est pas la faute, c'est la honte d'être découverte, comme a dit Monsieur.

Et là-dessus toutes les bouches de la maudire & de l'appeler, furie, démon.

Votre maîtresse ne viendroit pas; elle n'ose pas venir vous sauver, s'est écriée Sally. — Quoique si Monsieur n'écoutoit pas plus sa pitié, que ce que vous méritez, il vous couperoit la gorge dans le moment.

Répondez, a reprit Polly: Est-ce votre maîtresse ou vous, vile créature, qui avez fait les premières avances?

Si Madame, a crié la vieille, est aussi remplie d'honneur... Excusez-moi, mon..... Excusez-moi, Monsieur: (au diable la vieille sorcière, elle a manqué de dire mon *fils*.) Si Madame est aussi remplie d'honneur, que nous l'avons toujours supposé, elle paroîtra pour justifier une malheureuse fille qui s'est laissée séduire par la grandeur de ses offres. Oui, Monsieur, j'espère que vous leur rendrez justice à toutes deux, je l'espère. — Bon Dieu du ciel! lui accorder tout ce qu'elle peut demander! Souffrir son indigne aversion pour ma pauvre & innocente maison! lui permettre d'aller à Hamstead, sans rien

obtenir d'elle, comme vous me l'avez dit, Monſieur; pas la plus légère condeſcendance! O Monſieur, Monſieur, j'eſpère, j'eſpère que ſi Madame ne veut pas paroître volontairement, j'eſpère que vous trouverez un moyen d'éclaircir cette affaire en ſa préſence. Je ne fais pas cas de mes portes dans une occaſion de cette nature... Je ſuis amie de la juſtice, il faut que cette affaire ſoit éclaircie juſqu'au fonds pour ma juſtification. Je commencerai par jurer que je n'ai pas eu la moindre part à cette noire corruption. (§)

Elle n'avoit pas fini ce dernier mot, lorſque nous avons entendu ma chère Clariſſe tirer ſes verroux, ouvrir ſa porte & marcher. — Allons, Monſieur, allons, Monſieur Lovelace. — Voici le moment, Monſieur, m'ont dit toutes les femmes d'une ſeule voix, pour m'encourager.....

En vérité, Belford, en vérité, je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

Cependant, il faut que je t'achève la peinture de cette étrange ſcène juſqu'au bout.

(¶) Vois-nous, Belford : repréſente-toi notre Conſeil aſſis, pour juger & pour

punir la belle *corruptrice*. Moi, la vieille, cette vieille si redoutée jusqu'alors ! Les nièces Sally, Polly, la traîtresse Dorcas, & Mabel comme son garde, pour l'empêcher de fuir ou de se cacher; tous déterminés dans notre entreprise, & déterminés par la nécessité, d'après le voyage que j'étois sur le point de faire, & la situation précaire où j'étois avec elle; & de l'entendre tirer ses verroux, ouvrir sa porte, sortir, mettre la clef dans la serrure en déhors, comme on l'a reconnu après, fermer sa porte, & mettre la clef dans sa poche. — Will, je le savois, étoit au bas de l'escalier, & devoit m'avertir, si tandis que nous étions en haut, elle se trompoit de chemin, & descendoit l'escalier, au lieu de monter dans la salle à manger; toutes les portes de la rue soigneusement fermées, avec tous les volets tout autour de la maison, afin de ne rien laisser transpirer au dehors, ni bruit, ni cris. Il ne manquoit rien à nos brutales précautions. Au milieu de ces circonstances, l'entendre venir à nous volontairement, & la voir entrer aussitôt au milieu de nous avec l'assurance de l'innocence & une majesté qui lui est naturelle, mais qui dans ce moment éclatoit encore plus sensiblement dans sa personne
&

& dans son maintien. Toutes les bouches muettes: tous les yeux frappés de respect, tous les cœurs saisis d'étonnement, & le mien surtout, sans battement & s'enfonçant deux fois au-dessous de sa région ordinaire, contre une qu'il remontoit jusqu'à mon gosier; le lâche étoit glacé de honte!

Elle, muette aussi quelques momens. Jetant son regard autour d'elle, d'abord sur moi, ensuite sur la vieille qu'elle n'avoit plus l'air de craindre: puis successivement sur Sally, Polly, & l'accusée Dorcas, & sur chaque personne de l'assemblée.

Tel étoit l'empire triomphant que l'innocence exerçoit autour d'elle dans ce moment imposant!

Elle voulut parler: mais elle n'en eut pas la force, en voyant l'humiliante confusion de ma conscience coupable. On auroit entendu les pas d'une souris sur le plancher: son pied léger, & le froissement de sa robe de soie n'en auroient pas empêché: car elle sembloit marcher dans l'air, & être toute ame: Elle alla jusqu'à la porte & revint vers moi sur la même ligne deux ou trois fois, avant que l'excès de son indignation lui laissât la force de parler: A la fin, après avoir

touſſé deux ou trois fois, pour retrouver la voix: (§) Mépriſable & abandonné Lovelace! crois-tu que je ne pénètre point ici ton infâme & lâche complot, & que je ne démaſque pas autour de moi toutes ces complices? Toi, femme, (en fixant la Sinclair) qui as ſu quelques momens m'inſpirer de la terreur, mais qui fus toujours pour moi un objet de dégoût & d'averſion, & que je regarde aujourd'hui avec déteſtation! tu aurois dû préparer quelque nouveau poiſon, (car ce fut ſans doute ton ouvrage,) pour me dérober encore une fois l'uſage de mes ſens. — Et ſe tournant vers moi: Miſérable! cela auroit pu rendre tes ſuccès plus certains, dans cette noire & baſſe invention. — Et vous, viles créatures! (en s'adreſſant à toutes les femmes,) qui avez peut-être cauſé la ruine, pour ce monde & pour l'autre, de cent ames innocentes, (& ce que je viens d'entendre me fait juger par quelle voie) apprenez que je ne ſuis point mariée.... Toute perdue que je ſuis, par votre infernale ligue, non, grâces au ciel, je ne ſuis point mariée à ce réprouvé. Apprenez que j'ai une famille qui vous demandera compte de mon honneur; une famille puiſſante, dont j'invoquerai l'autorité: car cet homme

n'en a aucune ſur moi. Conſidérez deux fois à quels nouveaux outrages vous me deſtinez ; vous l'excitez. Malgré l'état où m'ont réduite vos viles trahiſons, je ſuis une perſonne de rang & de fortune. Je ne ſerai jamais ſa femme. Pour votre ruine, je trouverai des amis qui ne me laiſſeront pas ſans vengeance ; & depuis les preuves que j'ai de votre déteſtable méchanceté & de vos lâches inſtigations, n'eſpérez de moi aucune pitié.

Aucune n'a pu rire de la pitoyable figure qu'elles me voyoient faire. Dieu ! comme tous ces démons trembloient, agités par leur conſcience ! Combien le vice ſeroit timide & humilié, s'il étoit toujours donné à l'innocence de ſe montrer avec cette impoſante autorité !

Pour toi, vile Dorcas ! double traîtreſſe, toi qui avec tes gémiſſemens & tes fauſſes larmes, jouois l'affection pour moi. — (¶) Sors d'ici : — ſors miſérable. Tu n'as rien à craindre de perſonne ; fuis, te dis-je. Tu as rempli trop fidellement ton rôle, pour avoir ici d'autres reproches à craindre que les miens. Va, tu es en ſûreté : ton crime fait ta garantie dans une maiſon telle que celle-ci. Tu as joué ton vil & pitoyable rôle auſſi bien que tu le pouvois dans une farce auſſi déplora-

ble. — Auſſi bien, pour le moins, que chacun de ces objets que tu vois ici; tes maîtres, mais qui ne valent pas mieux que toi, peuvent jouer le leur. – Fuis & cours te cacher dans les ténèbres. On ne demandera plus qui de toi ou de moi a fait les premières avances. (§)

Te l'imaginerois-tu ? Cette créature ſaiſie d'un mortel effroi a pris la fuite, & Mabel a diſparu après elle, malgré mes efforts pour rallier les troupes, en criant à Dorcas de reſter; mais je crois que nul démon n'auroit pu les arrêter, lorſqu'un ange leur ordonnoit de fuir.

Madame, ai-je dit, permettez-moi de vous dire, en m'avançant vers elle d'un air aſſez menaçant, quoique cruellement vexé dans l'ame & plein de confuſion. – Elle s'eſt tournée vers moi. Arrête où tu es, le plus vil, le plus abandonné des hommes. N'avance pas & n'entreprends pas avec ton air déterminé, de me toucher, ſi tu ne veux me voir tomber ſans vie à tes pieds. Au même inſtant, elle m'a glacé d'horreur & de crainte, en portant ſur ſon cœur la pointe d'un grand canif, dont elle tenoit le manche ſerré dans ſon poing; de ſorte que, n'en voyant que le fer, il n'y avoit aucune eſpérance de pouvoir le lui ôter. — Je ne menace ici

que moi-même, a-t-elle continué. Vous, Monſieur, vous, femmes, ne craignez aucune violence de ma part. — (¶) La loi ſera mon arme contre vous. Oui, *la loi*; & elle a prononcé ce mot avec une emphaſe, qui pour les gens de cette eſpèce, porte toujours l'effroi dans leur ame, & qui les frappa toutes en ce moment d'une terreur panique. Et cela n'eſt pas étonnant, puiſque ceux qui ſe damnent eux-mêmes pour ſe procurer les aiſes & les biens de ce monde, ſont toujours prêts à trembler à tout ce qui menace leurs moyens criminels d'y parvenir.

" La loi ſera mon ſeul refuge. „ (§)

L'infâme Sinclair, baiſſant la tête vers moi, m'a dit à voix baſſe, qu'il valoit mieux compoſer avec cette étrange Dame, & lui laiſſer la liberté de partir. Sally, malgré ſes imprudentes bravades tant de fois répétées auparavant, a dit: ſi M. Lovelace les avoit trompées en parlant de ſon mariage: — Polly Horton: qu'elle reconnoiſſoit que ſi Madame n'étoit pas mariée, elle avoit été fort outragée. — Eh! me ſuis-je écrié, ce n'eſt pas de quoi il eſt ici queſtion. Nous ſavons, vous & moi, Madame...... Oui, & j'en remercie le ciel; nous ſavons tous deux que je ne

ſuis pas ta femme. Encore une fois, j'en rends grâces au ciel. Je ne doute pas du nouvel attentat que tu préparois contre moi dans ce lâche & vil complot; mais je jouis de mes *ſens*, Lovelace. Je te mépriſe du fond du cœur, & tu me fais vraiment pitié, Lovelace. Comment peux-tu ſoutenir ma préſence? Opprobre de l'humanité! Toi, qui........

Madame, Madame, ces inſultes ne peuvent ſe ſupporter, & j'ai fait un mouvement pour m'approcher d'elle. Elle s'eſt retirée juſqu'à la porte contre laquelle elle s'eſt appuyée le dos, tenant la pointe du canif ſur ſon ſein, qui paroiſſoit y toucher en s'élevant. Les femmes m'ont retenu, en me conjurant de ne pas irriter une Dame ſi violente, — pour l'intérêt de leur maiſon; qu'elles étoient perdues. Et toutes trois pendues après moi me retenoient, me conjuroient, tandis qu'elle me bravoit à cette diſtance avec un courage vraiment héroïque. Approche, m'a-t-elle dit, avec un reſſentiment viſible, approche ſi tu veux. Va, j'oſe mourir: c'eſt pour la défenſe de mon honneur. Dieu prendra pitié de ma pauvre ame. Je n'en eſpère point de toi. Me voilà à cette diſtance: Avance d'un pas de plus, & tu verras ce que je ſuis capable d'oſer.

Laiſſez-moi, femmes, laiſſez-moi à moi-même & à mon ange. — Elles ſe ſont retirées à quelque diſtance. — O ma chère Clariſſe, que vous m'épouvantez! en mettant un genou à terre & tendant les bras. Non, non, je ne fais pas un pas de plus, ſi ce n'eſt pour recevoir la mort de cette main outragée qui me menace de la ſienne. Je ſuis un miſérable. Dites que vous plongerez cette arme dans le ſein de l'offenſeur, & non dans celui de l'offenſée. Et alors j'oſerai m'approcher de vous, oui, je l'oſerai; mais non pas autrement.

La Sinclair a reniflé de ſon maudit nez. Sally & Polly ont tiré leur mouchoir en ſe détournant de nous. De leur vie, m'ont-elles avoué après, elles n'avoient rien vu de comparable à cette ſcène; c'eſt-à-dire, apparemment, que jamais elles n'ont vu l'innocence ſi triomphante & le vice plus humilié.

Sans attention ſur moi-même, j'ai fait un nouveau mouvement vers mon ange. Crois-tu, crois-tu, s'eſt-elle écriée, toujours déſavouant, & toujours avançant. — Crois-tu me ſurprendre par tes artifices, & t'approcher de moi? Arrête, ou j'oſe.... ſa main paroiſſoit ſe roidir pour l'action. Je ne ferai rien témérairement, a-t-elle ajouté. Mon cœur abhorre par principe

l'attentat dont tu me fais une cruelle néceſſité. — Dieu tout puiſſant ! à ta merci ; (en levant les yeux & les mains au ciel) Dieu tout puiſſant ! je m'abandonne à ta miſéricorde.

Je me ſuis jeté à l'extrémité oppoſée de la chambre. Toute ſon ame en ce moment étoit livrée en ſilence à quelque prière jaculatoire. Polly raconte qu'on ne lui voyoit que le blanc de ſes beaux yeux. — Dans l'inſtant qu'elle étendoit la main pour ſe donner ſans doute le coup mortel, (quel frémiſſement j'éprouve à ce ſeul récit !) un regard qu'elle a laiſſé tomber ſur moi lui a montré l'éloignement où j'étois d'elle, & elle a entendu quelques mots entrecoupés que je prononçois d'une voix foible dans l'égarement de ma raiſon. Alors ſes joues, qui avoient paru enflammées dans ſon tranſport, ſont devenues pâles auſſitôt ; comme épouvantée de ſon propre deſſein. Et levant les yeux : Grâces, Dieu de bonté ! grâces te ſoient rendues, a dit l'ange : Tu me ſauves pour cette fois, tu me ſauves de moi-même. Gardez, Monſieur, gardez cette diſtance (en abaiſſant ſon regard ſur moi, qui étois proſterné ſur le plancher, & le cœur percé comme de mille poignards.) Cette diſtance a ſauvé

Nº 14.



ur
Di

fa
pé
tir
cie

ur
vo
ju
re
ég

les
eu
T
av
co
n'
cc

m
n

p
n
e
t'
p

une vie..... réservée à quels malheurs ?... Dieu seul le sait.

Pour être heureuse, Madame, & pour faire des heureux ; ah ! donnez-moi l'espérance de vous voir demain.... Je ne partirai qu'après cette faveur ; & puisse le ciel.....

N'attestez pas le ciel, Monsieur, (avec un regard perçant qui imprimoit la crainte) vous ne l'avez que trop irrité par vos parjures. Dieu a l'œil sur nous. Il nous regarde. — Et ses yeux paroissoient égarés.

(¶) Les femmes ont levé en tremblant les yeux vers le plafond, comme si elles eussent craint d'y rencontrer l'œil du Tout-Puissant ouvert sur elles. Et elles avoient bien sujet de trembler, & moi comme elles, nous qui avions tous, il n'y avoit qu'un moment, satan dans le cœur. (§)

Si ce n'est pas demain, Madame, nommez du moins jeudi ; jeudi, qui est l'anniversaire de la naissance de vôtre oncle.

Ce que j'ai à vous dire & ce dont je peux vous assurer, c'est que jamais, jamais je ne serai à vous. — Faites-moi espérer que je peux compter sur l'exécution de votre promesse, qu'il me sera permis de quitter cette *innocente* maison,

comme quelqu'une l'appeloit, (mais depuis long-temps mes oreilles ſont accoutumées à ce renverſement des termes:) demain dès la pointe du jour.

Ma perte y fût-elle attachée, vous ne le pouvez pas, Madame, qu'à des conditions; & j'eſpère que vous ne m'épouvanterez plus, (car je redoutois encore le maudit canif.)

Non, m'a-t-elle dit. Il n'y a qu'un attentat contre mon honneur qui puiſſe me pouſſer au déſeſpoir. Je n'ai d'autre vue que de défendre mon honneur, & je n'en ai pas eu d'autre en traitant cette créature qui eſt là bas, votre infâme agent. Le ciel, c'eſt ma confiance, me rendra le même courage dans la même occaſion; mais pour tout autre intérêt, je ne lui demande pas cette grâce. Et ſe tournant vers les femmes: ſouvenez-vous bien, leur a-t-elle dit, que je ne ſuis pas la femme de cet homme-là. Avec quelque baſſeſſe qu'il m'ait traitée, il n'a jamais eu d'autorité ſur moi. Je ne ſuis point ſa femme: s'il part bientôt, & ſi vous vous croyez autoriſées par ſes ordres à me retenir ici, prenez garde aux ſuites.

Après cette fière déclaration, elle a pris un des flambeaux qui étoient ſur la table; & ſans ajouter un ſeul mot, elle s'eſt

retirée dans ſon appartement. Perſonne n'eſt ſorti du reſpect qu'elle nous avoit impoſé. Perſonne n'eût oſé faire un mouvement pour l'arrêter.

(¶) Mabel l'a vue toute tremblante & en déſordre, tirer précipitamment la clef de ſa poche, & ouvrir ſa chambre: & auſſitôt qu'elle y a été entrée, elle l'a entendue la fermer & la barrer à double verroux.

En prenant ainſi ſa clef avec elle, lorſqu'elle eſt ſortie de ſa chambre pour venir à nous, elle ſoupçonnoit ſans doute mon deſſein, qui étoit de l'enlever dans mes bras & de l'y porter, s'il falloit en venir à cette violence, après que je l'aurois intimidée, & de paſſer la nuit avec elle.

Elle n'auroit pas manqué de femmes-de-chambre pour l'aider à ſe déshabiller dans cette occaſion.

Mais du moment qu'elle eſt entrée dans la ſalle à manger avec tant d'intrépidité, il a été abſolument impoſſible de ſonger à pourſuivre mes infâmes deſſeins ſur ſa perſonne. (§)

Voilà, voilà, cher Belford, le fruit que j'ai tiré d'une invention dont j'avois conçu de ſi grandes eſpérances! Ma ſituation en eſt dix fois plus miſérable qu'auparavant.

Tu n'as jamais vu d'air plus ſot que le

nôtre, c'eſt-à-dire le mien, & celui de la Sinclair & de ſes nymphes, nous regardant l'un l'autre pendant les premiers momens qui ont ſuccédé à cette ſcène. A la fin les deux nièces m'ont fait des railleries outrageantes de ma foibleſſe; & la vieille furie a marqué beaucoup d'inquiétude pour l'honneur & la ſûreté de ſa maiſon. Je les ai données toutes au diable; & me retirant dans ma chambre, je m'y ſuis enfermé à double tour.

Il eſt temps que je parte. Tout ce qui me revient de mes profonds complots, c'eſt la honte de les voir découverts, le regret de m'être inutilement chargé de nouveaux parjures, le déſeſpoir d'être mépriſé par une femme dont je ſuis idolâtre; & ce qui eſt bien plus inſupportable pour un cœur fier, celui de l'être par moi-même. Le ſuccès, Belford, dans les événemens humains, le ſuccès eſt tout. Quelle admiration n'ai-je pas eue juſqu'aujourd'hui pour mes inventions! & combien me ſuis-je applaudi, ſurtout de la dernière! Comme elle me paroît à préſent folle & puérile! Efface, brûle, garde toi de lire jamais toutes les parties de mes lettres où je m'en ſuis ridiculement vanté; & ne t'aventure jamais à m'en faire de mauvaiſes

mauvaises plaisanteries, car je te déclare que je ne les supporterois pas.

A l'égard de cette divine fille; sur mon ame, je me sens pour elle plus d'amour, plus d'admiration que jamais. Il faut qu'elle soit à moi. Elle sera à moi. — Avec honneur ou sans honneur, comme je l'ai si souvent juré. (¶) — C'est ma maudite frayeur, lors de son dernier accident, lorsque je vis son visage sanglant, qui l'a mise sur la voie de prendre sur moi tant d'avantage en m'épouvantant. (§) Si elle n'avoit menacé que moi, j'aurois été bientôt maître de son bras, & je n'aurois pas eu de peine à la faire tomber dans les miens. Mais une vertu si héroïque, tourner son ressentiment contre elle-même, rassurer les coupables autour d'elle, distinguer avec tant de présence d'esprit, dans l'intention même de son attentat désespéré, la nécessité de défendre son honneur, en désavouant si franchement tout excès pareil pour tout autre intérêt moins grand; cette délibération, ce choix, ces principes; ce soin de me tenir assez éloigné pour m'ôter le pouvoir d'être aussi prompt à lui saisir la main, qu'elle à se porter le coup fatal: comment seroit-il possible de se défendre

contre une ſi véritable & ſi prudente magnanimité ?

Mais elle n'eſt pas partie. Elle ne partira point. Je la preſſerai par mes lettres, de ſe laiſſer fléchir pour jeudi. Elle ſera encore ma femme. Elle le ſera par les voies légitimes. Car pour un commerce libre, il n'y faut plus ſonger. Je la recevrai des mains du Capitaine qui repréſentera ſon oncle. Mon oncle rendra l'ame; ma fortune ſecondera mes intentions, & me mettra tout-d'un-coup au-deſſus de tout le monde & de tous les événemens.

Mais voici la malédiction : c'eſt qu'elle me mépriſe, Belford! Qui pourroit ſouffrir d'être mépriſé, ſurtout par ſa femme? O Dieu! Dieu! Quel fruit, quel maudit fruit j'ai tiré de ce complot!

Ici finit l'hiſtoire de *l'héroïne & du canif.* Le diable emporte le canif. Il me répugne de dire : le ciel comble la Dame de ſes bénédictions! Ce vœu ſeroit contre moi.

Samedi, vers cinq heures du matin.

LETTRE XXVII.

M. LOVELACE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Au château de M.... Samedi au ſoir, 24 *Juin.*

(L'adreſſe portoit, *à Mde. Lovelace.*)

MA TRÈS-CHÈRE VIE,

SI vous ne regardez pas comme un effet de l'amour, & d'une terreur inſpirée par l'amour, la miſérable figure que vous m'avez vu faire cette nuit, vous ne me rendez guères juſtice. J'ai voulu eſſayer juſqu'au dernier moment ſi ma ſoumiſſion & ma complaiſance en tout, pourroient me faire obtenir de vous la promeſſe d'être à moi jeudi prochain, puiſque cette faveur m'étoit refuſée plutôt. Si j'avois eu le bonheur de l'obtenir, vous auriez été libre de partir pour Hamſtead, ou pour tout autre lieu qu'il vous auroit plu de choiſir. Mais après avoir perdu l'eſpérance de vous fléchir, comment pouvois-je me diſſimuler, après m'être rendu ſi coupable, que, vous laiſſer cette liberté, c'étoit m'expoſer à vous perdre pour toujours ?

Je vous avouerai, Madame, qu'ayant trouvé hier après midi le papier que Dorcas avoit perdu, je fis confeffer auffitôt à cette fille qu'elle s'étoit engagée à favorifer votre évafion. Et il n'eft pas douteux que ce papier eft forti de fes mains par accident. Si mes inftances avoient pu vous déterminer pour jeudi, je n'aurois fait aucun ufage de cette découverte, & je me ferois repofé fur votre parole avec une parfaite confiance. Mais vous trouvant inflexible, j'ai pris la réfolution de tenter, fi en me reffentant de la trahifon de Dorcas, je ne pourrois pas obtenir ma grâce pour condition de la fienne, ou prendre occafion de cet incident pour révoquer le confentement que j'avois donné à votre départ de cette maifon, puifque je n'en pouvois attendre que des fuites fatales pour moi.

Ce deffein, à la vérité, fent la baffeffe & l'artifice. Auffi vous êtes-vous apperçue que je n'ai pu me défendre d'une vive confufion, lorfque vous me l'avez reproché avec tant de force & de nobleffe?

Mais j'ofe me flatter, Madame, que vous ne punirez pas trop févèrement un projet dont je reconnois la méprifable petiteffe. Il ne menaçoit pas votre honneur; & dans le cours de l'exécution,

vous avez dû reconnoître tout-à-la-fois que je ne suis pas capable de désavouer une faute, une démarche vile; & que vous avez sur moi plus de pouvoir qu'une femme n'en eut jamais sur un homme. En un mot, vous m'avez vu fléchir également sous l'empire de la conscience & de l'amour.

Je n'entreprendrai pas de justifier le parti auquel je me suis attaché de souhaiter vous voir rester où vous êtes, jusqu'à ce que vous m'ayiez donné votre parole de vous trouver à l'autel avec moi jeudi; ou jusqu'à mon retour, qui me procurera l'honneur de vous accompagner à une cérémonie qui doit rendre ce jour le plus heureux de ma vie. Je sens que cette conduite peut vous paroître un peu tyrannique; mais comme les suites de votre inflexible rigueur deviendroient nécessairement funestes à nous-mêmes & à nos deux familles, je vous conjure, Madame, de pardonner cette petite violence à la nécessité que vous m'en avez faite, & de permettre que la solemnité de jeudi renferme un acte d'abolition générale pour toutes les offenses passées.

Voici les ordres que j'ai laissés aux gens de la maison. « Vous ne trouverez que » de l'obéissance dans tout ce qui peut

„ s'accorder avec l'espérance que j'ai de
„ vous retrouver mercredi en arrivant
„ à la ville. Mde. Sinclair & ses nièces
„ ayant encouru votre disgrace, ne paroî-
„ tront point devant vous, si vous ne les
„ faites appeler. Dorcas ne se présentera
„ point pour vous servir, jusqu'à ce qu'elle
„ ait pleinement justifié sa conduite à votre
„ satisfaction : ce sera Mabel qui prendra
„ sa place. Il me semble que jusqu'à pré-
„ sent vous n'avez marqué aucun dé-
„ goût pour cette fille. J'ai laissé Will
„ près de vous pour recevoir vos ordres.
„ S'il se rend coupable de quelque imper-
„ tinence, ou de quelque défaut d'atten-
„ tion, le congé qu'il aura reçu de vous,
„ sera ratifié de moi pour jamais. „

A l'égard des lettres qui peuvent arriver pour vous, ou que vous auriez dessein de faire partir, je vous supplie très-humblement d'approuver qu'elles soient retenues jusqu'à mon retour : mais je vous assure, Madame, que le cachet des unes & des autres sera fidellement respecté, & qu'elles vous seront remises immédiatement après la célébration, ou même auparavant, si vous le désirez. Dans l'intervalle, je m'informerai & vous instruirai de la santé de Miss Howe : je saurai peut-être ce qui peut avoir causé son silence.

(¶) J'ai trouvé le docteur Perkins auprès de mon oncle, lorſque je ſuis arrivé avec le docteur S***. Il m'apprend que votre père, votre mère, vos oncles, & autres perſonnes les moins eſtimables de votre famille, ſont en parfaite ſanté, & qu'ils ſe propoſent de ſe rendre tous enſemble chez votre oncle Harlowe, la ſemaine prochaine; ſans doute dans l'intention de fêter l'anniverſaire de ſa naiſſance. Cet incident ne peut faire aucun changement pour jeudi, que de ſubſtituer très-heureuſement une perſonne à l'autre. M. Tomlinſon m'a aſſuré, que s'il ſurvenoit quelque obſtacle qui empêchât votre oncle d'y venir lui-même, ce qu'il étoit loin de préſumer, il ſeroit ſatisfait d'envoyer ſon ami le Capitaine à ſa place pour le repréſenter. J'enverrai demain matin un exprès à cheval m'en informer plus sûrement. (§)

Je vous envoie cette lettre par un exprès qui attendra vos ordres, dans l'humble eſpérance où je ſuis que vous m'accorderez quelques lignes de réponſe, ſur cet heureux jeudi ſi impatiemment attendu.

Milord, que j'ai trouvé dans un état qui le rend indifférent & inſenſible à tout, excepté à notre bonheur, me charge de vous témoigner toute ſon affection. Il a

à vous préſenter un riche écrin de diamans, qu'il eſpère vous faire agréer, ſoit qu'il ait le bonheur ou non de vous voir en relever l'éclat ſur votre perſonne.

Lady Sara & Lady Betty, ont auſſi des gages de leur reſpect à vous offrir, & elles ſe flattent de l'honneur de vous les voir accepter: Puiſſe le ciel vous inſpirer de hâter le moment de recevoir leurs complimens de vive voix, & ceux de ma couſine Montaigu, avant que la ſemaine prochaine ſoit écoulée!

Milord eſt à l'extrémité. Le docteur n'en eſpère rien. Ma ſeule conſolation, en perdant un oncle à qui j'étois ſi cher, s'il faut qu'il meure, ſera de me trouver, par l'augmentation de ma fortune, plus en état que jamais de prouver l'ardeur & la vérité des tendres ſentimens avec leſquels je ſerai conſtamment,

Ma très-chère vie,

Votre fidelle LOVELACE.



(¶) LETTRE XXVIII.

M. LOVELACE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Au château de M... Dimanche ſoir, 25 Juin.

(L'adreſſe porte de même, *à Mde. Lovelace.*)

MON TRÈS-CHER AMOUR,

JE ne ſaurois comment vous exprimer combien je ſuis mortifié de voir mon meſſager revenir ſans une ſeule ligne de votre part.

Jeudi eſt ſi proche, que j'enverrai toutes les quatre heures courriers ſur courriers, ſans aucune interruption juſqu'à la veille au ſoir, juſqu'à ce que je reçoive une réponſe favorable. Il faut que je ſache ſi je peux me haſarder de paroître en votre préſence, avec l'eſpérance de voir mes vœux remplis ce jour-là.

Je ne m'attends pas à votre amour, Madame, & je ne vous le demande pas, ni ne le demanderai juſqu'à ce que ma conduite future vous donne lieu de penſer que je le mérite. Tout ce que j'am-

bitionne aujourd'hui eſt d'obtenir le pouvoir de vous rendre toute la juſtice que je puis maintenant vous rendre. Et je m'abandonne à votre générolité ſur le ſoin de récompenſer de votre tendreſſe mes efforts pour la mériter.

A préſent que je me rappelle la triſte figure que j'ai faite devant vous dans notre dernier entretien de vendredi la nuit, je crois que je choiſirois plutôt d'aller comparoître, auſſi mal préparé que je le ſuis, à mon dernier jugement, que de me montrer en votre préſence, à moins que vous ne me donniez quelque eſpérance, que je ſerai reçu comme votre époux choiſi, & non (quoique je l'aie mérité) comme un criminel odieux.

Permettez-moi donc de vous propoſer un expédient pour m'épargner ma propre confuſion, & à vous la néceſſité d'en revenir à des récriminations qui me déchirent l'ame, qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, & qui doivent vous être très-déſagréables à vous-même. ! — C'eſt de nommer l'égliſe, & je ferai tout préparer. Ainſi, que notre première entrevue ſe faſſe en quelque ſorte aux pieds mêmes de l'autel où vous daignerez pardonner au mari tendre les fautes de l'amant ingrat. Si votre reſſentiment eſt trop vif encore

pour permettre une lettre, daignez seulement tracer de votre main chérie ces deux mots: *A Saint-Martin jeudi, ou à Saint-Gilles jeudi*, & je n'insisterai plus sur aucune écriture, adresse ou signature, pas même sur les deux initiales de votre nom. C'est la seule faveur que j'implore de votre main, jusqu'à-ce que cette chère main elle-même me soit accordée en présence de cet Être que je prends à témoin de l'honneur & de la fidélité de votre sincère adorateur

ROBERT LOVELACE. (§)

(¶) LETTRE XXIX.

M. LOVELACE à Miss CLARISSE HARLOWE.

(Toujours adressée, *à Mde. Lovelace.*)

Au château de M... Lundi, 26 Juin.

ENCORE une fois, ma très-chère vie, je vous conjure de m'envoyer les quatre mots que je vous demande. Il n'y a plus de momens à perdre. Je ne voudrois pas pour le monde entier que jeudi prochain

ſe paſsât ſans avoir obtenu le droit de vous appeler *mon épouſe*. Et cela autant pour vous que pour moi. Ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici eſt reſté entre nous deux ; mais paſſé jeudi, ſi mes vœux n'étoient pas remplis, tout ſeroit dévoilé à la face de l'univers.

Milord eſt extrêmement mal, & il ne peut ſouffrir de me perdre de vue plus d'une demi-heure. Mais cette conſidération même ne ſera d'aucun poids ſur moi, ſi vous daignez m'envoyer le gage de paix dans le peu de mots que je ſollicite de vous.

Le capitaine Tomlinſon m'a fait ſavoir que toute votre famille eſt chez votre oncle Harlowe. Votre oncle ne peut venir à Londres, & il a prié le Capitaine de tenir ſa place. Il ſe propoſe de garder tous vos parens chez lui, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſuré par le Capitaine, que la cérémonie eſt faite.

Il a déjà commencé, avec quelques eſpérances de ſuccès, à tenter de réconcilier votre mère avec vous.

Milord vient de me dire qu'il ſe croiroit heureux de pouvoir, avant de mourir, vous ſaluer comme ſa nièce. Je lui ai fait eſpérer qu'il auroit la ſatisfaction de vous voir, & je lui ai dit que j'irois mercredi

mercredi à Londres vous prier de m'accompagner au château jeudi ou vendredi. J'ai déjà fait préparer une voiture à six chevaux pour m'y conduire, & si Milord n'étoit pas aussi mal, ma cousine Montaigu me dit qu'elle auroit été flattée de m'accompagner. Si cela vous fait plaisir, nous partirons pour le château le moment d'après la cérémonie.

De grâce, adorable créature, ne faites pas évanouir toutes ces heureuses apparences, en refusant de sauver aux yeux du monde votre réputation & celle de votre famille; ne vous faites pas plus de tort que ne vous en fait *le plus misérable & le plus ingrat* des hommes. Car lorsque nous serons mariés, toute la disgrace que vous avez pu souffrir lorsque vous étiez demoiselle, retombera sur moi, & ne sera connue que de nous seuls.

Encore une fois daignez bien considérer la situation où nous sommes tous les deux, & ressouvenez-vous, ma chère vie, que jeudi sera bientôt venu, & que vous n'avez pas de temps à perdre.

J'écris par le même exprès à M. Belford, votre admirateur & mon ami, qui connoît tous les secrets de mon cœur; je le prie de vous voir & de savoir de

vous-même quel fonds je dois faire fur vos difpofitions pour jeudi.

Certainement, ma chère, vous ne pourrez jamais fouffrir les maux que me fait endurer cette cruelle incertitude.

Si vous ne m'honorez pas d'une réponfe à celle-ci, foit de votre bonté, foit par l'interceffion de M. Belford, il fera trop tard pour que je puiffe partir: & le capitaine Tomlinfon qui va exprès à Londres pour exécuter vos ordres, fera cruellement trompé.

Un de mes motifs pour l'efpèce de détention où j'ai pris fur moi de vous tenir, eft de prévenir les malheurs qui pourroient arriver (autant à celle qui le mérite le moins, qu'à celui qui le mérite le plus) fi vous alliez écrire à quelqu'un dans cet excès de chaleur & de reffentiment qui vous enflamment contre moi. Vous ayant fait part des ordres que j'avois donnés aux femmes de la maifon fur cet article, je m'étonne que vous ayez effayé d'envoyer (*) une lettre à Mifs Howe, quoique fous une enveloppe à l'adreffe de fa domeftique: vous deviez bien penfer qu'elle tomberoit entre mes mains.

(*) Clariffe avoit effayé d'envoyer une lettre.

Ne pouvant me dissimuler ce que je mérite, je ne puis douter de la manière dont je suis traité dans cette lettre. Cependant je vous la renvoie dans la mienne, & vous verrez que le cachet a été respecté.

Daignez, Madame & très-chère personne, soulager par les quatre mots que je vous demande, ou par M. Belford, l'inquiétude mortelle de votre affectionné & reconnoissant

LOVELACE.

P. S. Souvenez-vous qu'il n'y aura plus assez de temps, & qu'il me sera impossible d'écrire ni d'être à Londres *pour jeudi, jour de la naissance de votre oncle.* (§)

LETTRE XXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 26 *Juin.*

TU jugeras des termes où je suis avec Miss Harlowe, par trois de mes lettres, dont je t'envoie copie sous cette enveloppe. On me méprise tant, que je n'ai pas obtenu un seul mot de réponse aux deux

premières ; & j'ai grand peur que la troiſième que j'envoie par le même meſſager qui te porte celle-ci, n'obtienne pas plus d'attention. Cependant ſi l'on s'obſtine ainſi, ſon jour de grâce paſſe ſans retour.

On s'imagineroit qu'après une ſi longue contrainte, elle auroit pu ſe trouver ſatisfaite du triomphe qu'elle remporta ſur nous tous vendredi ; triomphe d'autant plus glorieux pour elle, qu'il a eu la force d'humilier mon orgueil & ma vanité, au point de me faire preſque haïr juſqu'aux mots *d'invention*, de *ruſe* & de *ſtratagême*. Ce ſentiment va ſi loin, que je me défierai de moi-même à l'avenir, lorſqu'il naîtra dans ma tête féconde quelque extravagance de cette nature. Mais tu conviendras que je ſuis forcé de la retenir chez Madame Sinclair, & de lui interdire toutes ſortes de correſpondances.

A préſent, Belford, comme dans l'humeur qui me domine actuellement, je ne penſe à rien moins qu'à l'épouſer, ſi elle ne laiſſe pas échapper le jour de jeudi, je ſouhaiterois que, ſuivant l'ouverture que je lui ai faite dans ma lettre de ce jour, tu priſſes la peine de lui rendre une viſite. Réponds-lui de mon honneur par les promeſſes, par les ſermens les plus ſolemnels, & par tout ce que l'amitié t'inſpirera

de plus perſuaſif, tâche de me procurer une réponſe, qui ne demande pas, comme tu vois, plus de quatre mots. Alors je ſuis réſolu de quitter Milord M...., dans quelque danger qu'il puiſſe être, & de me rendre à l'égliſe pour courber la tête ſous le joug. Ecris toi-même les quatre mots: qu'elle les ſigne ſeulement de *Cl. H.* Je n'en demande pas plus; car, après tout, je ne veux pas me couvrir d'un ridicule éternel aux yeux de ma famille & de tous mes amis.

Si elle laiſſe paſſer le jour.... je ſuis un homme déſeſpéré, je me vois pris dans mes propres piéges; & je ne puis ſoutenir l'idée que mes complots ſoient découverts.

(¶) Ah! que n'ai-je pris le parti de l'honnêteté! A quoi diable m'ont ſervi toutes mes inventions? à quoi aboutiſſent-elles, qu'à un grand complot contre moi-même, & à me couvrir d'une infamie & d'une diſgrace éternelles! Mais, comptant ſur tes bons offices, j'écarte ces chagrinantes idées (§). Qu'elle m'écrive une ligne; une ſeule ligne! Mais me traiter comme un malheureux, indigne de ſon attention, ſurtout lorſqu'elle eſt encore ſous ma puiſſance! C'eſt ce qu'il me feroit impoſſible de ſupporter. — Non, je ne le ſupporterai pas.

Milord, comme je te l'ai dit, eſt à l'ex-

trémité ; les médecins l'abandonnent. Il ſe croit lui-même au terme. Ceux qui ſouhaitent de le voir vivre s'attendent à ſa mort. Moi, je ſuis dans le doute. Ces longs & violens combats entre la force du tempérament & celle de la maladie, malgré le ſecours que le mal reçoit de trois médecins & d'un apothicaire, tous d'opinion différente, & partagés dans leurs ordonnances comme dans leurs ſentimens, marquent une conſtitution diablement coriace, & ſentent moins la mort qu'un prompt rétabliſſement; ajoute qu'il n'y a rien à craindre de la vivacité de ſes eſprits, pour exalter ſa fiévre au-deſſus d'une criſe ſalutaire.

Tu ne ſaurois croire combien je ſuis embarraſſé à dépêcher une légion de meſſagers qui ſont continuellement en courſe, & qui, ſe relevant de cinq en cinq milles, forment une chaine avec celui qui a ſon poſte établi à Londres. A la vérité, ils ſont chargés en même temps de quelques autres commiſſions, pour le banquier & les gens d'affaire de Milord, qui me mettront en état, s'il a la bonté de prendre ſon vol pour l'autre monde, de confondre les eſpérances de quelques-uns de mes chers parens. Je ne parle point de Charlotte & de Patty, qui ſont deux filles d'un carac-

tère très-noble. Mais j'en connois d'autres qui ont profité de mon abſence pour s'ouvrir un chemin & miner ſous terre, comme autant de taupes ; & j'ai découvert leurs œuvres depuis mon arrivée, aux ſales veſtiges qu'ils ont laiſſés dans leur marche.

Ne tarde pas, cher Belford, à me rendre compte de ta commiſſion. Cette lettre voyagera toute la nuit.

LETTRE XXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, Mardi 27 Juin.

VOUS me diſpenſerez, cher Lovelace, de m'engager dans l'entrepriſe dont vous voulez me charger, juſqu'à ce que je ſois un peu mieux aſſuré qu'enfin vous penſez réellement à prendre une conduite honorable avec une femme que vous avez ſi fort outragée. Je me flatte que vous connoiſſez trop votre ami Belford, pour le croire capable de ſouffrir tranquillement que vous, que tout autre au monde, lui fît promettre de ſa part ce qu'il n'auroit

pas deſſein d'exécuter. Pour te parler naturellement, Lovelace, je n'ai pas beaucoup de foi à l'honneur d'un homme, qui, par des imitations d'écritures, je ne cite que ce trait, a marqué ſi peu d'égards pour l'honneur de ſa propre famille.

Si je ne te connoiſſois pluſieurs de ces talens jéſuitiques, je te croirois touché d'un véritable remords, & parvenu heureuſement à rougir de tes malheureuſes inventions, depuis que la dernière t'a ſi mal réuſſi. Je t'en féliciterois de tout mon cœur. O divine, divine Clariſſe!... Mais je ne veux pas aggraver tes peines.

Tu m'écris que, *dans l'humeur qui te domine à préſent*, tu es réellement diſpoſé au mariage, quoiqu'avec la connoiſſance que j'ai de ton averſion pour cet état, j'aie peine à comprendre que tu aies pu changer ſi facilement d'humeur. Tu ajoutes que quatre mots de ta belle ſuffiroient comme cent, pour tes vues, parce qu'ils prouveroient qu'elle eſt capable de pardonner le dernier outrage qu'une femme puiſſe recevoir. Et moi, lorſque je fais réflexion combien il te ſeroit aiſé de trouver des couleurs, pour donner une autre face à tes intentions, je crois devoir exiger de toi des explications un peu plus nettes; car je me défie d'un remords

paſſager, qui vient moins de tes principes, que du chagrin d'avoir vu échouer tes deſſeins, & qui reſſemble à quantité d'autres dont tu as ſi ſouvent triomphé.

Si tu peux me convaincre aſſez tôt pour le jour, que tu es réſolu de lui rendre une juſtice honorable, dans le ſens qu'elle attache elle-même à ce terme; ou ſuppoſé qu'il ſoit trop tard pour le temps, ſi tu veux fixer quelque autre jour que jeudi, choix que tu dois lui laiſſer, au lieu de l'enchaîner au tien, (d'autant plus que tes prétextes pour en uſer autrement n'ont été qu'une fiction) j'embraſſerai bien volontiers ta cauſe; de bouche, ſi ma viſite eſt acceptée; ou par écrit, ſi l'on ne conſent point à me voir. Mais, dans cette ſuppoſition, tu dois permettre que je me rende garant de ta foi; & tu peux compter qu'alors je ſoutiendrai le caractère d'un garant, avec plus de conſtance & d'honneur que quelques princes de nos jours.

Néanmoins je te dirai que mon cœur ſaigne des cruelles injures que cette femme angélique a ſouffertes; & ſi tu ne l'épouſes pas, en cas qu'elle y veuille conſentir, ſi tu ne deviens pas le plus tendre & le meilleur des maris après l'avoir épouſée, j'ai-

merois mieux être un ours, une vipère, ou tout autre animal féroce, que toi.

Commande moi des chofes que je puiffe exécuter avec honneur, & tu ne trouveras dans perfonne plus de chaleur à t'obliger, que dans ton fincère ami,

BELFORD.

LETTRE XXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M... Mardi 27 Juin à minuit.

TA lettre arrive à l'inftant, par la diligence extraordinaire de mes couriers.

Quel homme d'honneur tu deviens tout-d'un-coup! Ainfi tu prends donc le caractère imaginaire d'un garant pour me menacer? Si je n'étois pas heureufement déterminé en faveur de cette chère perfonne, je n'aurois pas penfé à t'employer. Mais je te dirai en paffant que fi j'avois changé de réfolution après t'avoir engagé dans cette entreprife, je me ferois contenté de t'affurer que telle avoit été mon intention lorfque tu avois pris des engagemens pour

moi, & de t'expliquer les raiſons de mon changement; après quoi je t'aurois laiſſé aux inſpirations de ton propre cœur. Le *mien* n'a jamais connu la crainte d'un homme, ni celle d'une femme, juſqu'au temps où j'ai commencé à connoître Clariſſe Harlowe; ou plutôt, ce qui eſt bien plus ſurprenant, juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée ſous mon pouvoir.

Tu es donc réſolu de ne voir cette charmante qu'à certaines conditions? Eh bien! ne la vois pas, & va aux enfers. Que m'importe à moi? Mais j'avois fait tant de fonds ſur l'eſtime que tu m'avois marquée pour elle, que j'ai cru te faire autant de plaiſir qu'à moi, en te chargeant de cet office. De quoi eſt-il queſtion? De lui perſuader qu'elle doit conſentir à la réparation de ſon honneur. Car à qui ai-je fait tort qu'à moi-même, en me dérobant mes propres jouiſſances? Et s'il y a quelque union des cœurs avec l'intention d'épouſer, que nous manque-t-il à préſent que la vaine cérémonie? Je l'offre encore. Mais ſi la belle retire ſa main; ſi elle me laiſſe inutilement tendre la mienne, que puis-je de plus?

Je lui écris encore une fois. Si ſon obſtination & ſon ſilence continuent après cette lettre, elle ne doit imputer qu'à

elle feule toutes les fuites qui pourront arriver.

Mais après tout, mon cœur eft tout entier à elle. Je l'aime au-delà de toute expreffion, & je ne puis m'en défendre. Ainfi j'efpère qu'elle recevra ces dernières inftances auffi favorablement que je le défire. J'efpère qu'après avoir reconnu le pouvoir qu'elle a fur moi, elle ne prendra pas plaifir, comme une femme ordinaire, à me chagriner, à me vexer, à me fatiguer par des affectations & des caprices. Si elle veut me recevoir en grâce pendant que je fuis fous l'empire des remords, (quoique je dédaigne d'entrer en conditions avec toi pour ma fincérité) toutes les épreuves font finies; je n'épargnerai rien pour la rendre heureufe. Car plus je me rappelle tout ce qui s'eft paffé entre elle & moi, depuis le premier moment de notre liaifon, plus je fuis forcé de reconnoître qu'elle eft la vertu même, &, je le répète encore, qu'elle n'a point d'égale.

Lorfque tu me propofes de lui laiffer le choix d'un autre jour, confidères-tu qu'il eft impoffible que mes inventions & mes rufes demeurent encore long-temps cachées? C'eft ce qui me rend fi preffant pour jeudi; d'autant plus que je m'en fuis fait

fait comme une néceſſité, par les ſuppoſitions qui regardent ſon oncle & le jour de ſa naiſſance. Si je reçois les *quatre mots* de ſa main, il n'y a point d'obſtacle, ni de fatigue qui puiſſe m'empêcher d'arriver jeudi; & quand il feroit trop tard pour l'heure canonique à l'égliſe, ſon appartement ou tout autre conviendra également à la cérémonie. L'argent fera tout; je ne l'ai jamais épargné pour elle.

Pour te prouver que je ne t'en veux nullement, je t'envoie la copie de deux lettres; l'une pour elle; c'eſt la quatrième, & ce ſera néceſſairement la dernière; l'autre pour le Capitaine Tomlinſon, tournée, comme tu verras, de manière qu'il puiſſe la lui montrer.

A préſent, Belford, ſoit que tu prennes part ou non dans cette affaire, tu connois mes intentions.

R. LOVELACE.



LETTRE XXXIII.

M. LOVELACE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Au château de M... *Mercredi, à une heure du matin.*

PAS une ligne, ma très-chère vie, pas un mot de réponſe à mes trois lettres. Il reſte ſi peu de temps, que celle-ci eſt abſolument la dernière que vous puiſſiez recevoir d'ici, avant l'heure importante qui doit nous unir par des nœuds légitimes.

Mon ami, M. Belford, appréhende que ſes propres affaires ne lui laiſſent pas la liberté de vous voir aſſez tôt. Je regrette d'autant moins ce contre-temps, que je me ſuis aſſuré d'une autre perſonne, dont j'eſpère que la viſite vous ſera plus agréable. C'eſt le capitaine Tomlinſon, à qui j'avois écrit dans cette vue, avant d'avoir reçu la réponſe de M. Belford. Je ſouhaitois particulièrement de l'engager à vous voir aujourd'hui, comme un prélude naturel de l'office qu'il doit exercer demain. Cette eſpérance l'obligeant de ſe rendre ce ſoir à Londres, je l'ai informé des termes

où j'ai le malheur d'être avec vous ; & je l'ai supplié de me faire connoître dans cette occasion, que j'ai autant de part que votre oncle à son amitié, puisque le traité doit être rompu, s'il ne peut rien obtenir de vous en ma faveur. Il me renverra aussitôt le messager, au devant duquel j'irai jusqu'à *Slough*, pour continuer delà ma route vers Londres avec un cœur enivré de joie, ou retourner au château de M.... avec un cœur brisé de douleur.

Je ne devrois pas, mais je ne puis m'en empêcher, anticiper sur le plaisir que M. Tomlinson s'est réservé, de vous apprendre que, suivant toutes les apparences, votre mère entreprend de seconder les vues de votre oncle. Il lui a communiqué en secret ses louables intentions. Ses résolutions, comme celles de M. Jules, dependent de l'événement de demain. Ne trompez pas, je vous en conjure, pour l'intérêt de cent personnes, comme pour le mien, l'attente de ce cher oncle, de cette tendre mère dont je vous ai tant de fois entendu regretter l'affection.

Il peut vous paroître impossible que j'arrive à Londres pour l'heure canonique. Mais si toute la vîtesse de ma course ne répondoit pas à mes désirs, la cérémonie pourroit être célébrée à toute heure du

jour ou du soir dans votre propre appartement ; & M. Tomlinson n'assureroit pas votre oncle avec moins de vérité, que la célébration s'est faite le jour de sa naissance. Dites seulement au Capitaine, que vous ne me défendez pas de vous accompagner. C'en sera assez pour y conduire à l'instant sur les ailes de l'amour & de la reconnoissance, votre &c.

LOVELACE.

LETTRE XXXIV.

A M. PATRICE MAC-DONALD.

Maison de M. Brown, perruquier, rue St. Martin à Westminster.

Du château de M... *Mercredi à 2 heures du matin.*

CHER Mac-Donald, le porteur de ces dépêches est chargé d'une lettre pour ma belle, (*) que je me suis donné la peine de transcrire pour vous. Cette copie vous

(*) Voyez la lettre précédente.

inſtruira plus sûrement qu'un extrait. Elle vous fera juger auſſi des raiſons qui m'ont fait antidater celle que je vous adreſſe (*) ſous le nom de Tomlinſon, & que vous ne manquerez pas de lui montrer comme en confidence. Vous l'ouvrirez tout de ſuite.

Je ne ceſſe pas, cher Donald, de faire fonds ſur votre habileté & ſur votre zèle; à préſent ſurtout, qu'il faut renoncer à l'eſpérance d'un commerce libre. Ce plan eſt impoſſible, j'en ai reconnu l'illuſion. (¶) Je pourrois la faire périr de chagrin; mais ſans pouvoir fléchir ſa volonté. Je ſuis donc déterminé au mariage, ſi ma belle ne laiſſe point échapper le jour. (§)

Appuyez ſur l'ouverture qui regarde ſa mère. C'eſt un fonds riche qui peut vous fournir de quoi la toucher. Mais c'eſt Jules Harlowe, ſouvenez-vous en bien, qui fait ſecrètement cette démarche auprès de la mère. (¶) Je dis *ſecrètement*; autrement, ſans même la raiſon du premier expédient propoſé par ſon oncle, vous ſavez qu'elle pourroit trouver le moyen de gliſſer une lettre à l'un ou à l'autre, pour s'éclaircir de la vérité, ou écrire à Miſs Howe de s'en informer, & ſi elle le faiſoit, le *ſecret*

(*) Voyez la lettre ſuivante.

de la démarche expliqueroit le démenti de l'oncle ou de la mère.

Cependant n'oubliez pas d'enjoindre à la Sinclair ou à ses nymphes, comme de ma part, de redoubler de vigilance sur sa personne & sur ses lettres. Nous sommes dans la crise. Mais qu'elles se gardent bien aussi de la maltraiter.

Si le fatal jeudi passe en vain, je saurai quelles résolutions je dois prendre. (§)

Prenez, s'il est nécessaire, un ton d'autorité. Il seroit bien étrange qu'une fille de dix-sept ans l'emportât sur un homme de votre âge & de votre expérience. Vous n'êtes pas amoureux d'elle, comme je le suis. Emportez-vous brusquement, si vous voyez qu'elle ne doute pas de votre honneur. Un esprit doux peut s'échauffer; mais on lui en impose & on le ramène aisément à son caractère naturel, par les apparences d'une colère plus violente que la sienne. Au fond toutes les femmes sont poltronnes; elles ne se livrent à leur emportement que lorsqu'elles le peuvent sans danger.

(¶) J'ai souvent réussi par un éclat de fureur à faire taire les soupçons d'une jeune fille, & l'ai amenée à me céder avant qu'elle eût le temps de se reconnoître, le point même qui avoit excité son

indignation & ses défiances : & l'on faisoit sa paix avec moi, quoique je fusse l'aggresseur. (§)

Si cette entreprise a le succès que j'espère, (ou même quand elle ne l'auroit pas, s'il n'y a rien à vous reprocher,) je vous mettrai en état de n'avoir plus besoin pour vivre de votre maudite contrebande, qui autrement vous conduira tôt ou tard à quelque fatale catastrophe. Nous ne sommes parfaits aucuns, M. Mac-Donald. Cette charmante personne me rend quelquefois sérieux en dépit de mon cœur. Mais comme les vices particuliers sont moins blamables que les vices publics, & que je regarde la *contrebande* comme un mal national, je vous prononce hardiment que vous êtes plus méchant que moi. Et en conséquence, je me ferai un plaisir de contribuer à votre réforme.

J'enferme ici dix guinées pour vous; qui ne sont que des arrhes d'un bienfait plus important. Je suis très-content de vous jusqu'aujourd'hui.

A l'égard des habits dont vous aurez besoin pour la fête, la rue de Monmouth (*) vous en fournira. Un habit tout-à-fait neuf feroit naître quelque soupçon. Mais

(*) C'est la fripperie de Londres.

vous pouvez attendre à vous occuper de ce soin, que vous vous soyez assuré du consentement de ma belle. Votre habit de campagne suffira pour la première visite. Ayez soin que vos bottes ne soient pas trop nettes. Je vous ai répété mille fois qu'on ne sauroit faire trop d'attention aux minuties dans toutes les occasions où l'on emploie l'art; des gens mal élevés diroient l'artifice. Que votre linge soit un peu chiffonné & sali, lorsque vous irez la voir. L'excuse est simple. Vous ne faites que d'arriver. Souvenez-vous, comme je vous l'ai dit la première fois, de vous donner des airs, d'étendre négligemment les jambes, de badiner avec vos gants ou vos manchettes, comme si vous étiez assez important pour être dispensé de vous gêner, malgré tout ce que la présence d'une belle Dame exige de la politesse. Votre âge vous en dispense. Il n'est pas question pour vous de plaire. N'êtes-vous pas père de plusieurs filles aussi âgées qu'elle? Trop d'apprêt & de respect vous rendroient suspect; c'est toujours le signe d'une tête folle ou d'un cœur fourbe. En un mot, faites l'homme de conséquence, si vous voulez être écouté sur ce pied. (¶) Je me suis plus qu'à demi perdu moi-même par ma complaisance; & par trop de soin à éviter les grands

airs, je me suis mis dans le cas d'avoir à souffrir qu'on les prît avec moi. (§)

Il me semble que je n'ai rien de plus à vous recommander. Mon dessein est effectivement de me rendre à Slough, ou sur le chemin, comme je le déclare à ma belle. Adieu, honnête Mac-Donald.

LETTRE XXXV.

A MONSIEUR TOMLINSON, ancien Capitaine, &c. (*).

Au château de M... *Mardi matin*, 27 *Juin*.

CHER CAPITAINE,

Un fâcheux mal-entendu, qui me met encore très-mal avec ce que j'ai de plus cher au monde, & dont elle pourra vous conter les circonstances, que je ne veux pas vous expliquer moi-même, de crainte de paroître un peu partial dans ma propre cause, me jette dans la plus cruelle incertitude sur ses résolutions. Elle refuse

---

(*) C'est la lettre qui devoit être montrée en confidence à Miss Clarisse.

de répondre à toutes mes lettres si pressantes & si respectueuses ; & j'ai le chagrin de douter si je la trouverai disposée jeudi prochain à la célébration. Milord est si mal, que si je la croyois absolument résolue de ne pas m'obliger, je différerois de deux ou trois jours à retourner à la ville. Il ne veut point que je quitte son lit. Cependant son impatience est extrême d'embrasser sa nièce. Il veut emporter cette consolation en mourant : & je lui en ai donné l'espérance ; parce que si cette chère personne consent à mon bonheur, mon dessein est de l'amener droit ici en sortant de l'église.

C'est à regret que je le dis de l'unique objet de mon affection ; mais l'inflexibilité est le vice de sa famille ; d'autant moins excusable dans elle, qu'elle en souffre au plus haut degré, de la part de ses propres parens.

Comme vous vous proposez, Monsieur, d'être à Londres avant jeudi, vous me rendriez le plus important service, si vous pouviez, sans incommodité, hâter un peu votre voyage. C'est une prière que je vous ferois peut-être avec moins de liberté, si je ne me figurois que dans la foule de vos propres affaires, vous serez bien aise d'avoir vous-même quelque cer-

titude pour le jour. Vous lui présenterez, Monsieur, avec tant de force & de justice les malheureuses conséquences de laisser passer ce jour, soit du côté de son oncle, soit par rapport à l'intérêt que sa mère, comme vous m'en avez assuré, paroît vouloir prendre à la réconciliation, que je ne puis qu'espérer qu'elles feront impression sur son esprit. Un homme à cheval attendra vos dépêches, pour me les apporter immédiatement.

Mais si toutes vos instances sont absolument rejetées, vous aurez la bonté de rendre témoignage à M. Jules Harlowe, que ce n'est pas ma faute si ses tendres intentions n'ont pas le succès qu'il s'étoit promis. Je suis, mon cher Monsieur, votre très-humble, &c.

LOVELACE.



LETTRE XXXVI.

M. MAC-DONALD, à M. LOVELACE.

Mardi à midi, 28 *Juin.*

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre à dix heures du matin. Votre courrier me prie de rendre ce témoignage à ſa diligence. L'homme & le cheval étoient à nage.

J'ai pris auſſitôt mon habit de campagne, & je me ſuis rendu avec la dernière célérité chez votre chère Dame, dans le deſſein de faire beaucoup valoir une multitude d'affaires, qui ne m'avoient pas permis d'arriver plutôt, & de paroître encore fort preſſé, pour avoir occaſion de la preſſer elle-même, & de lui arracher une réponſe ſatisfaiſante. Mais en entrant chez Mde. Sinclair, j'ai trouvé toute la maiſon dans une conſternation affreuſe.

Il ne faut pas, Monſieur, que vous ſoyez ſurpris. Il eſt fâcheux pour moi d'avoir une ſi mauvaiſe nouvelle à vous annoncer. Mais vous ſeriez encore plus fâché d'ignorer la vérité. Votre Dame a diſparu. Il n'y avoit pas plus d'une demi-heure qu'on s'en étoit apperçu,

apperçu, lorſque je ſuis arrivé; la fille qui étoit à ſon ſervice a pris la fuite, ou ne s'eſt pas fait voir depuis : d'où l'on conclut qu'elle a favoriſé ſon évaſion.

On avoit déjà fait avertir quelques-uns de vos meilleurs amis : c'eſt-à-dire, M. Belton, M. Mowbray & M. Belford. M. Tourville eſt à la campagne.

Il s'eſt paſſé de furieuſes ſcènes entre Mde. Sinclair, Miſs Horton, Miſs Martin & Dorcas. Will, votre valet-de-chambre, parle de ſe pendre ou de ſe noyer.

(¶) On a dépêché de toutes parts pour découvrir les traces de Mabel chez ſa mère, qui demeure à Chick-lane, à Weſt Smithfield, & chez un oncle qu'elle a, qui tient auberge à Cowcroſs, qui n'eſt pas éloigné, & chez lequel elle demeuroit avant de venir à Londres. (§) Votre courrier n'ayant fait que changer de cheval, eſt déjà prêt à partir. Je ne prends que le temps d'ajouter avec la plus vive douleur de cette diſgrace, & beaucoup de remercîmens pour votre nouveau bienfait, (sûr ici de n'avoir rien à me reprocher) que j'ai l'honneur d'être avec reſpect, Monſieur, votre, &c.

MAC-DONALD.

LETTRE XXXVII.

M. MOWBRAY à M. LOVELACE.

Mardi à midi.

(*) CHER Lovelace, j'ai une maudite nouvelle à t'apprendre. Miss Harlowe est partie, — tout-à-fait partie, sur ma foi. Ton courrier ne me laisse pas le temps de te faire des détails ; & quand il me presseroit moins, on n'a point encore approfondi l'affaire. Les femmes de la maison font un vacarme d'enfer, rejetant la faute l'une sur l'autre avec une fureur extrême ; tandis que Belton & moi, nous les donnons toutes au diable en ton nom.

Si tu apprenois que ton coquin de Will eût été retiré mort de quelque abreuvoir, & qu'on eût trouvé Dorcas pendue avec sa jarretière à la quenouille de son lit ; que cela ne te surprenne point. Je ne vois de tranquille que le brave Belford, qui reçoit les dépositions, les accusations,

(*) Il faut se souvenir du caractère de M. Mowbray.

les confeſſions, & qui verbaliſe avec l'air important d'un commiſſaire de Middleſex. Son deſſein, je ſuppoſe, eſt de t'informer de toutes les circonſtances.

Je compâtis de cœur à ta peine. Belton en fait autant. Mais l'aventure peut tourner à ton avantage; car j'apprends que la belle eſt partie avec ta marque. Petite folle! Quelle reſſource eſpère-t-elle de ſa fuite? Perſonne ne la voudra regarder. On m'aſſure ici que tu étois réſolu d'en faire ta femme, ſi elle fût reſtée. Mais je te connois trop bien.

Adieu, cher camarade. Si ton oncle vouloit mourir à préſent, pour te conſoler de cette perte, ce ſeroit quitter ce monde bien à propos. Ecris-nous, je t'en prie; de grâce, écris-nous. Tu écris en diable à Belford; mais il ne nous montre rien. Tout à toi du fond du cœur.

MOWBRAY.



LETTRE XXXVIII.

M. Belford à M. Lovelace.

Mercredi, 29 Juin.

Tu as su de Mac-Donald & de Mowbray le fond de la nouvelle : bonne ou mauvaise, je ne sais quel nom tu lui donnes. Mais je souhaiterois avoir eu à te féliciter du même événement, avant que cette infortunée Demoiselle eût été tirée de Hamstead par tes infernales séductions. Tu n'aurois pas à te reprocher la noire & ingrate bassesse dont ta conscience est maintenant chargée.

Je suis venu à la ville, dans l'unique vue de te servir auprès d'elle, comptant que ta première lettre me mettroit en état de m'employer pour toi sans déshonneur ; & lorsque je l'ai trouvée partie, je t'ai plaint ; car te voilà infailliblement démasqué ; & sous quel exécrable jour vas-tu paroître aux yeux du public ? Pauvre Lovelace ! Pris dans tes propres piéges ! Ta punition ne fait que commencer.

Mais je viens à ma narration. Car tu attends de moi, sans doute, toutes les

circonſtances de l'aventure, puiſque Mowbray t'a marqué que j'ai pris ſoin de les recueillir.

Il paroît que le glorieux triomphe qu'elle avoit remporté vendredi, avoit conſidérablement dérangé ſa ſanté; car elle ne s'étoit laiſſée voir à perſonne juſqu'à ſamedi au ſoir; & Mabel étant entrée alors dans ſa chambre, l'avoit trouvée fort mal. Mais dimanche au matin, s'étant habillée, comme dans le deſſein d'aller à l'égliſe, elle donna ordre à cette fille de lui faire venir un carroſſe. Mabel lui répondit qu'elle avoit ordre de lui obéir en tout, excepté ſur cet article, & celui des lettres. Elle fit venir Will, qu'elle chargea de la même commiſſion, & qui s'excuſa auſſi, ſur un ordre contraire qu'il avoit reçu de ſon maître.

Quelques momens après, elle deſcendit ſeule, pour ſortir ſans être obſervée. Mais trouvant la porte de la rue fermée à double tour, & point de clef dans la ſerrure, elle entra dans le parloir voiſin, & voulut lever le chaſſis de la fenêtre; apparemment pour implorer le ſecours des paſſans. Elle trouva que depuis la dernière entrepriſe de cette nature, les volets intérieurs avoient été condamnés. Là-deſſus

elle alla droit au parloir de Mde. Sinclair, dans le corps de logis de derrière ; elle y trouva la vieille furie avec ſes deux compagnes ; & d'un air ferme elle la pria de lui donner la clef de la rue, ou de faire ouvrir la porte. Cette demande les ſurprit. Elles s'excusèrent ſur vos ordres. « Vous n'avez pas d'autorité ſur moi, » leur dit-elle, & vous n'en aurez jamais. » Je vois le deſſein de ce corps de logis » retiré, & la raiſon pourquoi l'on m'a » miſe dans cette maiſon. Songez aux con- » ſéquences de votre refus. Songez à ma » naiſſance & à ma fortune. Il ne vous » reſte que deux voies pour éviter votre » ruine : de m'ouvrir la porte ou de m'aſ- » ſaſſiner, & de m'enſevelir dans quelque » trou de votre jardin ou de votre cave, » aſſez profond pour vous aſſurer que mon » corps ne ſera pas découvert. Ce que » vous avez déjà fait, mérite la mort, & » ſi vous me retenez, c'eſt à vos périls & » riſques. »

Quelle nobleſſe, quelle force d'eſprit cette charmante créature a fait éclater, dans toutes les occaſions qui demandent du courage & de la conſtance !

Les femmes répondirent que M. Lovelace ſauroit prouver ſon mariage, & les

dédommager de toutes leurs peines. Elles vouloient entreprendre de juſtifier leur conduite de vendredi dernier, & l'honneur de leur maiſon. Mais refuſant de les écouter, elle les quitta bruſquement en les menaçant.

Elle monta quelques degrés pour retourner à ſon appartement : mais deſcendant auſſitôt ſur quelque nouvelle réflexion, elle reprit le chemin du parloir de la rue. L'infâme Dorcas s'étant trouvée ſur ſon paſſage ; " je ſaurai me faire des „ protecteurs, lui dit-elle, quand les fenê„ tres en devroient ſouffrir. " Cette fille qui l'avoit vue entrer chez Mde. Sinclair, avoit de ſon idée & dans l'intervalle pris la clef du parloir dans ſa poche. Ainſi voyant ſon eſpérance trompée, la triſte Clariſſe prit le parti de remonter, en pouſſant des gémiſſemens, & s'abandonnant aux larmes & aux menaces.

Elle n'a pas fait d'autre tentative, juſqu'à celle qui lui a réuſſi. Les femmes ont ſuppoſé que vos lettres, qui ſont venues l'une ſur l'autre, lui apportoient quelque amuſement, quoiqu'elle ne vous ait fait aucune réponſe. Elles commençoient à ſe perſuader qu'elle vous pardonneroit à la fin, & que le dénouement ſeroit heureux;

Dimanche, lundi & mardi, perſonne, ſuivant vos ordres, n'a offert à ſa vue ſon importune préſence. Dorcas même ne s'eſt pas montrée. Mabel a continué de la ſervir. Mais les bontés qu'elle a marquées pour cette fille, & qu'elle a pouſſées juſqu'à la familiarité, ont fait juger qu'elle n'étoit occupée que du deſſein de s'évader. On a donc redoublé les précautions & les injonctions à cette fille. Mabel rendoit un compte ſi exact de tous les mouvemens de ſa maîtreſſe, qu'on n'a pu concevoir la moindre défiance de ſa fidélité dans ſon coupable rôle.

Il ne faut pas douter que pendant ces trois jours, votre infortunée Clariſſe n'ait donné toutes ſes réflexions aux moyens de s'ouvrir le chemin de la liberté. Mais elle n'a trouvé jour à aucun de ſes projets. L'invention qui lui a réuſſi, paroît avoir été l'ouvrage du jour même, puiſque l'événement a fait connoître qu'elle dépendoit de la diſpoſition du temps. Mais il eſt évident, qu'en cultivant ſans ceſſe l'affection de Mabel, elle ſe promettoit quelque choſe de ſa ſimplicité, ou de ſa reconnoiſſance, ou de ſa pitié.

Polly Horton lui fit demander mercredi au matin, la permiſſion de monter à ſa

chambre. Cette demande fut reçue plus favorablement qu'elle n'avoit lieu de s'y attendre. Cependant elle se plaignit fort vivement de sa captivité. *Polly* ayant répondu que cette captivité, (si c'en étoit une) alloit finir heureusement le jour suivant, elle protesta positivement le contraire, dans le sens que l'entendoit Polly; & que M. Lovelace à son retour auroit peut-être sujet de se répentir des ordres qu'il avoit donnés, comme tous ses complices de les avoir suivis. (¶) Qu'il envoie, s'il veut, vingt lettres l'une après l'autre, elle ne répondroit à aucune, quoiqu'il pût arriver; & elle ne se relâcheroit en rien en sa faveur, tant qu'elle seroit retenue dans cette maison. Elle ajouta, qu'elle les avoit assez bien averties, elle & Mde. Sinclair, que nul ordre étranger ne devoit les porter à retenir une personne libre. (§) Qu'après l'effort qu'elle avoit tenté pour sortir, & le refus qu'on lui avoit fait de cette liberté, elle étoit plus tranquille, & que c'étoit aux femmes de la maison à trembler pour les suites. Ce langage qu'elle tint sans emportement, sembloit supposer qu'elle étoit résolue d'attendre votre retour. Les femmes en ont conclu, dans leurs craintes pour l'avenir, qu'ayant une si belle occasion de les faire

punir suivant la rigueur des loix (*), elle ne sortiroit pas désormais, quand elle en auroit le pouvoir. Et quelle protection, disoit Polly, attendrons-nous d'un homme qui a commis le plus horrible de tous les viols, & qui est lui-même dans le cas, s'il est poursuivi, de se voir condamné au supplice, ou de ne pouvoir l'éviter que par la fuite ?

La Sinclair, je lui donne encore ce nom, plus effrayée de cette réflexion que les autres, a dit en gémissant, qu'elle prévoyoit bien que l'issue de cette étrange affaire seroit la ruine de sa *pauvre maison*. Sally & Dorcas ayant part aux mêmes craintes, elles ont jugé toutes ensemble que pour leur sûreté commune, elles devoient laisser la clef pendant le jour à la porte de la rue, afin que la foule des *allans* & des *venans*, comme elles appeloient leurs visites, pussent déposer que Madame Lovelace avoit toujours été libre de sortir, si elle avoit voulu. Les précautions néanmoins ne devoient pas diminuer. Will, Dorcas & Mabel avoient reçu ordre de redoubler leur vigilance, pour s'oppo-

(*) Elles sont fort rigoureuses en Angleterre contre ceux qui attentent à la liberté d'autrui.

ſer à ſon évaſion. — (¶) On ne doutoit pas, d'un autre côté, que ſon amour pour un homme d'une auſſi haute conſidération que l'étoit à leurs yeux M. Lovelace, & que les belles apparences qui s'offroient pour jeudi, jour de la naiſſance de ſon oncle, la détermineroient enfin à changer de ſentiment : quoiqu'elle attendît peut-être juſqu'au dernier moment, afin de ſatisfaire ſon *orgueil* : ce fut leur *mot*. (§)

On croit ici qu'elle a remarqué la clef qu'on avoit laiſſée à la porte ; car étant deſcendue plus d'une fois au jardin, elle a paru chaque fois jeter les yeux vers la porte de la rue.

Hier au matin ſur les huit heures, une heure après la viſite de Polly, elle dit à Mabel, qu'elle étoit sûre de ne pas avoir long-temps à vivre, & qu'ayant quantité d'habits, qui ne pouvoient après ſa mort ſervir à perſonne qu'elle eſtimât, elle vouloit lui faire préſent d'une robe d'indienne, à laquelle il y auroit peu de changemens à faire pour la rendre convenable à ſon état, & s'en faire une parure des jours de fête. Elle lui ajouta, qu'elle étoit la ſeule perſonne de la maiſon qu'elle pût voir ſans terreur ou ſans antipathie. Cette fille ayant paru fort ſenſible à ſa généroſité, elle lui propoſa de faire venir une

couturière; sous prétexte que n'ayant rien de mieux à faire, elle chercheroit sur-le-champ ce qu'elle avoit dessein de lui donner. Mabel répondit que la couturière de sa maîtresse demeurant dans le voisinage, elle ne doutoit pas qu'il ne fût aisé de la faire venir, ou une de ses ouvrières, pour changer la robe sur-le-champ.

(¶) Je veux vous donner aussi, dit Clarisse, un déshabillé piqué, où il y a très-peu de chose, ou même rien à faire, car vous êtes à-peu-près de ma taille: mais pour la robe, je vous dirai ce qu'il y faudra faire: les manches, les bords, les paremens sont, je crois, un peu au-dessus de votre état, & demanderont d'être changés. Voyez, dit-elle, si vous pouvez vous procurer la couturière, & nous verrons ensemble ce qu'il y a à faire; si elle n'a pas le temps de venir en ce moment, qu'elle vienne dans l'après-midi: mais j'aimerois mieux qu'elle vînt à présent: je m'amuserois à vous donner mes idées. Et s'avançant alors à la fenêtre: ha! il tombe de la pluie, dit-elle; & il en étoit tombé tout le matin. Allez prendre votre capote & votre déshabillé que je vous ai vu porter. (§) Vous remonterez ici avant que de sortir, parce que j'ai quelques autres commissions à vous donner.

Mabel

Mabel étant équippée pour la pluie, alla lui demander ſes ordres, qui conſiſtoient à lui acheter quelques bagatelles, & elle ſortit, mais non pas ſans avoir vu Mde. Sinclair, qui étoit dans le parloir de derrière avec Dorcas, & ſans l'avoir informée de ſa commiſſion, en recommandant à Dorcas de veiller pendant ſon abſence. Ainſi je ne vois aucune apparence que cette fille ait manqué de fidélité dans le rôle qui lui étoit confié, & la généroſité de ſa maîtreſſe n'avoit pas fait grande impreſſion ſur elle. Mde. Sinclair la félicita de ſa bonne fortune, & Dorcas la regarda d'un œil d'envie.

Bientôt Mabel revint avec l'ouvrière qu'elle avoit bien dit qu'elle rameneroit avec elle. Alors Dorcas quitta ſa garde.

Miſs Harlowe tira de ſes malles une robe & un jupon. Elle voulut que Mabel les eſſayât devant l'ouvrière. Et pour mieux juger des changemens qui ſeroient convenables, elle fit ôter à cette fille, qui ne fit aucune difficulté, ſon jupon de deſſus, & mettre celui qu'elle vouloit lui donner. Enſuite elle lui dit de paſſer dans l'appartement de M. Lovelace, pour aller ſe voir dans la glace, & de l'y attendre, qu'elle alloit la ſuivre & lui donner ſon avis. Mabel vouloit prendre avec elle ſes pro-

pres habits & sa capote. Il n'est pas nécessaire, lui dit sa maîtresse, vous les remettrez ici quand nous aurons examiné les changemens. Il est inutile de salir l'autre appartement.

Les deux femmes passèrent dans votre chambre. Au même moment, comme il faut le supposer, Miss Harlowe se revêtit de la robe & du jupon de Mabel, qui étoient de damas blanc; & elle prit aussi sa capote avec le coqueluchon & le tablier de cette fille, & descendit légèrement. Will & Dorcas, n'ayant pas laissé d'entendre marcher dans le passage, avancèrent la tête, & lui virent prendre le chemin de la porte. Mais la prenant pour Mabel : allez-vous bien loin, Mabel, lui cria Will? Elle ne tourna point la tête. Elle ne répondit point. Mais étendant le bras, elle montra l'escalier de la main; ce que les autres prirent pour un avis de veiller dans son absence : & s'imaginant qu'elle ne tarderoit pas à revenir, parce qu'elle ne s'étoit pas expliquée plus formellement, Will monta sur-le-champ, & se tint sur le pallier pour attendre son retour.

Mabel & l'ouvrière, agréablement occupées, l'une à considérer l'ouvrage qu'elle auroit à faire, l'autre au plaisir de se voir

dans ce bel habillement, laissa couler le temps sans le remarquer. Mais s'étonnant enfin de ne pas voir sa maîtresse, Mabel alla frapper doucement à sa porte ; & n'entendant personne, elle ne fit pas difficulté d'entrer. Will qui la vit de son poste dans les habits de sa maîtresse, fut d'autant plus surpris, qu'il croyoit l'avoir vue sortir avec les siens. Il savoit déjà le présent qu'on lui avoit fait. Car faites un cadeau à un domestique, tous les autres vont le savoir en une minute. – (¶) Will s'avance jusqu'à elle & la joint à la porte : comment diable cela se fait-il ? Vous venez de passer & de sortir tout-à-l'heure dans vos habits. Comment vous trouvé-je dans ceux-ci ? & déjà parée de votre nouveau présent, lui dit-il ? (§) Comment avez-vous pu passer sans que je vous aie apperçue ? & ne laissant pas de l'embrasser : je me vanterai, ajouta-t-il, d'avoir donné un baiser à ma maîtresse, ou du moins à quelqu'un vêtu de ses habits. — C'est fort bien, M. William : je vois que vous êtes bon gardien. Mais savez-vous où est Madame ? — N'est-elle pas dans l'appartement de mon maître, répondit Will ; & ne l'entendois-je pas en ce moment parler avec vous ? — Non, c'étoit une ouvrière de Mde. Dolins qui m'ajus-

toit cette robe. — Tous deux demeurèrent la bouche ouverte, à ce qu'ils ont dit : surtout Will qui croyoit avoir vu sortir Mabel dans ses propres habits. Tandis qu'ils étoient à s'étonner, à raisonner là-dessus, Dorcas survint avec votre quatrième lettre, que votre courrier venoit de lui remettre pour sa maîtresse, & voyant Mabel parée, après l'avoir vue, à ce qu'elle croyoit, quelques minutes auparavant dans son habillement de tous les jours, elle partagea le même étonnement, jusqu'à ce que Mabel étant rentrée dans la chambre, & n'appercevant plus ses habits, commença sérieusement à se défier de la vérité. Elle communiqua ses soupçons aux deux autres, qui conclurent aussitôt que leur maîtresse s'étoit certainement échappée. (¶) Il s'éleva aussitôt entr'eux, un bruit d'accusations & de reproches, *vous auriez dû faire ceci*, & *vous auriez dû faire cela*, qui donna l'allarme à toute la maison. Chaque appartement des deux corps de logis vomit son démon, au nombre de quatorze ou quinze, en y comprenant la Sinclair & ses suppôts. (§)

Will raconta son histoire à l'assemblée ; & sans perdre un moment, il sortit, comme il avoit déjà fait en pareille occasion, pour aller s'informer à tous les co-

chers & les porteurs du voiſinage. Dorcas ſe juſtifia ſans peine aux dépens de la pauvre Mabel, qui ſe voyant ſoupçonnée de porter ſur elle-même le prix de ſa trahiſon, faiſoit une figure coupable & déconcertée. Dorcas, jalouſe du préſent, étoit prête à la dépouiller de la robe. La vieille, furieuſe, & l'écume à la bouche, crioit d'une voix épouvantable, ordonnant de ſaiſir la coupable, dont on ne vouloit rien entendre pour ſa défenſe, & qu'on n'auroit pas crue, quand elle auroit pu parler.

(¶) Quoi! crioit la vieille, une malheureuſe traîtreſſe perdra ma maiſon pour jamais! D'honnêtes gens peuvent être ſéduits & corrompus; mais il étoit bien étrange qu'une maiſon comme la ſienne ne pût être fidellement ſervie par de méchantes créatures qui étoient gagées pour cela, & qui, en y entrant, ſavoient à quoi on devoit les employer, & qui ne pouvoient pas avoir de prétention à l'honnêteté ni à aucun principe. — Qu'on en faſſe un exemple, dit-elle; je ne peux pas la ſouffrir : point de grâce : qu'on appelle le cuiſinier : qu'on appelle le marmiton; tous deux vinrent auſſitôt. Voyez cet infernal démon, cette maudite pie, ce fut ſon expreſſion, noire & blanche,

avec la robe de sa maîtresse sur le dos. Mais j'en veux faire un exemple pour toutes les perfides qui trahissent la confiance. Apportez-moi tout-à-l'heure le grand gril de fer. Qu'on fasse un feu d'enfer : (avec un serment & une imprécation à chaque mot) donnez-moi le couperet tout-à-l'heure. (§) Je veux la mettre en pièces de mes propres mains, avec le couperet de la cuisine, en faire une charbonnée à tous les chiens & les chats du quartier, & manger moi-même la première tranche sans sel ni poivre. — La pauvre Mabel, à demi-morte de frayeur, s'attendoit à tout moment à se voir mettre par quartiers, voyant une demi-douzaine de griffes ouvertes attachées sur elle à-la-fois. Elle promit de tout avouer. Mais lorsqu'elle eut la liberté de parler, cet aveu se réduisit à *rien*; car elle n'avoit rien à avouer. Sally & Polly, en mêlant la miséricorde aux imprécations, lui ordonnèrent de se retirer, se chargeant de l'examiner à part elles-mêmes, pour se mettre en état d'informer *Monsieur* des circonstances. Et alors, si elle ne pouvoit se justifier, ou si, se trouvant coupable, elle ne donnoit pas quelques lumières, pour trouver cette méchante Dame, qui avoit eu la noirceur de jeter toute la

maiſon dans cet embarras, elles promirent de l'abandonner de bon cœur au gril & au couperet. Mabel, fort aiſe du répit, monta dans la chambre de ſa maîtreſſe, où elle devoit ſubir ſon interrogatoire. Mais pendant que Sally faiſoit le docteur, & diſcouroit ſur les loix, avec ſa morgue & ſon ton ordinaires, Mabel revêtit en hâte un autre robe ; & ſe gliſſant ſur l'eſcalier, elle ſe ſauva, ſans être apperçue, chez ſes parens. Cette fuite qui ne me paroît venue que de ſa terreur, a paſſé, ſuivant la méthode des tribunaux de juſtice, pour une confirmation de ſon crime.

Voilà les circonſtances de l'évaſion de Miſs Harlowe : tu ne me feras pas un reproche d'être deſcendu dans tous les détails. — Qu'il me tarde de triompher dans cette occaſion, en voyant tes emportemens & ta furie ! Je te ſupplie, mon cher Lovelace, ne manque pas d'extravaguer richement dans ta première lettre. Je regretterois beaucoup que tu ne fiſſes pas le furieux dans toute la beauté du rôle.

Mais, Lovelace, où peut être allée l'infortunée Clariſſe ? & qui peut peindre la détreſſe où elle doit être ?

Tes anciennes lettres donnent lieu de

ſuppoſer qu'elle doit avoir très-peu d'argent. Dans une fuite ſi prompte, elle n'a pu emporter d'autres habits que ceux qu'elle avoit ſur elle, & tu connois l'homme qui m'écrivoit autrefois (*) : " Son père ne la recevra point. Ses oncles ne fourniront point à ſon entretien. Sa Norton eſt dans leur dépendance, & ne peut rien. Miſs Howe n'oſeroit lui donner un aſyle. Elle n'a pas un ami, une connoiſſance à Londres. C'eſt un pays étranger pour elle.." Permets que j'ajoute : " elle ſe voit dépouillée de ſon honneur, par l'homme en faveur duquel elle a fait tous ces ſacrifices & qui s'étoit engagé par mille ſermens à devenir ſon époux, ſon protecteur & ſon ami. "

Quelle doit être la grandeur de ſon reſſentiment, pour le barbare traitement qu'elle a reçu ! Qu'il eſt digne d'elle d'avoir fait l'objet de ſa haine de l'homme qui avoit été celui de ſon amour ; &, plutôt que de ſe voir ſa femme, d'avoir pris la réſolution d'expoſer ſa diſgrace à l'univers, de renoncer à tout eſpoir de réconciliation avec ſa famille, & de courir mille haſards qui menacent viſi-

(*) Voyez Lettre Iere. Tome VI.

blement ſon ſexe, ſa jeuneſſe & ſa beauté, dans l'état d'indigence & d'abandon où elle eſt.

(¶) Ne te ſouviens-tu plus de ce trait qui frappe ſur toi dans une des feuilles volantes écrites dans ſon délire, & qui pourtant ne ſent nullement une raiſon dérangée.

Je peux t'aſſurer que j'y ai ſouvent réfléchi depuis & ſérieuſement. Et comme le ſecond outrage que tu méditois, me démontre qu'elle ne fit alors aucune impreſſion ſur toi, & que peut-être tu n'y as jamais ſongé depuis, je veux te tranſcrire ici le paſſage.

S'il eſt vrai, comme la religion nous l'enſeigne, que Dieu nous juge en grande partie, ſur le bien ou le mal que nous nous faiſons, les uns aux autres. — Malheureux, ſonge, ſonge à temps quelle ſera ta condamnation! (*)

Et cette doctrine de bienveillance réciproque eſt-elle donc l'eſſentiel de la religion? En vérité je le crois. Car pour nous livrer un moment à des réflexions ſérieuſes, puiſque enfin nous ne ſommes athées que de pratique, Dieu, l'Etre des êtres, a-t-il beſoin de quelque choſe de nous pour lui-

(*) Septième feuille des notes de Clariſſe.

même ? Et ne nous commande-t-il pas les œuvres de miféricorde l'un envers l'autre, comme le moyen d'obtenir la fienne ? Principe fublime & bien digne du Suprême Intendant de toutes chofes, & du Père de tous les êtres. Mais fi nous devons être jugés d'après cette règle, quelle doit être en effet ta condamnation, feulement pour ta conduite envers cette Dame ? Et quelle doit être la mienne, & celle de toute notre fociété, relativement à d'autres femmes ? Quoique nous ne foyons pas la moitié fi méchans que toi, autant par défaut d'inclination, j'efpère, que par défaut d'occafions. (§)

J'ajouterai que pour ton intérêt comme pour le fien, je fouhaiterois encore que cette funefte aventure pût fe terminer par le mariage. C'eft le feul tempérament qui puiffe fauver votre honneur à tous deux. On peut efpérer encore de dérober la connoiffance du paffé au public & à fa famille. Tu peux la dédommager de toutes fes fouffrances, fi tu prends la réfolution de devenir pour elle un mari tendre & complaifant. Eft-ce ton intention ? En ce cas, j'accepte avec joie toutes les commiffions qui peuvent te conduire à cette heureufe fin, & je n'épargne rien pour retrouver le précieux tréfor que

tu as perdu; du moins si cette belle offensée veut souffrir la présence d'un homme qui fait profession d'amitié pour toi : & je ne crois pas que je puisse jamais te donner de plus grande preuve, que je suis effectivement ton sincère ami,

BELFORD.

P. S. Les habits de Mabel ont été jetés ce matin dans le passage de la porte : personne ne sait par qui.

LETTRE XXXIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 30 *Juin.*

JE suis perdu, perdu sans ressource, pis que si j'étois anéanti! C'en est fait. Mais crois-tu que la nouvelle seule n'étoit pas assez accablante, sans en charger encore le poids de barbares reproches, que tu n'as acquis le pouvoir de me faire que par mes propres communications volontaires? & dans un temps surtout où j'ai encore à soutenir un autre chagrin des plus sensibles.

(¶) J'imagine que s'il eſt quelque choſe de ce qu'on dit des peines d'une autre vie, ce ne ſera pas une des moindres mortifications pour un damné tout nouveau, de ſe voir puni par un damné plus méchant & plus vieux que lui, & que le pauvre ſouffrant couché avec un chat à neuf queues, chacune armée par le bout d'une étoile de bronze ardent, s'entende crier aux oreilles par le vieux ſatyre : ſubis ton châtiment, ſubis ton châtiment. — Et pourquoi ? pourquoi ? *Pourquoi ?* S'il diſoit la vérité, il répondroit : pour n'être pas un démon auſſi méchant que moi.

Tu es sûrement aſſez bon caſuiſte, pour ſavoir, & j'ai déjà inſiſté ſur ce point, (*) que le crime de ſéduire une jeune fille crédule & foible, eſt auſſi grand que celui d'attirer dans ſes piéges une fille incrédule & vigilante.

Et quelque peu généreuſe que puiſſe paroître la réflexion que je vais faire, ſurtout venant de ma plume, permets-moi de te la dire ; la voici. Si une femme, telle que Miſs Harlowe, étoit dans l'intention d'entrer dans l'état du mariage, (je ſuis réſolu de tromper ton attente, &

(*) Voyez la dernière lettre du Tome V.

de

de te priver du triomphe dont tu te flattois à voir ma rage & mon déſeſpoir) & de contribuer, ſuivant le ſyſtême des anciens patriarches, à la génération de fils & de filles, ſans autre vue que de les élever dans la piété, & d'être des membres utiles de la ſociété, que diable avoit-elle affaire de laiſſer ſon imagination vaguer & courir après un libertin ; après un homme qu'elle ſavoit être un libertin.

Oh, diras-tu ; elle eſpéroit avoir le mérite de le retirer du vice ! Elle s'étoit fait une charmante idée d'avoir un pénitent de ſa façon pendu à ſes côtés à l'égliſe, ſous les regards applaudiſſans des voiſins ; & de le voir, à meſure que leur famille augmenteroit, marcher avec elle à la tête de ſes petits garçons & de ſes petites filles, comme en proceſſion, & ſe glorifiant des fruits de leurs *honnêtes déſirs*, ſuivant l'expreſſion de mon bon Seigneur Evêque, dans ſa *permiſſion*.

Quel charmant ſpectacle de voir tout ce groupe nombreux s'agenouiller enſemble dans un banc, depuis l'aîné juſqu'au cadet ; comme cette famille que nous avons vue un jour ſur un antique monument, où l'honnête chevalier eſt repréſenté vêtu de ſon armure, à genoux, les mains levées en haut, avec une demi-douzaine de gros

poupons tondus, rangés derrière lui; ſuivant les degrés de leur âge & de leur grandeur, tous dans la même poſture. — Et en face, ſa pieuſe Dame, avec une fraiſe autour du cou, & autant de petites filles au viſage couleur de petit-lait, toutes à genoux derrière elle: un autel au milieu des deux, & deſſus un gros livre ouvert: ſur leurs têtes, des rayons d'une lune dans ſon croiſſant, ſortant du milieu des nuages argentés, & environnant les armoiries avec cette inſcription : *Dans le ciel le ſalut* — ou le *repos* peut-être, ſuppoſé qu'il leur ſoit arrivé de paſſer enſemble la vie ordinaire des mariés, dans les querelles & la contradiction.

C'eſt certainement un auſſi grand malheur pour moi d'avoir rencontré Miſs Harlowe, pour peu que j'euſſe fait cas de ma réputation & de ma tranquillité, que pour elle de m'avoir jamais connu. Après tout, qu'ai-je fait que ſuivre les maximes que toi & moi & tout autre libertin pratiquent? & que nous avons, avant que je connuſſe cette belle, ſuivies conſtamment de jolie fille en jolie fille, courant en attaquer une autre, dès qu'une avoit été ſubjuguée, — à-peu-près comme font ces marchands de foire de campagne, avec leurs chars volans & leurs chevaux aîlés,

que vous entendez crier sans cesse : *qui monte à la file ? qui veut monter à la file ?*

Mais ici dans le cas actuel, pour continuer la métaphore *volante*, (car il faut que je plaisante, ou que j'enrage) c'est une jolie petite Miss, tout fraîchement sortie de la robe de l'enfance, & amenée pour acheter quelque joli bijou de foire : car le monde, Belford, n'est, tu le sais, qu'une vaste foire ; & pour te rendre sérieux pour sérieux, tous ses plaisirs ne sont que des chevaux d'enfant, enjolivés de clinquant, que pains d'épice dorés, que trompettes bruyantes, que tambours peints, & autres brillantes & vaines bagatelles.

Vois à présent cette jolie petite Miss, trottant légèrement de loge en loge, d'une allure tout-à-fait jolie. D'abord se présente à elle un petit jeune homme, nommé comme qui diroit Wierley ; suit un autre faquin, toujours dansant, nommé Biron ; ensuite un troisième souriant & grimaçant, nommé Symmes ; & puis un monstre, le plus hideux de la bande, avec un large coffre sous son bras, & des contrats de parchemin de la ceinture jusqu'aux talons, appelé Solmes. Tous la poursuivant de curiosité en curiosité, se pressant sur ses pas à chaque tour qu'elle

fait, s'arrètant quand elle s'arrête, & se remettant en mouvement quand elle marche. C'est ainsi, ayant toujours des galans pendus à sa ceinture ; mais toujours sous l'œil de ses vigilans gardiens, que la jolie petite Miss traverse toute la foire, donnant & recevant du plaisir, jusqu'à ce qu'à la fin, éprise de l'invitation de l'orateur au chapeau bordé, & voyant plusieurs jolies porteuses de bavettes rangées en file dans le char-volant, & fendant sans danger l'air obéissant ; dans ces voitures où l'un s'élève tandis que l'autre descend, vraie peinture du monde, & toutes les petites aventurières ayant aussi peu de crainte que de prévoyance ; elle est tentée de s'y hasarder aussi & d'y monter.

Suppose qu'alors elle se glisse adroitement, au moment où elle n'a près d'elle aucun de ses parens ; s'il arrive qu'après deux ou trois courses de haut en bas & de bas en haut, sa jolie tête commence à s'étourdir, & qu'elle se jette elle-même hors du char, lorsqu'il est à sa plus grande élévation, & qu'elle se brise sa jolie petite cervelle. Qui peut l'empêcher ? Et voudroit-on pendre le pauvre diable, dont le métier public est de faire cheminer

dans son char volant les jolies petites filles? . Il est vrai que cette petite Miss, étant une fort jolie petite Miss, une petite Miss universellement admirée, une bonne petite Miss, qui avoit toujours bien su par cœur sa leçon, qui avoit passé par tous les degrés de doctrine exemplaire avec les applaudissemens de tout le monde, qui avoit brodé avec les couleurs les plus vraies & les mieux nuancées, un Abraham offrant Isaac en sacrifice, un Samson combattant les Philistins, & des fleurs, & des nœuds, & des arbres, & le soleil & la lune, & les sept étoiles, tous tableaux charmans, suspendus derrière leurs glaces, pour l'admiration de ses futurs petits enfans; une petite Miss qui devoit hériter d'une fort jolie fortune, qui descendoit d'une fort jolie famille de plus de cent ans de noblesse, laquelle vivoit fort joliment, fort peu respectée pour son propre compte; mais beaucoup à cause de la petite Miss, — de voir qu'une aussi merveilleuse petite Miss soit tombée dans une aussi grande infortune : c'est vraiment une bien déplorable chose. Mais, dis-moi, la perte d'un enfant ordinaire, de toute autre famille moins distinguée, avec des qualités moins brillantes ou moins aimables, ne seroit-elle pas une perte aussi

grande pour cette humble famille, que peut l'être pour celle-ci la perte de sa jolie petite Miss? Et pour descendre à un exemple fort bas à la vérité, & ne considérer que la personne : doutes-tu le moins du monde que ta lourde face, dans sa grossière & forte charpente, n'ait pas été autant admirée de ta mère, que si tu avois eu le visage d'un Lovelace, ou de quelqu'autre joli cavalier? Si elle avoit fait faire ton portrait, auroit-elle pardonné au peintre, s'il n'avoit pas rendu tous tes traits avec assez d'exactitude & de vérité, pour que chacun t'y reconnût? Une belle ressemblance est tout ce qu'on demande. La laideur que l'habitude nous a rendue familière, surtout pour des parens qui ont une partialité naturelle & aveugle pour leurs enfans, fera la beauté par toute terre. — Fais l'application.



Mais, hélas, Belford! toute cette dépense d'imagination ne sert qu'à t'offrir la peinture de ma propre contenance, que je te fais moi-même, pour échapper à ta malignité. — Quoique ce soit répondre à tes vues, peu dignes d'un ami, que de faire un pareil aveu, je ne puis m'em-

pêcher de t'avouer, que je suis percé jusqu'au fond du cœur par ce malheureux... dirai-je accident? Oh! n'y aura-t-il donc personne que je puisse égorger, à titre de négligence ou de trahison, pour calmer mes transports de vengeance? (§)

Lorsque je réfléchis sur le dernier de mes criminels projets, après avoir vu le premier attentat si noblement ressenti; repoussé même autant qu'il étoit possible à son état, avec un si noble courage, je suis forcé de conclure que j'étois possédé, fasciné sous le pouvoir de ces détestables Circé, qui prétendant connoître leur sexe, ne cessoient pas de me répéter, qu'il y a pour chaque femme un moment de foiblesse ou de molle résistance, qu'il falloit trouver & saisir : (¶) & que je n'avois pas encore, & encore, & encore assez multiplié les épreuves.

Mais que si enfin ni l'amour, ni la terreur ne pouvoient faire sortir pour moi la chance de l'heureux moment, qu'elles sauroient la réduire par leurs maudites ruses, & qu'une fois domptée, elle le seroit pour toujours; & qu'elles en appeloient à ma propre expérience, à ma connoissance de leur sexe, pour la justification de leur principe. (§) J'avoue qu'il me paroissoit confirmé par cette expé-

rience qu'elles invoquoient : car penſes-tu que je me fuſſe obſtiné dans mes réſolutions contre un tel ange, ſi j'avois connu juſqu'alors une ſeule femme, qui eût réſiſté ſi conſtamment aux artifices, & à la perſévérance d'un amant chéri ? Pourquoi donc les exemples d'une vertu ſi inébranlable ne ſont-ils pas plus communs ? (¶) Ou, pourquoi faut-il que le ſeul, qui ait peut-être jamais exiſté, me tombe en partage, à moins que ce ne fût pour doubler mon crime & en même temps pour convaincre tous ceux qui viendroient à ſavoir ſon hiſtoire, qu'il eſt des anges, comme il eſt des démons, *incarnés* dans l'eſpèce humaine ? (§)

Mais c'en eſt aſſez pour l'aveu que je ne balance point à te faire ; aſſez pour alléger & égayer un peu ma conſcience, & pour déſarmer auſſi ta malice, en reconnoiſſant ma faute ; car perſonne ne peut dire autant de mal de moi, que j'en dirai moi-même dans cette fatale occaſion.

J'ajouterai encore, pour te prouver la ſincérité de mon répentir, que ſi dans l'eſpace de trois jours, ou dans tout autre temps, avant qu'elle ait découvert la fauſſeté des hiſtoires qui regardent le capitaine Tomlinſon & ſon oncle, tu peux la retrouver, & la diſpoſer à me faire grâce,

je l'épouse à l'instant en ta présence & devant le Capitaine qui doit représenter son oncle.

Je ne désespère pas encore de ce dénouement. Dans quelque lieu que soit ma Clarisse, elle n'y peut être cachée longtemps. J'ai déjà mis toutes mes machines en mouvement pour la découvrir, & si j'ai le bonheur de tomber sur ses traces, lorsqu'aucun de ses parens, de ses amis, comme tu l'observes, ne lui offrira sa protection; quel est l'homme indifférent qui se souciera de se commettre avec un homme de ma figure, de mon rang & de ma résolution? Montre-lui donc ma promesse, & tout autre endroit de cette lettre que tu croiras propre à faire impression sur son cœur, si tu peux la découvrir. Indépendamment de l'amour & de la justice, je serois bien aise, après tout, que cette affaire, qui est assez mauvaise en elle-même, finît sans aucune suite plus fâcheuse : & je ne sais pourquoi il me vient à l'esprit, que si nous ne la terminons pas entre ma charmante & moi, elle fera couler tôt ou tard quelques gouttes de sang. C'est une autre raison qui ne doit pas lui permettre de pousser le ressentiment trop loin : non que je fusse bien fâché d'ailleurs d'une pareille affaire, si je

pouvois choisir mon homme...., ou si tu veux, mes hommes ; car à l'exception d'elle, je déteste cordialement cette famille, & je lui voue éternellement la même haine.

En réfléchissant sur ta lettre, je ne trouve pas que ce plan de fuite ait rien d'extraordinaire. Elle doit avoir compté sur son bonheur plus que sur les vraisemblances, puisqu'elle n'a pu se promettre de réussir qu'en trompant Dorcas, Will, la Sinclair & les nymphes, ou dans la supposition qu'elle les trouveroit hors de garde. Ainsi je ne suis pas jaloux de l'invention. Mais c'est à moi, lorsque je verrai ces fidelles dépositaires, à les remercier de leur vigilance, & d'avoir jugé à propos pour leur sûreté future, de laisser la porte de l'allée à demi-ouverte. Malédiction sur cette troupes d'imbécilles! Mabel mériteroit une robe de poix & un bûcher, plutôt que la robe de taffetas qui est le prix de sa trahison. Comme on a rapporté ses habits, je veux que cette robe soit renvoyée à sa maîtresse avec les autres, lorsqu'on aura découvert sa retraite. Qu'on attende néanmoins mes ordres; car il faut ramener, s'il est possible, cette chère fugitive.

Je suppose que mon stupide coquin,

qui n'a pas ſu diſtinguer l'air noble & la taille divine de ma charmante, de la forme épaiſſe & voûtée de Mabel, a couru d'abord vers Hamſtead. Cependant j'ai peine à croire qu'elle ait pris cette route. Il devoit aller de rue en rue, à toutes les affiches des chambres à louer, & s'informer des nouveaux venus : particulièrement chez les marchandes de modes, & dans toutes les maiſons où l'on travaille à l'uſage des femmes, celles où l'on prend le thé, le café, &c. Si je ne reçois pas bientôt quelques nouvelles, je ne conſeille pas à Dorcas, à Will, à Mabel de paroître devant moi, quelque parti que prennent à leur égard les maîtreſſes de la maiſon.

(¶) Cette lettre, quoiqu'écrite par abbréviation, eſt fort longue, ſurtout ne contenant ni narration, ni journal de mes démarches : car celles-là ſont d'une longueur toute naturelle, & je pourrois dire inévitable. Mais depuis quelque temps je me ſuis tant habitué à écrire longuement, que je ne ſaurois plus m'en empêcher. Il faut pourtant que j'allonge encore celle-ci d'une explication que je te dois ſur un autre incident que cette fuite de Miſs Harlowe, & que je t'ai dit en commençant, qui me chagrinoit cruellement. (§) Le vieux Pair (maudite ſoit

ſa conſtitution de fer; car cette maladie devoit l'emmener) eſt parvenu à force de ſoufre, de feu, & le diable ſait de quoi, à forcer la goutte de quitter la contr'eſcarpe de ſon eſtomac, juſtement lorſqu'elle avoit raſſemblé toutes ſes forces pour donner l'aſſaut à la citadelle de ſon cœur. En un mot, ils ont trouvé le moyen, par toute l'artillerie de leur art, de chaſſer le mineur trop lent du centre aux extrémités, où il s'eſt cantonné ſur le gros orteil qu'il s'amuſe à ronger, dans le temps que je me croyois heureuſement délivré de la maladie & du malade.

Ainſi, moi qui te parlois de laudanum pour le tien, & précédemment de l'expédient du drap mouillé, & qui n'en ai pas moins eu la folie de laiſſer gliſſer d'entre mes doigts huit mille livres ſterlings de rente, lorſque j'en avois déjà pris poſſeſſion autrement qu'en imagination, ayant déjà demandé des éclairciſſemens aux gens d'affaires, que j'écoutois me parler de ſommes à recueillir, de renouvellement de baux & d'autres ſoins de cette eſpèce. Je mérite bien d'être mortifié. — Tu ne t'imaginerois pas de quel œil différent tous les domeſtiques & mes couſines mêmes, me regardent depuis hier. Les révérences ne ſont pas la moitié ſi profondes. On ne

m'honore

m'honore plus du titre de Milord. A présent je suis redevenu le *cousin Lovelace*; on me traite avec la familiarité ordinaire, sans titres, sans formules respectueuses. Ils ont même l'insolence de me féliciter sur le rétablissement du *meilleur des oncles*, & je suis forcé d'en marquer autant de joie qu'eux; tandis que si les plaintes pouvoient être utiles à quelque chose, j'en pleurerois volontiers de douleur & de rage.

J'avois déjà réglé mon deuil en imagination; à l'exemple d'un certain ministre étranger, qui, suivant le récit de l'honnête Kennet, avoit à demi-épuisé toutes les boutiques de Black-Well de ses étoffes noires, avant la mort, & même avant la dernière maladie de Charles II.; preuve, dit l'historien, que le monarque devoit être empoisonné, & que cet ambassadeur étoit dans le secret. Insensé que je suis! Je n'ai pas pu profiter de cette idée. Que sert d'avoir lu l'histoire, quand on n'en tire pas d'utilité pour soi-même? C'est ainsi, mon pauvre Belford, que s'est vérifiée une des profondes observations du vieux Pair; *un malheur ne vient jamais seul*; & que la patience de ton ami est exercée par un double chagrin.

LETTRE XL.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mercredi au ſoir, 28 *Juin*.

O ma très-chère Miſs Howe ! Je ſuis encore une fois échappée. Mais hélas ! non, non, je n'ai pas eu le bonheur d'échapper toute entière. Ah ! plaignez votre malheureuſe Clariſſe. Vous me haïrez vous-même. Je le crains. Cependant, non vous ne me haïrez pas, lorſque vous ſerez informée de tout.

Mais ne parlons plus de moi ! de moi, qui n'exiſte plus. — Vous, chère amie, qui pouvez vous lever le matin pour recevoir des bénédictions & pour en répandre ; qui vous retirez le ſoir, tranquille dans vos innocentes réflexions, & qui n'avez que de la douceur à goûter dans un ſommeil profond & paiſible, que nul trouble, nulle crainte n'interrompt, converſez avec les anges & les ſaints, qui ne ſont plus purs que vous, que parce qu'ils ont ſécoué l'enveloppe importune du corps, vous ſerez l'objet, l'occupation de mes penſées, comme vous avez fait

long-temps, long-temps mon unique plaisir. Je révérerai de loin ma chère & bien-aimée Anne Howe ; & je considérerai, j'honorerai dans elle ce qu'étoit autrefois Clarisse Harlowe.



Pardon, chère Miss Howe! Ah! pardonnez mon égarement. Mon repos est détruit. Ma raison même est atteinte. A combien d'idées extravagantes devez-vous vous attendre, si vous daignez comme autrefois m'accorder la faveur de votre correspondance!

O ma très-chère, ma meilleure, mon unique amie! Quel horrible récit j'ai à vous faire! mais je retombe encore sur moi: sur moi qui ne me dois plus que de la haine & du mépris. Je me délivrerai de cet odieux objet, si je le puis. Et pourquoi ne le pourrois-je pas, lorsqu'à l'exception d'un monstre inhumain, il me semble que je ne hais rien tant que moi-même, au moins pour un moment, (& je doute que j'aie long-temps à faire cet effort) pour m'informer uniquement du cher objet de mes affections, de ma tendre & bien-aimée Miss Howe.... dont l'ame pure, & sans tache, vêtue de tous les charmes de l'innocence, éclate de

blancheur & de lumière... Mais où m'égarai-je encore?



En relisant ce que je viens d'écrire, je me déterminerois à déchirer ma lettre, si je craignois de vous laisser voir jusqu'où va le désordre de mon esprit. — Comment vous portez-vous? Il paroît que vous avez été fort mal. Apprenez-moi, ma chère, que vous êtes bien rétablie, que votre mère est en bonne santé. Hâtez, hâtez, je vous en supplie, de si précieuses nouvelles. C'est une consolation que vous me devez; car si la vie n'est rien de pis qu'un état mélangé, une espèce d'échiquier, où le blanc & le noir se succèdent, je dois bien avoir à présent quelques rayons moins lugubres, après n'avoir vu pendant long-temps, long-temps, que le noir le plus affreux, le plus absolu, sans nulle interruption.



Mais que signifie cet amas d'idées incohérentes, lorsque je n'ai d'autre objet que d'obtenir des nouvelles de votre état passé, de votre santé actuelle, par quelques mots adressés à Mde. Rachel Clarck, chez M. Smith, marchand gantier dans

Kings Street à Covent-Garden. Votre réponſe, quoique ma demeure ſoit un ſecret pour toute autre que vous, parviendra sûrement dans les mains de votre *infortunée*... — Non, ce n'eſt pas dire aſſez; de votre *miſérable*.

CL. HARLOWE.

LETTRE XLI.

Mde. HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 30 *Juin*. (*)

MISS,

VOUS ſerez ſurpriſe de recevoir une lettre de moi. Je ſuis extrêmement peinée de la triſte ſituation où vous paroiſſez être. Une jeune perſonne qui donnoit de ſi belles eſpérances! Mais vous voyez quel eſt le fruit de la déſobéiſſance à ſes parens. Pour moi, quoique je vous plaigne, je plains beaucoup plus votre malheureux

(*) Cette lettre étoit ſous l'adreſſe qui eſt marquée dans la précédente.

père & votre mère. Après une si belle éducation qu'ils vous ont donnée : de si heureux progrès que vous aviez faits; après le plaisir qu'ils trouvoient à vous voir croître sous leurs yeux! voilà donc ce qui leur en revient.

Mais je vous prie, Miss, de ne pas faire tomber ma fille dans la même faute qui vient de la désobéissance. Je lui ai défendu plus d'une fois toute correspondance avec une personne qui a été capable d'une si téméraire démarche. Cette liaison ne peut lui faire honneur, cela est certain. Vous n'ignorez pas quels ont été mes ordres; & cependant votre commerce ne laisse pas de continuer, malgré le chagrin que j'en ressens. Ma fille m'a souvent marqué de l'humeur à cette occasion. *La contagion*, Miss... Vous n'ignorez pas le reste du proverbe.

Dans le monde où nous sommes, les gens ne peuvent être malheureux seuls. Il faut qu'ils enveloppent dans leur disgrace leurs amis & leurs connoissances, qui ont eu la discrétion de se garantir des mêmes erreurs, & qu'ils les rendent aussi malheureux que s'ils avoient donné dans la même étourderie. C'est ainsi que ma pauvre fille est continuellement dans la tristesse & dans les larmes. Je la vois

insensible à son propre bonheur, uniquement parce que vous êtes dans l'infortune. Si ceux qui cherchent leur ruine, portoient seuls la peine de leur obstination, ce ne seroit rien encore. Mais, Miss, Miss, de quoi n'avez-vous pas à répondre, vous qui avez fait saigner autant de cœurs que vous aviez connu d'amis! Tout le sexe est blessé par votre chûte. Car quel autre modèle que Miss Clarisse Harlowe, les pères & les mères proposoient-ils à leurs filles?

Ma lettre devient longue, quoique je ne voulusse vous dire que quelques mots, pour vous défendre d'écrire à ma Nancy. J'y suis obligée par deux motifs; votre fausse démarche, & l'amertume dont vos lettres remplissent le cœur de ma fille, sans qu'il vous en revienne aucun bien. Si vous l'aimez, cessez donc de lui écrire. Votre dernière & triste lettre est tombée entre mes mains dans son absence; & je me garderai bien de la lui faire voir. Car si elle la voyoit, il n'y auroit pas moyen de la consoler, ni moi, dont elle fait toutes les délices... comme vous faisiez autrefois celles de vos parens.

Mais il me semble qu'à présent vous reconnoissez assez vos fautes. C'est le sort de toutes les filles inconsidérées,

lorſqu'il eſt trop tard ; & quelle eſt alors leur humiliation, après un excès de préſomption & d'entêtement.

Peut-être vais-je trop loin. Je ne voulois qu'en dire aſſez pour faire connoître que je me déclare contre votre témérité, comme il convient à toute mère allarmée pour ſa fille, & particulièrement à celle qui ne laiſſe pas de ſe dire, en vous plaignant, & faiſant des vœux pour vous, Votre très-humble, &c.

ANNABELLE HOWE.

P. S. J'envoie cette lettre par un exprès dont les affaires ne le menent qu'à Barnet, avec ordre de la mettre à la *petite poſte*, parce que vous n'avez pas beſoin de me répondre. Je ſais combien vous aimez à faire uſage de votre plume, & d'ailleurs l'infortune rend les gens plaintifs.



LETTRE XLII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Mde. HOWE.

Samedi, premier Juillet.

PERMETTEZ, Madame, que je vous importune par quelques lignes ; ne fût-ce que pour vous remercier de vos reproches, quoiqu'ils aient tiré de nouvelles gouttes de ſang d'un cœur dont les plaies ne ſe fermeront jamais. Mon hiſtoire eſt affreuſe. Elle a des circonſtances qui exciteroient la pitié, ſi elles étoient connues, & qui même pourroient faire porter de moi un jugement aſſez favorable. Mais c'eſt mon devoir, & ce le ſera toujours, de me livrer au répentir de mes fautes, ſans chercher à les excuſer. Je ne veux point affliger votre ame. Si je puis *ſouffrir ſeule*, je ne chercherai point, le moins qu'il me ſera poſſible, à faire partager mes peines. C'étoit même dans cette réſolution que j'avois pris la plume, lorſque j'ai fait la lettre qui eſt tombée entre vos mains. Ma ſeule vue, par un motif très-particulier, autant que par l'affection ſans bornes que je porte à ma

chère Miſs Howe, étoit de ſavoir d'elle-même, s'il eſt vrai qu'elle ait été malade, depuis ſi long-temps que je n'ai point eu de ſes nouvelles, comme j'ai eu le chagrin de l'entendre dire; & ſi l'on a dit vrai, comment elle ſe porte à préſent. Mais le ſujet de mes peines étant fort récent, & le ſentiment de ma douleur exceſſif, peut-être ai-je trop parlé de moi-même dans ma lettre. On eſt porté, dans l'affliction, à ſe tourner vers ceux qu'on croit capables de s'intéreſſer à nos peines, & dont on eſpère de la pitié & de la conſolation; ou, pour m'exprimer mieux & avec plus de conciſion dans vos termes, *l'infortune rend les gens plaintifs*. A qui le malheureux adreſſera-t-il ſa plainte, ſi ce n'eſt à ſon ami?

Miſs Howe s'étant trouvée abſente, lorſque ma lettre eſt arrivée; je me flatte qu'elle eſt bien rétablie. Mais ce ſeroit une ſatisfaction pour moi, de ſavoir s'il eſt vrai que cette chère amie ait été malade. Deux mots encore de votre main vous paroîtroient peut-être une trop grande faveur. Si vous aviez la bonté ſeulement de me faire dire, *oui* ou *non*, par la bouche de quelqu'un chargé de vos ordres, je ceſſerois de vous importuner.

Cependant je ne vous dissimulerai pas que l'amitié de Miss Howe étoit la seule douceur que j'eusse ou que j'espérasse dans cette vie, & qu'une ligne d'elle seroit aujourd'hui un baume restaurant qui rendroit un peu de force à mon cœur abattu. Jugez donc, Madame, quelle violence il faut me faire pour vous obéir. Mais je ne m'efforcerai pas moins de me soumettre à vos ordres, quoique je dusse espérer, qu'étant informée de la nature de notre commerce, & connoissant si bien sa solide vertu, vous n'appréhenderiez *aucune contagion* d'une ou deux lettres que vous lui auriez permis de recevoir & d'écrire. C'est une grâce néanmoins que je ne vous demande pas, persuadée qu'il ne me reste qu'à supplier le ciel, qui, je l'espère, n'a pas encore retiré de moi sa grâce : quoiqu'il lui plaise d'exercer sur moi sa justice, de briser mon cœur, s'il n'est pas encore assez brisé par un véritable répentir, & de prendre bientôt dans sa miséricorde la malheureuse

CLARISSE HARLOWE.

P. S. J'ai, chère Madame, deux faveurs à vous demander : l'une, de ne pas faire savoir à ma famille que vous ayez reçu de mes nouvelles : l'autre, de n'ap-

prendre à perſonne au monde l'adreſſe ſous laquelle on peut m'écrire ou découvrir ma retraite. Ce dernier point eſt plus intéreſſant pour moi que je ne puis vous l'exprimer. En un mot, de-là peut dépendre pour l'avenir le moyen d'éviter de nouveaux déſaſtres.

(¶) LETTRE XLIII.

Miſs CLARISSE à HANNAH BURTON.

Jeudi, 29 *Juin*.

MA CHÈRE HANNAH,

IL eſt arrivé d'étranges choſes depuis que vous avez été congédiée de mon ſervice, (ſi durement & bien malgré moi) & que votre impertinente compagne a été établie, en votre place, pour ma ſurveillante. — Mais il faut oublier tout cela aujourd'hui.

Comment vous portez-vous, bonne Hannah? Etes-vous rétablie de votre maladie? Si vous l'êtes, voudrez-vous bien revenir encore & reſter auprès de moi? Et le pourrez-vous ſans inconvénient?

Je ſuis la créature la plus malheureuſe, & me trouvant parmi des étrangers, je ſerois bien aiſe de vous avoir auprès de moi; vous, qui m'avez donné tant de preuves de votre fidélité & de votre attachement.

Soit que je vive ou que je meure, je tâcherai de récompenſer vos ſervices, ma chère Hannah.

Si vous êtes rétablie, comme je l'eſpère, & ſi vous avez une bonne condition, peut-être vos maîtres permettront-ils que vous vous abſentiez, & que vous mettiez quelqu'un à votre place, pour un mois ou environ. J'eſpère que je n'aurai plus beſoin de vous après ce temps-là, & vous pourrez alors retourner reprendre votre place.

Soit que vous veniez ou non, que perſonne de ma famille ne ſache que je vous ai écrit pour vous demander.

Je demeure chez M. Smith, marchand de bas & de gants, dans la rue Royale de Covent-Garden.

Vous m'écrirez ſous le nom de Rachel Clark.

Venez, ma chère Hannah, venez, ſi vous le pouvez, auprès de votre pauvre jeune maîtreſſe, qui a toujours fait grande eſtime de vous, & qui vous la conſer-

vera toujours, ſoit que vous veniez ou non.

Je vous écris celle-ci par votre mère à St. Albans, ne ſachant point d'autre adreſſe pour vous la faire parvenir. Récrivez-moi un mot, que je ſache ſur quoi je peux compter. Je verrai par-là ſi vous n'avez point oublié la jolie écriture que vous avoit montrée dans des jours plus heureux, Votre vraie amie,

CLARISSE HARLOWE. (§)

(¶) LETTRE XLIV.

RÉPONSE D'HANNAH BURTON. (*)

Lundi, 3 *Juillet.*

MA TRÈS-HONORÉE DAME,

JE n'ai point oublié mon écriture, & je n'oublierai jamais rien de ce que vous avez eu la bonté de m'apprendre, ma chère jeune maîtreſſe. Je ſuis bien affligée de vos

(*) Il y a pluſieurs fautes d'orthographe dans la lettre de cette digne ſervante, qu'il m'a paru inutile d'imiter.

malheurs, ma très-chère jeune Dame, si affligée, *que je ne sais comment faire.* J'aurois bien de la joie de pouvoir être en état d'être auprès de vous. Mais *en vérité*, il ne m'a pas été possible de sortir de ma chambre, où je suis ici chez ma mère, depuis que j'ai été forcée de quitter ma place, par un rhumatisme qui m'a mis tout-à-fait hors d'état de m'aider. Je prierai pour vous jour & nuit, ma bonne, ma tendre & digne maîtresse, qui avez été si indignement traitée ; je suis bien désespérée de ne pouvoir pas encore aller vous aimer & vous servir, ce qu'il sera toujours dans mon cœur de faire, si je le pouvois, moi qui suis, ma très-honorée Dame,

Votre très-obéissante servante & toujours à vos ordres,

HANNAH BURTON. (5)



(¶) LETTRE XLV.

Miſs CLARISSE à Mde. NORTON.

Jeudi, 29 *Juin*.

MA CHÈRE Mde. NORTON,

JE m'adreſſe à vous après un bien long ſilence ; (qui n'eſt cependant pas venu d'aucun refroidiſſement de mon affection & de mes ſentimens pour vous) mon principal objet eſt de vous prier de me ſatisfaire ſur deux ou trois articles dont il m'importe d'être inſtruite.

On m'a dit que mon père & toute ma famille doivent aller aujourd'hui, comme de coutume, chez mon oncle Harlowe. Je vous prie, dites-moi, s'ils y ont été, & ſi la fête a été gaie ? Dites-moi encore ſi vous avez entendu parler d'un voyage, ou d'un projet de voyage de mon frère avec le capitaine Singleton & M. Solmes ?

Il m'eſt arrivé d'étranges choſes, ô ma chère Norton, ma digne amie, ma ſeconde mère : oui, des choſes bien étranges ! M. Lovelace s'eſt montré pour moi un ingrat & un barbare. Mais Dieu ſoit loué,

je ſuis échappée de ſes mains. Me trouvant avec des étrangers, (que je crois toutefois de bien honnêtes gens) j'ai écrit à Hannah Burton de venir auprès de moi. Si vous avez occaſion de voir cette bonne fille, de grâce, encouragez-la à revenir avec moi. Elle ſait que j'ai toujours eu l'intention de la reprendre à mon ſervice ; mais j'eſpérois que ce ſeroit dans des circonſtances plus heureuſes.

Ne dites à aucun de mes parens que vous avez reçue de mes nouvelles.

Dites-moi, croyez-vous qu'on pût obtenir de mon père, ſi je l'en ſupplíois par une lettre, de lever la terrible malédiction dont il m'a frappée, lorſque j'ai quitté la maiſon paternelle? Je ne peux eſpérer de lui aucune autre faveur ; mais ſa malédiction étant déjà accomplie ſur moi pour cette vie, j'eſpère qu'il trouvera que ſes effets ſe ſont étendus aſſez loin, & mon cœur eſt ſi foible! — Oh mon cœur eſt bien foible! — Mais pour la propre ſatisfaction de mon père! — Que dois-je dire? — En vérité, à peine ſais-je comment je dois m'exprimer ſur ce triſte ſujet! — Mais mon ame ſeroit tranquille & contente d'être ſoulagée du poids de cette malédiction.

Je crains que *mes pauvres*, comme j'appelois les bonnes créatures que j'avois coutume d'assister par vos mains fidelles, ne se soient apperçus depuis quelque temps de mon absence. Mais hélas! — Je suis maintenant pauvre moi-même. C'est un de mes grands regrets & un des grands reproches qui aggravent ma faute, qu'avec les inclinations que Dieu m'avoit données, je me sois mise hors d'état de pouvoir faire le bien pour lequel je me plaisois autrefois à croire que j'étois née. C'est une déplorable chose, ma chère Mde. Norton, de rendre inutiles à soi-même & aux autres, par sa propre témérité, les talens que le ciel nous a confiés pour notre avantage & celui du prochain.

Mais ces réflexions sont aujourd'hui trop tardives, & peut-être j'aurois dû les renfermer en moi-même. Cependant permettez-moi d'espérer que vous m'aimez encore. De grâce, ne m'ôtez pas cette douce persuasion. Alors, malgré mes malheurs qui m'ont fait paroitre ingrate aux soins tendres & vraiment maternels que vous avez pris de moi dès mon berceau, j'aurai le bonheur de penser qu'il existe encore *une* digne personne au monde qui ne hait pas l'infortunée

CLAR. HARLOWE.

Ne m'oubliez pas auprès de mon frère de lait. J'espère qu'il se montre toujours pour vous un fils tendre & soumis.

Ayez la bonté de m'adresser votre réponse sous le nom de Rachel Clark, chez M. Smith, dans King-Street, Covent-Garden; mais gardez-moi un secret inviolable sur cette adresse. (§)

(¶) LETTRE XLVI.

RÉPONSE DE MADAME NORTON.

Samedi, premier Juillet.

VOTRE lettre, ma très-chère jeune Dame, me fend le cœur. Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre tous vos malheurs? — Mais vous en avez dit assez.

Mon fils est un bon fils pour moi. Il a été pris de la fièvre, il y a quelques heures: mais j'espère qu'elle se passera bientôt, si son ardeur pour le travail le laisse jouir du repos que son bon maître lui permet de prendre. Il vous présente son respect, & il a versé des larmes en entendant la lecture de votre triste lettre.

On vous a mal informée, lorsqu'on vous

a dit que votre famille étoit chez votre oncle Harlowe. Ils n'ont pas seulement eu l'intention d'y aller, & il n'y a point eu de fête du tout. Ils n'ont sorti que trois fois pour aller à l'église depuis que vous êtes partie. — Malheureux jour! — Pour eux & pour tous ceux qui vous connoissent, — pour moi surtout : oh ! oui, cela est sûr! — le cœur me saigne pour vous de plus en plus.

Je n'ai pas ouï dire un mot de ce voyage de votre frère avec le capitaine Singleton & M. Solmes, dont vous parlez. Il a bien couru quelque bruit que votre frère devoit partir pour ses terres du Nord: Mais il y a long-temps que je n'en ai entendu parler.

Je crains fort qu'on ne veuille recevoir aucune lettre de vous. C'est une grande peine pour moi d'être obligée de vous le dire, ma très-chère Dame. Il ne peut vous être arrivé aucun mal auquel ils ne se soient attendus ; tant est grande leur antipathie pour le méchant homme ; & tant sa réputation est mauvaise!

Je ne peux m'empêcher de penser mal de leur inexorabilité. Mais il ne faut pas juger des autres par soi-même. Néanmoins j'ajouterai que si vous eussiez eu affaire à des caractères aussi doux que le vôtre,

j'ofe même dire que le mien, tous ces malheurs ne feroient point arrivés, ni à eux ni à vous. J'ai connu votre vertu & votre amour pour la vertu dès votre berceau, & je n'ai jamais douté que cette vertu, avec l'aide du Seigneur, ne fût toujours votre fauve-garde. Mais on ne vous auroit jamais contrainte; il n'y avoit pas de fujet de vous contraindre. — Si généreufe, fi noble, fi difcrète! — Mais que mon amour pour vos aimables qualités accroît ma douleur, comme je crois que ces réflexions doivent augmenter la vôtre!

Vous voilà donc échappée, ma très-chère Mifs! — Heureufement, j'efpère, — c'eft-à-dire, avec l'honneur, — autrement, que votre douleur doit être grande! — Cependant votre lettre me fait craindre le plus grand malheur.

Je fuis bien rarement au château d'Harlowe. La maifon n'eft plus ce qu'elle étoit depuis que vous en êtes fortie. Ils font fi implacables! Et comme je ne faurois me réfoudre à parler durement de *l'enfant de mon cœur*, autant que de mon fein, ils ne prennent point en mauvaife part de ne me pas voir.

Votre Hannah eft fortie malade de la maifon où elle étoit, il y a quelque temps,

& comme elle eſt toujours chez ſa mère à St. Albans, je crains bien que ſa maladie ne dure encore. Si elle n'eſt pas guérie, & puiſque vous êtes parmi des étrangers, & que je ne peux vous conſeiller de venir maintenant de ces côtés-ci, je crois qu'il eſt de mon devoir de me rendre auprès de vous, (qu'on le prenne comme on voudra) auſſitôt que l'indiſpoſition de mon fils me le permettra, ce qui ſera bientôt, à ce que j'eſpère.

J'ai un peu d'argent par devers moi. Vous dites que vous êtes *pauvre vous-même*; que cet aveu eſt triſte dans la bouche d'une perſonne qui a toujours été & qui auroit dû toujours être dans l'abondance! — Voulez-vous avoir la bonté d'en diſpoſer, ma chère jeune Dame? — Cet argent ne provient en grande partie que de vos bontés pour moi. Je me ferai gloire de le reſtituer à ſon premier poſſeſſeur.

Vos pauvres vous béniſſent & prient pour vous tous les jours. J'ai tellement ménagé vos derniers bienfaits, ces bonnes gens ont joui tous d'une ſi bonne ſanté, ils ont trouvé ſi conſtamment de l'emploi, que ce fonds a ſuffi & qu'il ſuffira juſqu'à ce qu'il revienne de plus heu-

reux temps, que je prie tous les jours le ciel de ramener.

Souffrez que je vous prie, ma chère jeune Dame, de tirer de la religion tous les ſecours qu'en tirent les perſonnes pieuſes comme vous, pour ſe ſoutenir dans leurs infortunes. Quelles que ſoient les vôtres, je ſuis sûre que votre intention a été innocente. Ainſi ne perdez pas courage. Le ciel ne laiſſe perſonne ſouffrir plus qu'il ne peut, & par conſéquent plus qu'il ne doit ſouffrir.

Nous ne connoiſſons point les voies de la Providence, ni la ſageſſe de ſes vues dans la diſpenſation, en apparence ſévère, qu'elle fait des maux à ſes foibles créatures.

Peu de perſonnes ont eu plus de ſujet de parler ainſi que moi. Et puiſque dans nos malheurs nous tirons plus de conſolations des exemples que des préceptes, vous me permettrez de vous rappeler quel a été mon lot : car qui a eu une plus grande part aux afflictions que moi ?

Pour ne rien dire de la perte d'une excellente mère, dans le temps de la vie où un enfant a le plus beſoin des ſoins maternels ; la mort d'un père qui étoit l'ornement de ſa profeſſion, (& qui m'avoit donné la qualité de ſon ſecrétaire) au

moment où il avoit la perſpective d'une place qui auroit mis ſa famille à l'aiſe, me laiſſa ſans amis, jetée dans le vaſte eſpace du monde, & me fit tomber dans les mains d'un mari ſans ſoin : & ce qui eſt bien plus fâcheux, d'un mari bien dur pour moi. Le pauvre homme ! — Mais, grâces à Dieu, il a eu le temps dans la longue maladie dont il eſt mort, de ſe repentir de ſa négligence & de la légèreté de ſes principes. Cette idée m'a toujours donné de la conſolation, quoique cette maladie ſi diſpendieuſe m'ait laiſſée encore plus dénuée, & que je fuſſe prête quand il eſt mort, d'accoucher de mon fils Tommy.

Mais que la prudence humaine a la vue courte ! Cette même circonſtance, que je regardois comme la plus malheureuſe où je puſſe me trouver, fut l'heureuſe occaſion qui me fit recommander à votre mère. Votre mère, par égard pour ma perſonne & pour la détreſſe où je me trouvois, me permit, (voyant que je me faiſois conſcience de me ſéparer de mon pauvre enfant) de le nourrir avec vous, étant nés tous les deux à peu de jours l'un de l'autre. Depuis ce temps-là, je n'ai jamais manqué des humbles ſecours que Dieu a bien

bien voulu m'accorder, & dont je suis satisfaite.

Depuis la perte de mon pauvre mari, je n'ai pas connu de grands chagrins jusqu'au jour que vos parens me dirent qu'ils étoient déterminés à vous donner à M. Solmes ; lorsque j'appris l'aversion que vous aviez pour lui, & combien il étoit indigne de vous. Je commençai dès lors à craindre les suites & le danger de contraindre une ame aussi belle, aussi noble que la vôtre. Jusqu'alors je n'avois pas redouté M. Lovelace, toute attrayante qu'étoit sa personne, & quelques séduisantes que fussent ses manières & son art de faire sa cour. J'étois certaine que vous ne l'accepteriez jamais, qu'il ne vous eût donné des preuves convaincantes de sa réforme, & des preuves capables de satisfaire vos parens aussi bien que vous. Mais cette malheureuse mésintelligence entre votre frère & M. Lovelace, leur acharnement à vouloir vous contraindre d'épouser M. Solmes, voilà la cause de ce grand malheur, qui vous a coûté si cher, ainsi qu'à eux ; & à moi, pauvre femme, toute la paix de ma vie ! Oh ! quel compte n'aura pas à rendre un jour cet ingrat, doublement coupable.

Néanmoins vous ne savez pas ce que

Dieu vous réserve encore! — Mais si votre châtiment doit durer pendant toute cette vie, pour l'exemple des autres, dans un cas si important, pour une seule fausse démarche, daignez considérer que cette vie n'est qu'un état d'épreuves, & que vous serez d'autant plus heureuse, que vous aurez été purifiée dans ce monde. Je ne doute point que votre récompense ne soit plus grande dans le ciel, si vous vous soumettez ici-bas à la volonté de Dieu avec patience & résignation.

Vous voyez, ma très-chère Miss Clary, que je ne fais aucune difficulté de dire que vous avez fait un *faux pas.* Il étoit moins excusable de votre part, que de celle de toute autre jeune Demoiselle, non seulement à cause de vos talens supérieurs, mais à cause de l'énorme différence de votre caractère avec le sien : & si vous aviez été forcée de quitter la maison paternelle, ce n'eût pas dû être avec lui. J'avoue que j'aurois pu me dispenser de vous écrire cela; mais c'est pour vous prouver l'impartialité de ma tendresse pour vous. (*)

(*) La bonne Mde. Norton ne pouvoit porter aucun jugement que sur les rapports & les invectives qu'elle avoit entendus de la

Après cela il vous ſemblera étrange, & même bien déplacé dans les circonſtances, que je vous marque mon chagrin que vous ne m'ayiez pas gratifiée d'une ſeule ligne. Cependant, ſi vous avez eu vos raiſons pour ce ſilence, j'oſe dire que j'en dois être ſatisfaite ; car je ſuis sûre que vous m'aimez. Pour moi, je vous aime & vous aimerai & honorerai toujours, & encore plus parce que vous êtes malheureuſe.

Une de mes conſolations, lors même que vos malheurs m'affligent le plus, c'eſt que je ne connois aucune jeune perſonne qui pût ſortir avec autant de gloire que vous, de toutes les épreuves par leſquelles vous avez été exercée : mais c'eſt une conſolation qui finit toujours par aggraver mon chagrin de vos infortunes, parce que le ciel vous avoit donné une ame ſi bien faite pour ſoutenir la proſpérité, & pour augmenter la félicité de tous ceux qui vous environnoient ! — Malheur à

bouche des Harlowes. Elle ne ſavoit pas que Clariſſe étoit décidée à ne pas s'évader avec M. Lovelace, ni combien elle s'étoit donné de peines pour chercher une autre protection que la ſienne, lorſqu'elle avoit appréhendé, qu'en reſtant, elle n'eût plus aucun moyen d'éviter d'être mariée à M. Solmes.

lui ! O le méchant, le méchant homme ! — Mais je ne dois rien dire jufqu'à ce que je fois mieux informée.

En me livrant aux réflexions qu'infpire votre trifte lettre, & alarmée des nouveaux malheurs & des dangers que peuvent vous attirer la douceur de votre caractère, & les agrémens de votre perfonne, & votre grande jeuneffe, je ne peux m'empêcher de vous demander la permiffion de me rendre auprès de vous, & je vous la demande avec inftance. – Si je peux vous être de quelque utilité, ou de quelque confolation, je vous fupplie de ne pas me refufer, par aucune confidération pour moi, ni même pour l'indifpofition de mon autre cher enfant. Quand ce ne feroit que pour deux ou trois jours, permettez-moi, ma très-chère jeune Dame, d'aller vous tenir compagnie, quand même la maladie de mon fils augmenteroit & me forceroit de retourner auprès de lui au bout de ces deux ou trois jours. — Je vous fupplie encore une fois, de vouloir bien accepter le peu qui refte de l'argent que vous m'aviez confié pour vos pauvres, & de celui dont vous aviez bien voulu gratifier

Votre fidelle & affectionnée fervante,

JUDITH NORTON. (§)

(¶) LETTRE XLVII.

Miſs CLARISSE à Lady BETTY LAWRANCE.

Jeudi, 29 *Juin.*

MADAME,

J'ESPÈRE que vous excuſerez la liberté que je prends de vous écrire, n'ayant pas l'honneur d'être connue de vous perſonnellement, quoique vous deviez avoir beaucoup entendu parler de Clariſſe Harlowe. Je ne vous demande que quelques lignes de votre main, (par la poſte prochaine, ſi cela ne vous dérange point,) en réponſe aux queſtions ſuivantes.

1º. Si vous avez écrit une lettre datée de mercredi 7 Juin, (ſuivant la note que j'en ai faite) à votre neveu Lovelace, pour le féliciter ſur ſon mariage ſuppoſé, que vous aviez dû apprendre par votre intendant M. Spurrier, qui le tenoit d'un certain capitaine Tomlinſon : — & dans laquelle vous reprochez à M. Lovelace ſa légèreté d'avoir négligé de vous faire part de ſon mariage, à vous & à la famille ?

2°. Si vous avez écrit à Miſs Montaigu de vous joindre à Reading, pour vous accompagner chez votre couſine Leeſon, rue d'Albemarle, parce que vous étiez obligée d'aller à Londres, pour *la vieille affaire que vous aviez à la chancellerie*, je me ſouviens des propres paroles ; & ſi vous avez ordonné à votre neveu de venir vous y trouver le dimanche au ſoir, 11 du courant?

3°. Si dans ce temps-là vous êtes venue à la ville avec Miſs Montaigu, & ſi vous êtes venue à Hamſtead le lundi, dans un carroſſe de louage à quatre chevaux, le vôtre étant à raccommoder, & ſi vous avez ramené avec vous à la ville, la jeune perſonne que vous y êtes venue viſiter?

Vous devinerez probablement, que les motifs de ces queſtions ne ſont pas favorables à votre neveu Lovelace. Mais quelle que ſoit votre réponſe, elle ne peut ni lui faire aucun mal, ni me faire aucun bien. Seulement je crois devoir à mes anciennes eſpérances, qui ont été ſi cruellement trompées, & même à la charité, de ne pas croire qu'une perſonne dont j'étois diſpoſée autrefois à avoir meilleure opinion, ſe ſoit abandonnée au point de manquer à chaque inſtant en tout à cette

véracité si inséparable du caractère d'un homme d'honneur.

Je vous prie d'adresser votre réponse, (en me gardant le secret quant à présent sur cette adresse) à l'enseigne de la *belle Sauvage*, *montagne de Ludgate*, pour y rester jusqu'à ce qu'on la reclame.

Je suis, Madame, votre très-humble servante,

CLARISSE HARLOWE. (§)

(¶) LETTRE XLVIII.

Lady BETTY LAWRANCE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, premier Juillet.

MA CHÈRE DAME,

JE vois que les choses ne sont pas entre vous & M. Lovelace sur le pied où elles devroient être. Ce sera un grand chagrin pour moi & pour tous ses amis, s'il s'est rendu coupable de quelque bassesse préméditée envers une Dame de votre considération & de votre mérite.

Nous avons été long-temps dans l'at-

tente de l'occaſion de vous féliciter ſur un événement que nous déſirons tous ardemment. Toutes nos eſpérances ſur ſon compte étoient fondées ſur l'aſcendant que vous avez ſur lui ; car ſi jamais homme a adoré une femme, c'eſt lui ; & vous êtes, Madame, cette femme adorée.

Dans la dernière lettre que Miſs Montaigu m'écrit en réponſe à une des miennes, où je lui demandois ſi elle avoit eu des nouvelles de ſon couſin, s'il étoit marié avec vous, ou s'il y avoit apparence qu'il eût bientôt cet honneur, elle me dit en propres termes : « Je ne ſais » quoi vous répondre ſur la queſtion que » vous me faites avec tant d'inſtance par » rapport à mon couſin Lovelace. Tantôt » il dit qu'il eſt mariée avec Miſs Clariſſe » Harlowe, — tantôt que c'eſt ſa faute à » elle, s'il ne l'eſt pas. — Il parle d'elle » non ſeulement avec paſſion, mais avec » le plus grand reſpect ; il avoue cependant qu'il y a un mal-entendu entr'eux » deux ; mais il aſſure en même temps » qu'elle eſt entièrement irréprochable. » Il dit que c'eſt un ange & non une » femme : — qu'aucun homme vivant » n'eſt digne de la poſséder. » —

Voilà ce que m'écrit ma nièce Montaigu. Plaiſe à Dieu, ma chère jeune Dame,

qu'il ne vous ait pas offensée si grièvement, que vous ne puissiez lui pardonner! Si vous n'êtes pas déjà mariés, & que vous refusiez d'être à lui, je perds toute espérance de le voir jamais marié, ni devenir l'homme que je souhaiterois qu'il fût : Milord M..... & Lady Sadleir en désespéreront comme moi.

Je vais maintenant satisfaire à vos questions. En vérité, je ne sais trop qu'écrire, dans la crainte d'aigrir encore la mésintelligence qui est entre vous deux. Mais je dois obéir sans réserve aux volontés d'une aimable Dame comme vous. Voici donc ma réponse.

1°. Je n'ai écrit à Lovelace aucune lettre le 7 Juin, ni même de tout le mois.

2°. Ni moi, ni mon intendant, ne connoissons le capitaine Tomlinson.

3°. Je n'ai point écrit à ma nièce de venir me trouver à Reading, ni de m'accompagner à la ville chez ma cousine Leeson.

4°. Mon affaire à la chancellerie, quoiqu'elle traîne fort long-temps, comme la plûpart des affaires de la chancellerie, est cependant en si bon train, que je n'aurai nul besoin d'aller à la ville.

5°. Je n'y ai pas même été depuis six mois. — Il y a plusieurs années que je n'ai vu Hamstead.

6°. Je n'aurai même pas de long-temps de tentation d'aller à Londres, ſi ce n'eſt pour faire mon compliment à M. Lovelace. Ce ſeroit une occaſion qui m'y feroit aller avec le plus grand plaiſir, & j'eſpère que vous me feriez la grâce de venir paſſer au moins un mois au château de Glenham.

Quel que ſoit le motif de vos demandes, permettez-moi de vous ſupplier, ma chère jeune Dame, pour l'amour de Milord, autant que pour le mien & celui de toute la famille, & pour l'intérêt de ce jeune étourdi, de ſon ame comme de ſon corps, de ne pas vous autoriſer de cette réponſe pour aggraver vos reſſentimens au point de le refuſer, s'il n'a pas encore l'honneur de vous appeler ſon épouſe; ce que je crains beaucoup, en vous voyant ſigner votre nom de famille.

Permettez-moi de vous offrir ici ma médiation, pour terminer le différend qui vous diviſe, quel qu'il ſoit. Votre cauſe, ma chère jeune Dame, ne peut être remiſe entre les mains de quelqu'un plus dévoué à votre ſervice, que

Votre ſincère admiratrice & humble ſervante,

ELIZABETH LAWRANCE. (§)

(¶) LETTRE XLIX.

Miſs CLARISSE à Mde. HODGES.

29 *Juin.*

MADAME HODGES,

JE ſuis comme forcée de vous écrire, n'ayant aucun de mes parens à qui j'oſe m'adreſſer, ni dont je puiſſe eſpérer une ligne de réponſe, quand je prendrois cette liberté. Je ne veux que vous faire une queſtion. La voici :

Connoiſſez-vous un capitaine, nommé Tomlinſon ? Et ſi vous le connoiſſez, eſt-il fort intime avec *mon oncle* Harlowe ?

Je vais dépeindre ſa perſonne, dans le cas où vous le connoîtriez ſous un autre nom ; quoique je ne ſache pas pourquoi il en prendroit deux.

« C'eſt un grand homme, ſec & maigre, „ un peu marqué de petite vérole, & „ d'un teint aſſez pâle. Il peu avoir cin- „ quante ans, ou même plus ; d'une aſſez „ belle phyſionomie, lorſqu'il lève les „ yeux. Il a l'air grave, & il paroît con- „ noître le monde. Il a le cou un peu en- „ foncé dans les épaules. Il eſt du comté

„ de Berks. Sa femme eſt du comté d'Ox- „ ford ; & ils ont pluſieurs enfans. Il eſt „ venu tout récemment s'établir dans vos „ cantons, il demeuroit auparavant dans „ la province de Northampton. "

De grâce, ma chère Hodges, que ni mon oncle, ni perſonne de la famille ne ſachent que je vous écris.

Vous me diſiez ſouvent que vous feriez bien aiſe de trouver l'occaſion de m'obliger. Il eſt vrai que c'étoit dans un temps où j'étois heureuſe. Mais j'oſe eſpérer que vous ne me refuſerez pas une choſe qui peut me ſervir, ſans vous faire aucun tort.

J'ai ouï dire que mon père, ma mère & ma ſœur, & à ce que je préſume, mon frère, ſont aujourd'hui chez mon oncle Harlowe. Dieu les conſerve, & puiſſent-ils ſe réunir pour célébrer pluſieurs fêtes pareilles ! Vous voudrez bien me dire un mot de leur ſanté à tous.

Je vous prie, & j'ai une raiſon pour cela, d'adreſſer votre lettre à Mademoiſelle Dorothée Salcomb, à l'enſeigne des quatre cygnes, rue de la porte épiſcopale.

Vous connoiſſez mon écriture, quand même le contenu de ma lettre ne vous en diroit pas aſſez pour me diſpenſer d'autre ſignature que de celle de

Votre Amie. (S)

LETTRE

(¶) LETTRE L.

RÉPONSE DE MADAME HODGES.

MADAME,

JE vous réponds comme vous le ſouhaitez. M. Harlowe ne connoît point l'homme dont vous me parlez. Je ſuis bien sûre de n'en avoir point vu à la maiſon comme celui que vous dépeignez. Monſieur ſort très-rarement : Il ne ſe ſoucie point de ſortir ; pourquoi ? parce que votre *obſtination* fait que vos parens ſe ſoucient très-peu de ſe voir entr'eux. Ce n'étoit pas comme cela qu'on avoit coutume de fêter le jour de la naiſſance de Monſieur : pas un chat n'eſt venu à la maiſon, & Monſieur n'a fait que s'attriſter & que ſoupirer, en ſe rappelant le plaiſir qu'on avoit ce jour-là les autres années.

J'ai demandé à Monſieur s'il connoiſſoit ce capitaine Tomlinſon, ſans lui dire pourquoi je lui faiſois pareille queſtion. Il a répondu : non, je ne connois pas cela.

Je me flatte que ce Tomlinſon n'eſt pas quelqu'un qui veuille jouer quelque tour ou faire du tort à mon maître. —

On ne fait pas trop la compagnie que vous avez pu être forcée de voir, depuis que vous vous êtes évadée : vous favez, Madame! — Excufez-moi, Madame ; mais Londres eft un lieu peftilentiel, & malgré la figure trompeufe de M. Lovelace, j'ai ouï dire à tout le monde que c'eft un démon, & fongez à ce que vous en pouvez favoir par vous-même.

Je fuis perfuadée, Madame, que vous ne voudriez pas que mon maître courût aucun danger de la part de quelqu'un qui prétendroit être fon ami. J'ai même, dans la crainte de quelque tour, été tentée de lui dire tout. Mais je fuis bien aife de vous montrer que je voudrois vous obliger dans l'adverfité, fi l'adverfité eft votre lot, comme dans la profpérité ; car je ne fuis pas de ces gens capables de faire autrement. C'eft tout ce qu'a à vous dire, en vous faluant,

Madame,

Votre humble fervante,

SARA HODGES. (*§*)



(¶) LETTRE LI.

Miſs CLARISSE à Lady BETTY LAWRANCE.

Lundi, 3 *Juillet*.

MADAME,

JE ne peux m'empêcher de vous importuner encore une fois, pour vous faire mes ſincères remercîmens de votre obligeante lettre.

Je dois vous avouer, Madame, que l'honneur d'être alliée à des Dames auſſi diſtinguées par leurs vertus que par leur naiſſance, fut d'abord un des principaux motifs qui m'engagèrent à ſouffrir les ſoins de M. Lovelace. Si cette alliance avoit pu avoir lieu, j'étois déterminée à faire tout ce qui dépendroit de moi, pour mériter l'opinion favorable que vous voulez bien m'accorder.

J'avois encore un autre motif dont je ſavois que toute votre famille me feroit un mérite. Cet eſpoir, il eſt vrai, étoit trop préſomptueux, & cette préſomption méritoit d'être punie, comme en effet elle

l'a été. J'eſpèrois que la Providence daigneroit ſe ſervir de moi, pour rappeler à la vertu un homme que je croyois avoir au fond aſſez de ſens pour reconnoître ſon erreur & l'abandonner ; ou au moins aſſez de reconnoiſſance pour me ſavoir gré de cette intention, ſoit que mon généreux projet réuſsît ou non.

Mais je me ſuis étrangement trompée ſur M. Lovelace. Il eſt, je me le perſuade, le ſeul homme qui, prétendant au titre d'homme d'honneur, pût me faire tomber dans une ſi groſſière mépriſe : car tandis que je m'efforçois de ſauver ce malheureux du naufrage, je me ſuis vue entraînée dans ſa chûte, non par accident, mais par une ſuite de deſſeins & d'intrigues prémédités. Il a eu la gloire d'ajouter à la liſte des malheureuſes qu'il a perdues, un nom, qui, j'oſe dire, n'auroit pas déshonoré le ſien ; & cela, Madame, par des moyens dont le ſeul récit feroit frémir l'humanité.

Votre réponſe aux queſtions que j'ai pris la liberté de vous faire, a rempli tout mon but. Je n'ai nulle envie de vous rendre ce malheureux homme plus odieux, qu'autant qu'il m'eſt néceſſaire pour m'excuſer de ne pas accepter vos offres de médiation.

Lorſque vous ſerez inſtruite de toutes les circonſtances ſuivantes, que vous ſaurez qu'après m'avoir comme forcée par ſes artifices, de partir avec lui, il m'a conduite dans une des plus abominables maiſons de Londres, qu'il s'eſt rendu coupable d'un attentat odieux, dont le reſſentiment m'a fait chercher & trouver moyen de m'enfuir à Hamſtead ; qu'après m'y avoir déterré, je ne ſais comment, il s'eſt procuré deux femmes, dont l'une vous repréſentoit, & l'autre faiſoit le rôle de Miſs Montaigu, toutes deux richement parées, ſous prétexte de m'engager à faire à Londres une viſite à votre couſine Leeſon, (en me promettant de retourner avec moi à Hamſtead dès le ſoir même,) me ramenèrent par ſurpriſe dans cette vile maiſon ; où étant une ſeconde fois priſonnière ; on m'a d'abord ravi l'uſage de mes ſens, & enſuite mon honneur ; car pourquoi chercherois-je à cacher aux autres une diſgrace que je ne peux me cacher à moi-même.

Lorſque vous ſaurez que pour travailler à ma perte, des menſonges prémédités, des fourberies réitérées, des lettres forgées, (particulièrement une de vous, une de Miſs Montaigu & une autre de Milord M....) des parjures ſans nombre,

n'ont pas été les moindres de ses crimes; vous jugerez que je n'aurois aucun des principes qui pourroient me rendre digne d'être alliée à des Dames de votre mérite & de celui de votre noble sœur, si je ne déclarois pas du fond de mon ame, que cette alliance ne peut plus jamais avoir lieu.

Je ne prétends point être entièrement sans reproche : mais vis-à-vis de lui, je n'ai aucune faute à me reprocher : mon crime est d'avoir d'abord consenti à une correspondance avec lui, lorsqu'elle m'étoit défendue par ceux qui avoient droit à mon obéissance. Je suis encore plus inexcusable de lui avoir accordé une entrevue secrète, dont il a abusé pour me faire tomber dans son piége. Voilà les fautes pour lesquelles je me soumets à être punie, rendant grâces au ciel de me voir enfin échappée de ses mains, & d'avoir dans les miennes le pouvoir de refuser pour mon époux un aussi méchant homme: contente de pouvoir au moins servir d'avertissement, puisque je ne puis plus servir d'exemple, comme je m'en flattois autrefois dans ma sotte & vaine présomption.

Tout le mal que je lui souhaite, c'est qu'il puisse se réformer, & que je sois

la dernière victime de ſes baſſeſſes. Peut-être que ce ſouhait déſirable s'accomplira, lorſqu'il verra à quoi aboutit ſa méchanceté ſi peu méritée envers une malheureuſe créature, qu'il a privée de tout appui, par ſes barbares artifices.

Je finis par vous remercier humblement de la bonne opinion que vous avez de moi, & par vous aſſurer que je ſerai, tant que le ciel me prêtera des jours,

Votre très-humble & très-reconnoiſſante ſervante,

CL. HARLOWE. (§)

(¶) LETTRE LII.

Miſs CLARISSE à Mde. NORTON.

Dimanche au ſoir, 2 Juillet.

O, ma chère Madame Norton, avec quelle bonté vous adouciſſez les peines d'un cœur déchiré! Sûrement, vous êtes ma propre mère, & ce n'eſt que par quelque mépriſe inexplicable, que j'aurai été introduite dans une famille, qui depuis venant à découvrir tout récemment, ou au moins à ſoupçonner l'impoſture, m'au-

ra rejetée de son sein avec l'indignation qu'excite naturellement une pareille découverte.

Ah! plût au ciel que j'eusse été en effet votre fille, née pour partager votre humble fortune, sans autre héritage que ce contentement d'esprit qui vous rend si heureuse! J'aurois eu alors un guide plein de douceur pour conduire mon cœur docile, mais qui ne peut se faire à la violence ni souffrir une indigne contrainte: & rien de tout ce qui s'est passé ne seroit arrivé.

Mais il me faut prendre garde d'augmenter par l'impatience, la brèche que j'ai déjà faite à mon devoir par ma témérité. Si je n'eusse pas commis de faute, personne n'eût pu taxer ma mère d'avoir un cœur dur & qui ne sait pas pardonner. Ne suis-je donc pas responsable, non-seulement de mes propres fautes, mais encore des conséquences qu'elles ont, & qui attirent le reproche & la disgrace sur le caractère d'une mère, à laquelle on n'avoit jamais rien reproché? C'est néanmoins une grande bonté à vous de tâcher de diminuer la faute d'une personne qui en est si vivement pénétrée: Ah! si cette faute pouvoit être entièrement effacée, j'en serois plus digne des

peines que vous avez prises pour mon éducation : car ce qui doit être pour vous un surcroît de douleur, comme c'en est un de confusion pour moi, c'est de voir qu'après de si brillans commencemens, je me suis comportée de façon à faire rougir plutôt qu'à honorer mes amis.

Mais afin que vous ne m'imaginiez pas plus coupable que je ne suis, permettez-moi de vous assurer en peu de mots, que lorsque vous saurez mon histoire, vous trouverez que je mérite plus de compassion que de blâme, même sur l'article de mon évasion avec M. Lovelace.

A l'égard de ce qui est arrivé depuis, je me contenterai de vous dire, que quoique je puisse m'appeler une créature perdue pour ce monde, j'ai cependant une consolation, c'est que mon malheur n'est point venu d'aucun défaut de circonspection, ni de foiblesse, ni de crédulité. Je n'ai pas cessé un moment d'être sur mes gardes : je n'ai pas perdu un moment de vue les principes que vous m'avez donnés dans ma tendre jeunesse. Mais après avoir su confondre plusieurs de ses vils stratagêmes, j'ai été à la fin victime des artifices les plus inhumains. Mais si tous mes amis ne m'eussent pas réjetée, cette

ame vile n'eût eu ni l'audace, ni le pouvoir de me traiter comme il a fait.

Je ne peux ni n'ai besoin de vous en dire plus à présent. Je vous prie de garder pour vous seule ce que je vous apprends, de peur qu'il n'en résulte, quand je ne serai plus, des ressentimens qui pourroient étendre & multiplier des malheurs qui, j'espère, finiront avec moi.

J'ai été mal informée, dites-vous, lorsqu'on m'a dit que toute ma famille étoit chez mon oncle Harlowe. Vous dites qu'on n'a pas fêté le jour de sa naissance, & que mon frère & M. Solmes n'ont point.... Cela est étonnant ......! Oh ! de quelle complication de méchancetés ce misérable n'a-t-il pas à répondre ! — Si je vous disois tout, vous auriez peine à croire à l'existence d'un pareil cœur dans l'espèce humaine.

Mais un jour vous pourrez savoir toute mon histoire ! — A présent, je n'ai ni la volonté, ni la force de raconter.... Oh ! mon cœur se fend ! — Cependant un heureux soulagement, bien désiré de moi.... Ah ! si vous étiez présente, mes larmes vous diroient le reste.



Je reprends la plume.

Vous craignez donc que mes parens ne veuillent pas recevoir aucune lettre de moi ? Ah ! ne vous faites pas une peine de me le dire ! Je m'attends à tout. – Et tel eſt l'excès de ma douleur, que ſi vous ne m'euſſiez pas commandé d'eſpérer grâce du Père des miſéricordes, j'aurois craint que la terrible malédiction de mon père ne dût s'accomplir dans l'un & l'autre monde.

Pour ſurcroît de malheur dans un moment de frénéſie & d'égarement, j'ai oublié l'adreſſe particulière de ma chère Miſs Howe, & ſans y faire attention, je lui ai envoyé directement une lettre qui eſt tombée entre les mains de ſa mère irritée. Et cette chère amie aura encore encouru une nouvelle diſgrace à mon occaſion. — Et votre digne fils auſſi qui eſt malade. – Et ma pauvre Hannah que vous croyez n'être pas en état de ſe rendre auprès de moi ! – O ma chère Madame Norton, voudriez-vous, pourriez-vous blâmer juſtement ceux dont le ciel même ſemble approuver les reſſentimens contre moi ? Et voudriez-vous abſoudre une créature que le ciel condamne ?

Cependant vous me défendez de me décourager. — Hé bien, je ne perdrai point courage, ſi je peux m'en empêcher.

Ah ! votre tendre lettre eſt venue bien à propos pour me conſoler. — Mais j'en appelle à l'Etre ſuprême pour venger mes injures & juſtifier mon inno.—

Mais taiſez-vous, paſſions orageuſes ! — Ne viens-je pas de dire dans le moment, que votre lettre m'avoit apporté de la conſolation ? — Que le ciel pardonne à ceux qui empêchent mon père de me pardonner. — C'eſt là tout ce que ma plume laiſſera jamais échapper de plus dur contr'eux.

Mais quand même votre fils ſe rétabliroit, je vous recommande, ma chère Mde. Norton, de ne pas ſonger à venir auprès de moi. Quoique juſqu'à préſent on ait ſi peu écouté votre interceſſion, je ne ſache pas encore que votre médiation ne puiſſe m'être utile auprès de ma mère pour m'obtenir la révocation de la malédiction paternelle dans ſa plus terrible partie qui reſte encore à accomplir. Il faudra bien qu'à la fin la voix de la nature ſe faſſe entendre en ma faveur : oui, on l'écoutera. Elle ne prendra d'abord avec mes parens que le ton foible & plaintif d'une jeune & timide infortunée, toute confuſe encore de ſa misère ; mais elle prendra une voix plus forte & plus impoſante, à meſure que je retrouverai le courage, &

peut-être

peut-être invoquera-t-elle la protection paternelle, pour me préserver d'une nouvelle ruine. Peut-être demandera-t-elle à grands cris ce pardon, que n'auront aucun droit d'espérer pour leurs propres fautes, ceux qui voudront me faire refuser d'un père le pardon d'une erreur accidentelle qui ne fut jamais préméditée, & où je ne serois jamais tombée sans eux.

Mais voilà encore l'impatience, fondée peut-être sur la partialité de l'amour-propre, cet étrange séducteur, qui me domine & m'égare.

Je vous dirai en deux mots, qu'il est nécessaire pour nos espérances présentes & futures, que vous vous entreteniez en bonne intelligence avec ma famille. De plus, si vous veniez, ce seroit peut-être un moyen de faire découvrir ma trace au plus abandonné des hommes. Ne dites-donc plus que vous croyez devoir vous rendre auprès de moi, *qu'on le prenne comme on voudra*. Pour mon propre intérêt, je le répète, vous ne devez absolument pas venir, quand mon frère de lait seroit rétabli, comme j'espère qu'il l'est. Je ne puis manquer de vos avis, tant que je pourrai vous écrire & que vous pourrez me répondre. Et je vous écrirai

autant de fois que vos conseils me seront nécessaires.

Les personnes chez qui je suis, me paroîssent d'honnêtes gens, & remplies d'humanité. Il y a une locataire dans la même maison, une veuve de peu de fortune; mais d'un très-grand mérite. — C'est une digne & respectable femme, qui ressemble beaucoup à celle à qui j'écris en ce moment. Elle a dit qu'elle renonce à toute autre pensée de ce monde, qu'à celles qui peuvent l'aider à le quitter heureusement. — Qu'elle me semble convenir à mes vues! — Il semble du moins que c'est la Providence qui me l'a fait rencontrer. — Ainsi pour le présent, rien ne peut exiger, ni même excuser votre déplacement, tandis qu'en restant où vous êtes, vous pouvez m'être si utile pour tant d'autres fins plus importantes. Il peut venir un temps ou j'aurai besoin de vous pour une dernière assistance, de toutes la plus désirable. — Et alors, ma chère Norton, — alors je vous la demanderai, & je la recevrai de tout mon cœur. — Alors personne ne voudra m'en priver, ni en exiger le refus.

Vous êtes bien obligeante de m'offrir votre bourse. Mais quoique j'ai été forcée de laisser mes habits derrière moi, j'ai

cependant emporté plusieurs effets de prix qui me garantiront du besoin présent. Vous direz que j'en aurai tiré un bien pauvre parti. Il est vrai, vous avez raison ; & cela, — si je veux jeter les yeux sur le passé, en bien peu de temps.

Mais que ferai-je, si l'on ne peut déterminer mon père à rétracter sa malédiction ? O ma chère Madame Norton ! si vous saviez quel poids c'est que la malédiction d'un père sur un cœur aussi craintif que le mien ! — Qui m'auroit dit que j'aurois un jour à conjurer la *malédiction* d'un père ? Et cela, lorsque la partie qui tomboit sur cette vie passagère, est accomplie d'une manière si terrible ? Ou que je désirerois sa révocation pour l'intérêt de mon père autant que pour le mien ?

Vous ne devez pas m'en vouloir de ce que je ne vous ai pas écrit auparavant. Vous êtes bien bonne, mais vous avez bien raison en disant que vous êtes sûre que je vous aime. Oh oui, je vous aime : que je vous reconnois bien à cette générosité qui vous fait me donner plus de louanges que je n'en mérite, afin d'exciter en moi l'émulation de les mériter. — Vous me dites ce que vous attendez de moi dans les calamités que je suis appe-

lée à ſupporter. Puiſſe ma conduite remplir votre attente !

J'ai quelques raiſons à me donner pour excuſe de mon ſilence à votre égard, ô ma tendre & chère amie, ma ſeconde mère ! Avec quelle douceur, avec quelle politeſſe vous vous exprimez ſur cet article ! J'étois bien aiſe, autant pour vous que pour moi, que vous puſſiez dire que nous n'avions enſemble aucune correſpondance : s'ils euſſent cru que nous nous écrivions, tout ce que vous auriez pu haſarder en ma faveur auroit été rejeté ; on auroit défendu à ma mère de vous voir & d'avoir aucun égard à ce que vous pourriez dire.

Ma perſpective changeoit ſans ceſſe ! Tantôt j'avois des eſpérances, tantôt je ne prévoyois que malheurs. Si je vous avois fait part de mes craintes, elles vous auroient cauſé du trouble & du chagrin : quand les apparences étoient plus favorables, elles me faiſoient eſpérer que la poſte prochaine, ou la ſuivante, ou enfin une autre, de ſemaine en ſemaine, j'aurois à vous faire part de la meilleure nouvelle que je puſſe vous apprendre, quelque froid que ce miſérable eût rendu mon cœur, pour la plus heureuſe de ces nouvelles. Comment aurois-je pu me réſoudre

à vous écrire, pour vous avouer que n'étant pas mariée, je vivois cependant (sans pouvoir m'en empêcher) sous le même toit avec un pareil homme? — qui avoit fait entendre à je ne sais combien de personnes, que nous étions réellement mariés, quoiqu'avec quelques restrictions qui dépendoient de ma réconciliation avec mes parens : car vous ne m'avez pas appris à déguiser la vérité, ni à me rendre coupable d'un mensonge, ou direct ou équivoque.

Mais peut-être penserez-vous que dans ma dangereuse situation, j'aurois dû vous écrire pour vous demander vos conseils : mais, ô ma chère Madame Norton, si je suis perdue, ce n'est pas pour avoir manqué de conseils. Vous devez en être convaincue par ce que je vous ai déjà fait entendre, quand même je ne m'expliquerois pas davantage. — Car qu'avoit besoin ce cruel ravisseur d'avoir recours à des artifices inouïs. — Je vais parler plus clairement encore, (mais je vous recommande de taire pour le présent cet article) qu'avoit-il besoin d'employer des *potions assoupissantes*, & la force la plus brutale & la plus outrageuse, si j'avois manqué en quelque chose à mon devoir?

Encore quelques mots ſur cet affligeant ſujet.

Lorſque je réfléchis ſur tout ce qui m'eſt arrivé, il paroît ſûr que ce ſéducteur, qu'on ſuppoſoit généralement un *étourdi*, s'eſt conduit avec moi d'après un plan de ſcélérateſſe bien réfléchi & bien concerté d'avance.

Pour faire jouer toutes ſes viles machines, il ne lui manquoit qu'une choſe dès le commencement : c'étoit de m'amener par force ou par ruſe à me jeter ſous ſa puiſſance. Et lorſqu'il y fut parvenu, il ne falloit rien moins que l'intervention de l'autorité paternelle, que je n'avois pas mérité qui ſe déployât en ma faveur, pour me ſauver de ſes profondes & noires intrigues. Toute autre oppoſition, de quelque part qu'elle vînt, n'eût fait que précipiter ma perte & hâter ſa barbare & ingrate violence. Et j'ai lieu de croire, que ſi vous euſſiez été avec moi, vous auriez vous-même ſouffert en tâchant de me ſauver. Car jamais on ne vit un plan de malice plus adroitement & plus conſtamment ſuivi que le ſien, contre une malheureuſe créature qui méritoit mieux de l'ingrat : mais le Tout-Puiſſant a permis, ſuivant le cours général de ſa providence, que la faute amenât ſa propre punition ; mais ſûre-

ment ce n'eſt point par ſuite, ni en vertu de cette terrible malédiction de mon père : “ Puiſſes-tu être punie ici-bas, „ (o ma chère maman Norton, priez avec moi le ciel, que la punition s'arrête du moins à cette vie) „ par le miſérable dans lequel „ tu as placé ta criminelle confiance ! ”

Je ſuis fâchée, à cauſe de vous, de finir ſi triſtement. Il faut pourtant que je finiſſe. Je vous prie de garder le ſecret ſur tout ce que je vous ai communiqué, juſqu'à ce que je vous permette de le divulguer. Dieu vous conſerve votre autre enfant : c'eſt le plus innocent !

J'eſpère dans la miſéricorde du Tout-Puiſſant, quoique je ne l'obtienne de perſonne ſur cette terre. Je vous réitère encore ma défenſe. — Il ne faut abſolument pas ſonger à venir auprès de

Votre très-ſoumiſe CLARISSE.

P. S. La perſonne obligeante qui m'a remis aujourd'hui votre lettre, a promis de revenir demain chercher la réponſe. Je ne laiſſerai pas échapper une ſi belle occaſion. (§)

Fin du Tome neuvième.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome neuvième.

LETTRE. V. Lovelace à Belford. *Conduite touchante de Clarisse dans son délire. Il avoue qu'il a eu recours à l'art avec elle. Il commence à sentir des remords.*

VI. Du même. *Clarisse écrit sur des lambeaux de papier, qu'elle déchire ensuite, & jette sous sa table. Copie de dix de ces feuilles volantes, & d'une lettre qu'elle lui adressoit, pleine d'un désordre fait pour pénétrer & déchirer l'ame. Il essaie encore de diminuer la noirceur de son attentat. Il veut reprendre sa gaieté naturelle ; & il forme un plan pour tromper les femmes d'Hamstead & les amener à Londres chez l'infâme Sinclair. -- Clarisse paroît reprendre ses esprits.*

VII. Lovelace à Belford. *Elle tente de s'échapper en son absence. Elle est prévenue par l'odieuse Sinclair. Il s'applaudit dans l'espérance de contempler sa confusion, la première fois qu'il la verra. Dorcas vient l'avertir, qu'elle vient le chercher dans la salle à manger.*

VIII. Du même. *Scène des plus vives où éclate toute la fierté de Clarisse, & toute l'humiliation de Lovelace : il lui offre le mariage pour réparation. Mépris dont elle traite son offre. Il craint que Belford ne l'ait trahi.*

IX. Du même. *Il voudroit ne l'avoir jamais vue. Avec toutes les femmes qu'il avoit connues jusqu'alors, il avoit toujours vu, qu'*une fois subjuguées c'étoit pour toujours. *Son pitoyable rôle, son remords. Elle tente encore de s'échapper. Le peuple s'attroupe à ses cris. Son expédient pour l'appaiser sur-le-champ. Il est déconcerté dans ses idées & ses inventions.*

se laisse séduire. Les liens qui unissent les méchans sont plus forts que ceux de la vertu. Observations sur ce sujet.

LETTRES XVI, XVII & XVIII. Lovelace à Belford. *Nouvelle invention pour prendre avantage du projet d'évasion de sa belle. — Lettre de Tomlinson. Son but. — Il sort dans le dessein de fournir à Clarisse une occasion de chercher encore à s'évader. Son attente est trompée.*

XIX. Du même. *Conversation intéressante entre sa belle & lui. On ne lui a rien accordé. Il proteste avec serment, que cette chère créature donne un démenti formel à toutes les maximes des libertins. Il a mis tout le beau sexe dans le cas de lui avoir obligation : en quoi?*

XX Du même. *Milord M... est dans un danger extrême. La famille demande sa présence. Il interprète une lettre très-dure de Miss Howe à son amie. Copie de cette lettre*

XXI. Du même. *Clarisse, qui se défie de Dorcas, tente une démarche auprès de Lovelace pour obtenir de lui la liberté de disposer d'elle-même, elle désavoue toute idée de vengeance, & elle lui déclare d'une manière touchante ses vues pour l'avenir. Réfusée, elle entreprend encore de s'évader. Elle en est empêchée : épouvantée par la crainte de se voir déshonorée à l'heure même, elle est forcée d'accorder une promesse.*

XXII. Du même. *Il l'accuse d'annuler sa promesse par une fausse explication. Desespéré, il cherche l'occasion de lui faire une querelle.*

entièrement décidé au mariage. Il maudit ses intrigues & ses complots, qui tous finissent, dit-il, par un grand complot contre lui-même.

LETTRE XXXI. Réponse de Belford à Lovelace. *Il refuse de faire aucune démarche pour lui, qu'il ne soit sûr de son honneur. Ses raisons pour en douter.*

XXXII. Lovelace en réponse. *Il maudit ses scrupules, il est sérieusement résolu à se marier. Si, après une lettre de supplication qu'il lui écrira encore, elle s'obstine à garder le silence, c'est à elle à se charger des suites.*

XXXIII. Lovelace à Clarisse. *Nouvelles instances des plus pressantes pour l'engager à le joindre à l'autel. Si elle ne lui défend pas expressément de l'y attendre, il prendra son silence pour une permission de s'y trouver.*

XXXIV. Lovelace à Patrice Mac-Donald. *Il le charge d'aller voir Clarisse, & il lui donne ses instructions sur la manière dont il doit se conduire dans cette visite.*

XXXV. Lettre au même, supposée écrite par le capitaine Tomlinson, *faite pour être montrée à Clarisse, comme en confidence.*

XXXVI. Mac-Donald à Lovelace. *Il va pour faire une visite à Clarisse suivant l'ordre qu'il en a reçu. Il trouve toute la maison en tumulte, & Clarisse évadée.*

XXXVII. Mowbray à Lovelace. *Il lui mande la même nouvelle.*

XXXVIII. Belford à Lovelace. *Détail circonstancié de l'évasion de Clarisse. Réflexions sérieuses sur la situation où elle doit se trouver ; & sur l'indignité & l'ingratitude avec les-*

Elle se flatte qu'elle s'est sauvée de ses mains avec son innocence. Elle la console par le court récit de sa propre situation, & par des motifs d'une piété sincère.

Let. XLVII. Clarisse à Lady Betty Lawrance. *Elle la prie de lui répondre sur trois questions, qui ont pour but de pénétrer la conduite de Lovelace.*

XLVIII. Lady Betty à Clarisse. *Elle satisfait à ses questions. Elle lui offre, dans les termes les plus obligeans, sa médiation entr'elle & son neveu.*

XLIX. & L. Clarisse à Mde. Hodges, *gouvernante de la maison de son oncle Harlowe; toujours dans le dessein de connoître de plus en plus Lovelace. — Réponse de Mde. Hodges.*

LI. Clarisse à Lady Betty Lawrance. *Elle lui dé... la bassesse de son neveu. Elle fait charitablement des vœux pour sa réforme, mais elle le refuse absolument pour mari, & d'après ses principes.*

LII. Clarisse à Mde. Norton. *Consolation que lui a donné sa tendre lettre. Elle voudroit avoir été sa fille. Elle ne veut pas lui permettre de la venir trouver: sa raison. Quelques traits sur les personnes chez qui elle est; & sur le caractère d'une vertueuse femme Mde. Lovick, qui loge dans la même maison. Elle lui fait entendre en peu de mots l'indigne traitement qu'elle a reçu de Lovelace.*

Fin de la Table du neuvième Volume.

